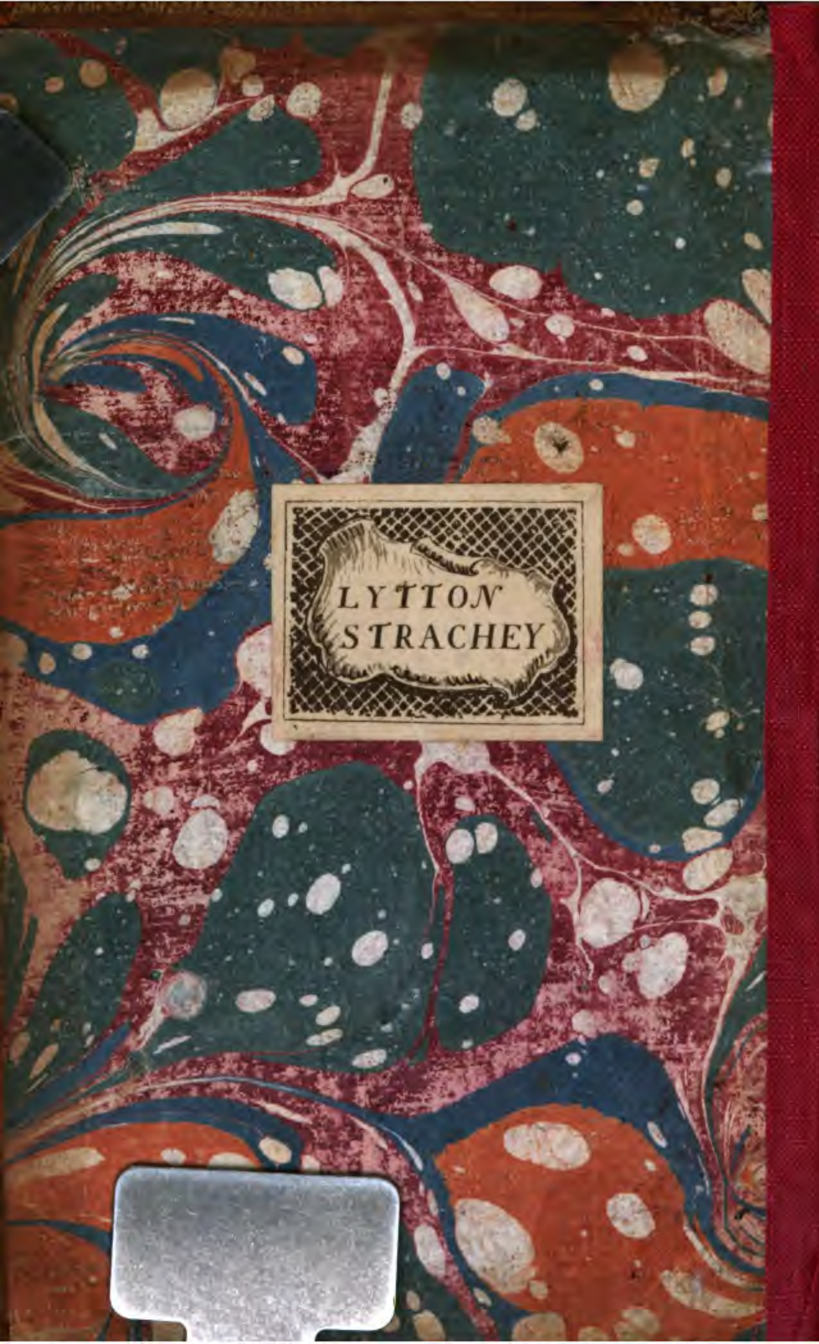
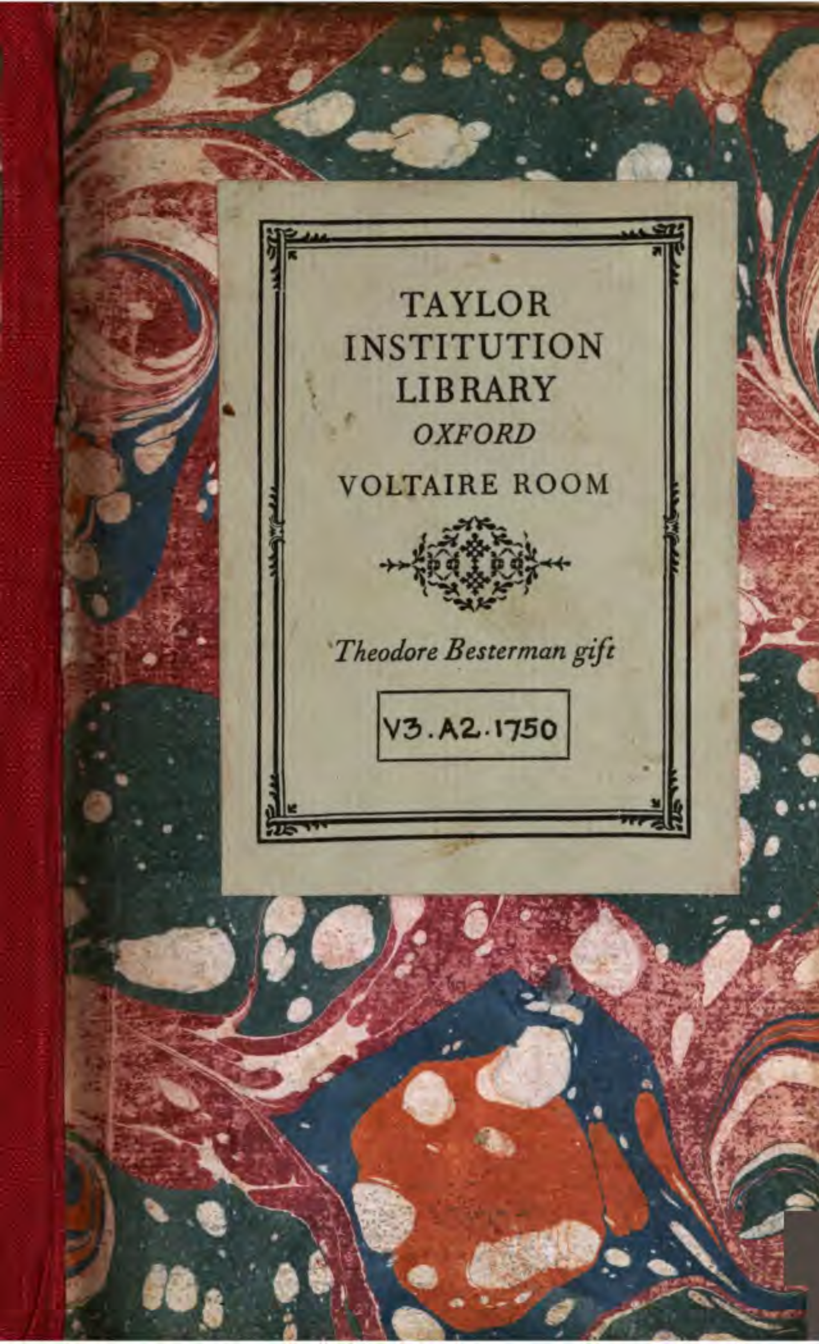



LYTTON
STRACHEY


TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM
Theodore Besterman gift
V3.A2.1750

B. I. 50. 204.

SAMSON (7)

1st Ed. (See Hb153/7 checks approbation & privilege in Brit...) no.

Lib. B. 3

Bengesco 204 (I 50)

Girardot antoine andré

ORESTE,
TRAGEDIE.

ORESTE,

TRAGÉDIE.



A PARIS, RUE S. JACQUES.

Chez { P. G. Le Mercier, Imprimeur-Libraire, au Livre d'or.
M. Lambert, Libraire.

M. D. CC. L.

AVIS AU LECTEUR.

L'Auteur des ouvrages qu'on trouvera dans ce volume, se croit obligé d'avertir encore les gens de lettres, & tous ceux qui se forment des cabinets de livres, que de toutes les éditions faites jusqu'ici en Hollande & ailleurs de ses prétendues Œuvres, il n'y en a pas une seule qui mérite la moindre attention, & qu'elles sont toutes remplies de pièces supposées ou défigurées. Il n'y a guères d'années qu'on ne débite sous son nom des ouvrages qu'il n'a jamais vûs: & il apprend qu'il n'y a guères de mois où l'on ne lui impute dans les Mercures quelque pièce fugitive qu'il ne connaît pas davantage. Il se flatte que les lecteurs judicieux ne feront pas plus de cas de ces imputations continuelles que des critiques passionnées dont il entend dire qu'on remplit les ouvrages périodiques.

Il ne fera qu'une seule réfléxion sur ces critiques, c'est que depuis les obser-

vations de l'Académie sur le Cid, il n'y a pas eu une seule pièce de théâtre qui n'ait été critiquée, & qu'il n'y en a pas une seule qui l'ait bien été. Les observations de l'Académie sont depuis plus de cent ans la seule critique raisonnable qui ait paru, & la seule qui puisse passer à la postérité : la raison en est qu'elle fut composée avec beaucoup de tems & de soin par des hommes capables de juger, & qui jugeoient sans partialité.



A

SON ALTESSE SERENISSIME

MADAME LA DUCHESSE

DU MAINE.

MADAME,

Vous avez vû passer ce siécle admirable, à la gloire duquel vous avez tant contribué par votre goût & par vos exemples, ce siécle qui sert de modéle au nôtre en tant de choses, & peut-être de reproche, comme il

en servira à tous les âges. C'est dans ces tems illustres que les Condés vos aïeux couverts de tant de lauriers, cultivoient & encourageoient les arts; où un Bossuet immortalisoit les héros & instruisoit les rois; où un Fenelon, le second des hommes dans l'éloquence & le premier dans l'art de rendre la vertu aimable, enseignoit avec tant de charmes la justice & l'humanité; où les Racines, les Despréaux présidoient aux belles-lettres, Lulli à la musique, le Brun à la peinture. Tous ces arts, MADAME, furent accueillis sur-tout dans votre palais. Je me souviendrai toujours que presque au sortir de l'enfance j'eus le bonheur d'y entendre quelquefois un homme dans qui l'érudition la plus profonde n'avoit point éteint le génie, & qui cultiva l'esprit de Monseigneur le Duc de Bourgogne, ainsi que le vôtre & celui de M. le Duc du Maine; travaux heureux dans lesquels il fut si puissamment secondé par la nature. Il prenoit quelquefois devant V. A. S. un Sophocle, un Euripide;

il traduisoit sur le champ en français une de leurs tragédies. L'admiration, l'entousiasme dont il étoit saisi, lui inspiroit des expressions qui répondoient à la mâle & harmonieuse énergie des vers grecs, autant qu'il est possible d'en approcher dans la prose d'une langue à peine tirée de la barbarie, & qui polie par tant de grands auteurs, manque encore pourtant de précision, de force & d'abondance. On sçait qu'il est impossible de faire passer dans aucune langue moderne la valeur des expressions grecques ; elles peignent d'un trait ce qui éxige trop de paroles chez tous les autres peuples. Un seul terme y suffit pour représenter ou une montagne toute couverte d'arbres chargés de feuilles, ou un Dieu qui lance au loin ses traits, ou les sommets des rochers frapés souvent de la foudre. Non-seulement cette langue avoit l'avantage de remplir d'un mot l'imagination ; mais chaque terme, comme on sçait, avoit une mélodie marquée, & charmoit l'oreille, tandis qu'il étaloit à l'esprit de grandes peintures. Voilà

pourquoi toute traduction d'un poëte grec est toujours faible, [illegible]e & indigente. C'est du caillou & de la brique avec quoi on veut imiter des palais de porphire. Cependant M. de Malesieu, par des efforts que produisoit un entousiasme subit, & par un récit véhément, sembloit suppléer à la pauvreté de la langue, & mettre dans sa déclamation toute l'ame des grands hommes d'Athènes. Permettez-moi, Madame, de rappeller ici ce qu'il pensoit de ce peuple inventeur, ingénieux & sensible qui enseigna tout aux Romains ses vainqueurs, & qui longtems après sa ruine & celle de l'empire Romain, a servi encore à tirer l'Europe moderne de la grossiere ignorance.

Il connoissoit Athènes mieux qu'aujourd'hui quelques voyageurs ne connoissent Rome après l'avoir vue. Ce nombre prodigieux de statues des plus grands maîtres, ces colomnes qui ornoient les marchés publics, ces monumens de génie & de grandeur, ce théâtre superbe & immense bâti dans une grande place entre la ville & la cita-

delle, où les ouvrages des Sophocles & des Euripides étoient écoutés par les Périclès & par les Socrates, & où de jeunes gens n'aſſiſtoient pas debout & en tumulte, en un mot tout ce que les Athéniens avoient fait pour les arts en tous les genres, étoit préſent à ſon eſprit. Il étoit bien loin de penſer comme ces hommes ridiculement auſtères & ces faux politiques qui blâment encore les Athéniens d'avoir été trop ſomptueux dans leurs jeux publics, & qui ne ſçavent pas que cette magnificence même enrichiſſoit Athènes, en attirant dans ſon ſein une foule d'étrangers qui venoient l'admirer, & prendre chez elle des leçons de vertu & d'éloquence.

Vous l'engageâtes, MADAME, cet homme d'un eſprit preſque univerſel, à traduire avec une fidélité pleine d'élégance & de force l'Iphigénie en Tauride d'Euripide. On la repréſenta dans une fête qu'il eut l'honneur de donner à V. A. S. fête digne de celle qui la recevoit & de celui qui en faiſoit les honneurs; vous y repréſentiez Iphigénie. Je fus

témoin de ce ſpectacle ; je n'avois alors nulle habitude de notre théâtre français ; il ne m'entra pas dans la tête qu'on pût mêler de la galanterie dans ce ſujet tragique ; je me livrai aux mœurs & aux coutumes de la Gréce, d'autant plus aiſément qu'à peine j'en connaiſſois d'autres ; j'admirai l'antique dans toute ſa noble ſimplicité. Ce fut-là ce qui me donna la premiere idée de faire la tragédie d'Œdipe, ſans même avoir lû celle de Corneille. Je commençai par m'eſſayer en traduiſant la fameuſe ſcène de Sophocle, qui contient la double confidence de Jocaſte & d'Œdipe. Je la lus à quelques-uns de mes amis qui fréquentoient les ſpectacles, & à quelques acteurs ; ils m'aſſurerent que ce morceau ne pourrait jamais réuſſir en France ; ils m'exhorterent à lire Corneille, qui l'avoit ſoigneuſement évité ; & me dirent tous que ſi je ne mettois à ſon exemple une intrigue amoureuſe dans Œdipe, les comédiens même ne pourraient pas ſe charger de mon ouvrage. Je lus donc l'Œdipe de Cor-

neille, qui sans être mis au rang de Cinna & de Polieucte, avoit pourtant beaucoup de réputation. J'avoue que je fus révolté d'un bout à l'autre : mais il fallut céder à l'exemple & à la mauvaise coutume. J'introduisis au milieu de la terreur de ce chef-d'œuvre de l'antiquité, non pas une intrigue d'amour, l'idée m'en paraissoit trop choquante, mais au moins le ressouvenir d'une passion éteinte : je ne répéterai point ce que j'ai dit ailleurs sur ce sujet.

V. A. S. se souvient que j'eus l'honneur de lire Œdipe devant elle ; la scène de Sophocle ne fut assurément pas condamnée à ce tribunal ; mais vous & M. le cardinal de Polignac & M. de Malesieu & tout ce qui composoit votre cour, vous me blamâtes universellement & avec très-grande raison d'avoir prononcé le mot d'amour dans un ouvrage où Sophocle avoit si bien réussi sans ce malheureux ornement étranger ; & ce qui seul avoit fait recevoir ma piéce fût précisément le seul défaut que vous condamnâtes.

Les comédiens jouerent à regret l'Œdipe

dont ils n'espéroient rien. Le public fut entierement de votre avis ; tout ce qui étoit dans le goût de Sophocle fut applaudi généralement, & ce qui ressentoit un peu la passion de l'amour fut condamné de tous les critiques éclairés. En effet, MADAME, quelle place pour la galanterie que le parricide & l'inceste qui désolent une famille, & la contagion qui ravage un pays ? & quel exemple plus frappant du ridicule de notre théâtre & du pouvoir de l'habitude, que Corneille d'un côté qui fait dire à Thésée : *Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste, l'absence aux vrais amans est encore plus funeste.* Et moi qui, soixante ans après lui, viens faire parler une vieille Jocaste d'un vieil amour ; & tout cela pour complaire au goût le plus fade & le plus faux qui ait jamais corrompu la littérature.

Qu'une Phedre, dont le caractère est le plus théatral qu'on ait jamais vû, & qui est presque la seule que l'antiquité ait représentée amoureuse ; qu'une Phedre, dis-je, étale les fureurs de cette passion funeste ; qu'une

Roxane dans l'oisiveté du serrail, s'abandonne à l'amour & à la jalousie; qu'Ariane se plaigne au ciel & à la terre d'une infidélité cruelle; qu'Orosmane tue ce qu'il adore, tout cela est vraiment tragique. L'amour furieux, criminel, malheureux, suivi de remords, arrache de nobles larmes. Point de milieu: il faut, ou que l'amour domine en tiran, ou qu'il ne paraisse pas; il n'est point fait pour la seconde place. Mais que Néron se cache derriere une tapisserie pour entendre les discours de sa maitresse & de son rival; mais que le vieux Mithridate se serve d'une ruse comique pour sçavoir le secret d'une jeune personne aimée par ses deux enfans; mais que Maxime, même dans la piéce de Cinna si remplie de beautés mâles & vraies, ne découvre en lâche une conspiration si importante, que parce qu'il est imbécilement amoureux d'une femme dont il devoit connaître la passion pour Cinna, & qu'on dise pour raison *l'amour rend tout permis, un véritable amant ne connaît point*

d'amis; mais qu'un vieux Sertorius aime je ne sçai quelle Viriate, & qu'il soit assassiné par Perpenna, amoureux de cette espagnole, tout cela est petit & puérile, il le faut dire hardiment; & ces petitesses nous mettroient prodigieusement au-dessous des Athéniens, si nos grands maîtres n'avoient racheté ces défauts, qui sont de notre nation, par les sublimes beautés qui sont uniquement de leur génie.

Une chose à mon sens assez étrange, c'est que les grands poëtes tragiques d'Athènes ayent si souvent traité des sujets où la nature étale tout ce qu'elle a de touchant, une Electre, une Iphigénie, une Mérope, un Alcméon, & que nos grands modernes négligeant de tels sujets n'ayent presque traité que l'amour, qui est souvent plus propre à la comédie qu'à la tragédie. Ils ont cru quelquefois annoblir cet amour par la politique; mais un amour qui n'est pas furieux est froid, & une politique qui n'est pas une ambition forcenée est plus froide encore. Des raisonnemens politiques sont bons dans Polibe,

dans

dans Machiavel ; la galanterie est à sa place dans la comédie & dans des contes : mais rien de tout cela n'est digne du pathétique & de la grandeur de la tragédie.

Le goût de la galanterie avoit dans la tragédie prévalu au point qu'une grande princesse, qui par son esprit & par son rang sembloit en quelque sorte excusable de croire que tout le monde devoit penser comme elle, imagina qu'un adieu de Titus & de Bérénice étoit un sujet tragique : elle le donna à traiter aux deux maîtres de la scène. Aucun des deux n'avoit jamais fait de piéce dans laquelle l'amour n'eût joué un principal ou un second rôle : mais l'un n'avoit jamais parlé au cœur que dans les seules scènes du Cid, qu'il avoit imitées de l'espagnol ; l'autre toujours élégant & tendre étoit éloquent dans tous les genres, & sçavant dans cet art enchanteur de tirer de la plus petite situation les sentimens les plus délicats : aussi le premier fit de Titus & de Bérénice un des plus mauvais ouvrages qu'on connaisse au théâtre, l'autre trouva le secret

d'intéresser pendant cinq actes, sans autre fonds que ces paroles : *Je vous aime, & je vous quitte.* C'étoit, à la vérité, une pastorale entre un empereur, une reine & un roi, & une pastorale cent fois moins tragique que les scènes intéressantes du Pastor fido. Ce succès avoit persuadé tout le public & tous les auteurs que l'amour seul devoit être à jamais l'ame de toutes les tragédies.

Ce ne fut que dans un âge plus mûr que cet homme éloquent comprit qu'il étoit capable de mieux faire, & qu'il se repentit d'avoir affaibli la scène par tant de déclarations d'amour, par tant de sentimens de jalousie & de coquetterie, plus dignes, comme j'ai déja osé le dire, de Ménandre que de Sophocle & d'Euripide. Il composa son chef-d'œuvre d'Athalie; mais quand il se fut ainsi détrompé lui-même, le public ne le fut pas encore. On ne put imaginer qu'une femme, un enfant & un prêtre pussent former une tragédie intéressante: l'ouvrage le plus approchant de la perfection qui soit jamais sorti de la main des

hommes resta, long-temps méprisé, & son illustre auteur mourut avec le chagrin d'avoir vû son siécle, éclairé mais corrompu, ne pas rendre justice à son chef-d'œuvre.

Il est certain que si ce grand homme avoit vécu, & s'il avoit cultivé un talent qui seul avoit fait sa fortune & sa gloire, & qu'il ne devoit pas abandonner, il eût rendu au théâtre son ancienne pureté, il n'eût point avili par des amours de ruelle les grands sujets de l'antiquité. Il avoit commencé l'Iphigénie en Tauride, & la galanterie n'entroit point dans son plan : il n'eût jamais rendu amoureux ni Agamemnon, ni Oreste, ni Electre, ni Téléphonte, ni Ajax, mais ayant malheureusement quitté le théâtre avant de l'épurer, tous ceux qui le suivirent imiterent & outrerent ses défauts sans atteindre à aucune de ses beautés. La morale des opéra de Quinaut entra dans presque toutes les scènes tragiques: tantôt c'est un Alcibiade qui avoue que *dans ces tendres momens il a toujours éprouvé qu'un mortel peut gouter un bonheur*

achevé. Tantôt c'eſt une Ameſtris qui dit que *la fille d'un grand roi brule d'un feu ſecret ſans honte & ſans effroi.* Ici un Agnonide *de la belle Criſis en tout lieu ſuit les pas, adorateur conſtant de ſes divins appas.* Le féroce Arminius, ce défenſeur de la Germanie proteſte qu'*il vient lire ſon ſort dans les yeux d'Iſménie*, & vient dans le camp de Varus pour voir *ſi les beaux yeux de cette Iſménie daignent lui montrer leur tendreſſe ordinaire.* Dans Amaſis, qui n'eſt autre choſe que la Mérope chargée d'épiſodes romaneſques; une jeune héroïne, qui depuis trois jours a vû un moment dans une maiſon de campagne un jeune inconnu dont elle eſt épriſe, s'écrie avec bienſéance : *C'eſt ce même inconnu, pour mon repos hélas! autant qu'il le devoit il ne ſe cacha pas; & pour quelques momens qu'il s'offrit à ma vue, je le vis, j'en rougis; mon ame en fut émue.* Dans Athenaïs un prince de Perſe ſe déguiſe pour aller voir ſa maitreſſe à la cour d'un empereur Romain. On croit lire enfin les romans de mademoiſelle Scu-

déri, qui peignoit des bourgeois de Paris ſous le nom des héros de l'antiquité.

Pour achever de fortifier la nation dans ce goût déteſtable, & qui nous rend ridicules aux yeux de tous les étrangers ſenſés, il arriva par malheur que M. de Longepierre, très-zélé pour l'antiquité, mais qui ne connoiſſoit pas aſſez notre théâtre, & qui ne travailloit pas aſſez ſes vers, fit repréſenter ſon Electre. Il faut avouer qu'elle étoit dans le goût antique; une froide & malheureuſe intrigue ne défiguroit pas ce ſujet terrible; la piéce étoit ſimple & ſans épiſode : voilà ce qui lui valoit avec raiſon la faveur déclarée de tant de perſonnes de la premiere conſidération, qui eſpéroient qu'enfin cette ſimplicité précieuſe qui avoit fait le mérite des grands génies d'Athènes, pourrait être bien reçue à Paris, où elle avoit été ſi négligée.

Vous étiez MADAME, auſſi-bien que feue madame la princeſſe de Conti, à la tête de ceux qui ſe flattoient de cette eſpérance ; mais malheureuſement les défauts de la piéce

françaiſe l'emporterent ſi fort ſur les beautés qu'il avoit empruntées de la Grece, que vous avouâtes à la repréſentation que c'étoit une ſtatue de Praxitele défigurée par un moderne. Vous eûtes le courage d'abandonner ce qui en effet n'étoit pas digne d'être ſoutenu, ſçachant très-bien que la faveur prodiguée aux mauvais ouvrages eſt auſſi contraire aux progrès de l'eſprit, que le déchaînement contre les bons. Mais la chûte de cette Electre fit en même-tems grand tort aux partiſans de l'antiquité : on ſe prévalut très-mal-à-propos des défauts de la copie contre le mérite de l'original, & pour achever de corrompre le goût de la nation, on ſe perſuada qu'il étoit impoſſible de ſoutenir, ſans une intrigue amoureuſe & ſans des avantures romaneſques, ces ſujets que les Grecs n'avoient jamais deshonorés par de tels épiſodes ; on prétendit qu'on pouvoit admirer les Grecs dans la lecture, mais qu'il étoit impoſſible de les imiter ſans être condamné par ſon ſiécle : étrange contradiction, car ſi

en effet la lecture en plaît, comment la représentation en peut-elle déplaire ?

Il ne faut pas, je l'avoue, s'attacher à imiter ce que les anciens avoient de défectueux & de faible. Il est même très-vraisemblable que les défauts où ils tomberent furent relevés de leur tems. Je suis persuadé, MADAME, que les bons esprits d'Athènes condamnerent, comme vous, quelques répétitions, quelques déclamations dont Sophocle avoit chargé son Electre : ils dûrent remarquer qu'il ne fouilloit pas assez dans le cœur humain. J'avouerai encore qu'il y a des beautés propres non-seulement à la langue grecque, mais aux mœurs, au climat, au tems, qu'il seroit ridicule de vouloir transplanter parmi nous. Je n'ai point copié l'Electre de Sophocle, il s'en faut beaucoup : j'en ai pris, autant que je l'ai pû, tout l'esprit & toute la substance. Les fêtes que célébroient Egiste & Clitemnestre, & qu'ils appelloient les festins d'Agamemnon, l'arrivée d'Oreste & de Pilade, l'urne dans laquelle on croit que sont

renfermées les cendres d'Oreſte, l'anneau d'Agamemnon, le caractere d'Electre, celui d'Iphiſe, qui eſt préciſément la Criſothemis de Sophocle, & ſur-tout les remords de Clitemneſtre, tout eſt puiſé dans la tragédie grecque ; car lorſque celui qui fait à Clitemneſtre le récit de la prétendue mort d'Oreſte, lui dit : eh quoi, *Madame, cette mort vous afflige?* Clitemneſtre répond, *Je ſuis mere, &* par-là *malheureuſe, une mere quoiqu'outragée ne peut haïr ſon ſang :* elle cherche même à ſe juſtifier devant Electre du meurtre d'Agamemnon : elle plaint ſa fille, & Euripide a pouſſé encore plus loin que Sophocle l'attendriſſement & les larmes de Clitemneſtre : voilà ce qui fut applaudi chez le peuple le plus judicieux & le plus ſenſible de la terre : voilà ce que j'ai vû ſenti par tous les bons juges de notre nation. Rien n'eſt en effet plus dans la nature qu'une femme, criminelle envers ſon époux, & qui ſe laiſſe attendrir par ſes enfans, qui reçoit la pitié dans ſon cœur altier & farouche, qui s'irrite,

qui reprend la dureté de son caractère quand on lui fait des reproches trop violens, & qui s'appaise ensuite par les soumissions & par les larmes : le germe de ce personnage étoit dans Sophocle & dans Euripide, & je l'ai développé. Il n'appartient qu'à l'ignorance & à la présomption, qui en est la suite, de dire qu'il n'y a rien à imiter dans les anciens : il n'y a point de beautés dont on ne trouve chez eux les semences.

Je me suis imposé, sur-tout, la loi de ne pas m'écarter de cette simplicité tant recommandée par les Grecs, & si difficile à saisir ; c'étoit là le vrai caractere de l'invention & du génie ; c'étoit l'essence du théâtre : un personnage étranger, qui dans l'Œdipe ou dans l'Electre feroit un grand rôle, qui détourneroit sur lui l'attention, seroit un monstre aux yeux de quiconque connaît les anciens & la nature, dont ils ont été les premiers peintres. L'art & le génie consistent à trouver tout dans son sujet, & non pas à chercher hors de son sujet. Mais comment imiter cette

pompe & cette magnificence vraiment tragique des vers de Sophocle, cette élégance, cette pureté, ce naturel, sans quoi un ouvrage (bien fait d'ailleurs) seroit un mauvais ouvrage ?

J'ai donné au moins à ma nation quelque idée d'une tragédie sans amour, sans confidens, sans épisodes ; le petit nombre des partisans du bon goût m'en sçait gré, les autres ne reviennent qu'à la longue, quand la fureur de parti, l'injustice de la persécution & les ténébres de l'ignorance sont dissipées. C'est à vous, MADAME, à conserver les étincelles qui restent encore parmi nous de cette lumiere précieuse que les anciens nous ont transmise. Nous leur devons tout : aucun art n'est né parmi nous, tout y a été transplanté : mais la terre qui porte ces fruits étrangers s'épuise & se lasse, & l'ancienne barbarie, aidée de la frivolité, perceroit encore quelquefois malgré la culture ; les disciples d'Athènes & de Rome deviendroient des Gots & des Vandales amollis par les mœurs des Si-

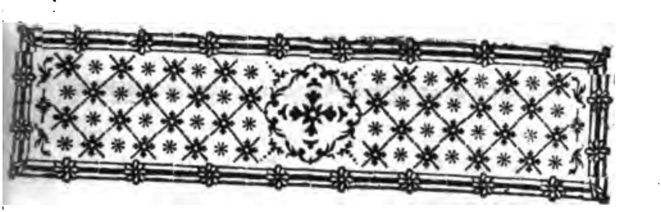
barites, sans cette protection éclairée & attentive des personnes de votre rang. Quand la nature leur a donné ou du génie, ou l'amour du génie, elles encouragent notre nation, qui est plus faite pour imiter que pour inventer, & qui cherche toujours dans le sang de ses maîtres les leçons & les exemples dont elle a besoin. Tout ce que je désire, MADAME, c'est qu'il se trouve quelque génie qui acheve ce que j'ai ébauché, qui tire le théâtre de cette mollesse & de cette afféterie où il est plongé, qui le rende respectable aux esprits les plus austeres, digne des beaux jours d'Athènes, digne du très-petit nombre de chefs-d'œuvres que nous avons, & enfin du suffrage d'un esprit tel que le vôtre, & de ceux qui peuvent vous ressembler.

PERSONNAGES.

ORESTE,
ELECTRE,
IPHISE,
CLITEMNESTRE,
EGISTE,
PILADE,
PAMMENE,
Suite.

Le Théâtre doit représenter le rivage de la Mer ; un bois, un temple, un palais & un tombeau, d'un côté, & de l'autre Argos dans le lointain.

ORESTE,



ORESTE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IPHISE, PAMMENE.

IPHISE.

Est-il vrai, cher Pammene ! & ce lieu solitaire,
Ce palais exécrable où languit ma misère,
Me verra-t'il goûter la funeste douceur
De mêler mes regrets aux larmes de ma sœur ?

La malheureuſe Electre à mes douleurs ſi chere
Vient-elle avec Egiſte au tombeau de mon pere ?
Egiſte ordonne-t'il qu'en ces ſolemnités
Le ſang d'Agamemnon paraiſſe à ſes côtés ?
Serons-nous les témoins de la pompe inhumaine
Qui célébre le crime, & que ce jour amene ?

PAMMENE.

O reſpectable Iphiſe ! ô fille de mon Roi !
Relégué comme vous dans ce ſéjour d'effroi,
Les ſecrets d'une Cour en horreurs ſi fertile,
Pénétrent rarement dans mon obſcur aſile.
Mais on dit qu'en effet Egiſte ſoupçonneux,
Doit entraîner Electre à ces funébres jeux ;
Qu'il ne ſouffrira plus qu'Electre en ſon abſence
Appelle par ſes cris Argos à la vengeance :
Il redoute ſa plainte ; il craint que tous les cœurs
Ne réveillent leur haine au bruit de ſes clameurs ;
Et d'un œil vigilant épiant ſa conduite,
Il la traite en eſclave, & la traîne à ſa ſuite.

IPHISE.

Ma ſœur eſclave ! ô ciel ! ô ſang d'Agamemnon !
Un barbare à ce point outrage encor ton nom !
Et Clitemneſtre, hélas ! cette mere cruelle,
A permis cet affront qui rejaillit ſur elle !
Peut-être que ma ſœur, avec moins de fierté,
Devoit de ſon tyran braver l'autorité ;

Et n'ayant contre lui que d'impuissantes armes,
Mêler moins de reproche & d'orgueil à ses larmes.
Qu'a produit sa fierté ? que servent ses éclats ?
Elle irrite un barbare, & ne nous venge pas.
On m'a laissé du moins, dans ce funeste asile,
Un destin sans opprobre, un malheur plus tranquile.
Mes mains peuvent d'un pere honorer le tombeau,
Loin de ses ennemis & loin de son bourreau ;
Dans ce séjour de sang, dans ce désert si triste,
Je pleure en liberté, je hais en paix Egiste.
Je ne suis condamnée à l'horreur de le voir
Que lorsque rappellant le temps du désespoir,
Le soleil a regret ramene la journée
Où le ciel a permis ce barbare hymenée :
Où ce monstre enivré du sang du Roi des Rois,
Où Clitemnestre...

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE, PAMMENE.

IPHISE.

HElas ! est-ce vous que je vois,
Ma sœur !...

ELECTRE.

Il eſt venu ce jour où l'on apprête
Les déteſtables jeux de leur coupable fête ;
Electre leur eſclave, Electre votre ſœur
Vous annonce en leur nom leur horrible bonheur.

IPHISE.

Un deſtin moins affreux permet que je vous voie,
A ma douleur profonde il mêle un peu de joie ;
Et vos pleurs & les miens enſemble confondus...

ELECTRE.

Des pleurs ? ah ma faibleſſe en a trop répandus.
Des pleurs ! ombre ſacrée, ombre chere & ſanglante,
Eſt-ce-là le tribut qu'il faut qu'on te préſente ?
C'eſt du ſang que je dois ; c'eſt du ſang que tu veux ;
C'eſt parmi les apprêts de ces indignes jeux,
Dans ce cruel triomphe où mon tyran m'entraîne,
Que ranimant ma force & ſoulevant ma chaîne,
Mon bras, mon faible bras oſera l'égorger
Au tombeau que ſa rage oſe encor outrager.
Quoi ! j'ai vû Clitemneſtre avec lui conjurée,
Lever ſur ſon époux ſa main trop aſſurée !
Et nous ſur le tyran nous ſuſpendons des coups
Que ma mere à mes yeux porta ſur ſon époux !
O douleur ! ô vengeance !... ô vertu qui m'animes,
Pouvez-vous en ces lieux moins que n'ont pû les crimes ?

Nous seules désormais devons nous secourir :
Craignez-vous de frapper ? craignez-vous de mourir ?
Secondez de vos mains ma main désespérée ;
Fille de Clitemnestre & rejetton d'Atrée,
Venez.

IPHISE.

Ah ! modérez ces transports impuissants ;
Commandez, chere Electre, au trouble de vos sens,
Contre nos ennemis nous n'avons que des larmes :
Qui peut nous seconder, comment trouver des armes ?
Comment frapper un Roi de gardes entouré,
Vigilant, soupçonneux, par le crime éclairé ?
Hélas ! à nos regrets n'ajoutons point de craintes ;
Tremblez que le tyran n'ait écouté vos plaintes.

ELECTRE.

Je veux qu'il les écoute ; oui, je veux dans son cœur
Empoisonner sa joie, y porter ma douleur ;
Que mes cris jusqu'au ciel puissent se faire entendre ;
Qu'ils appellent la foudre & la fassent descendre ;
Qu'ils réveillent cent rois indignes de ce nom,
Qui n'ont osé venger le sang d'Agamemnon.
Je vous pardonne hélas cette douleur captive,
Ces faibles sentimens de votre ame craintive ;
Il vous ménage au moins. De son indigne loi
Le joug appesanti n'est tombé que sur moi :

Vous n'êtes point esclave & d'opprobres nourrie ;
Vos yeux ne virent point ce parricide impie,
Ces vêtemens de mort, ces apprêts, ce festin,
Ce festin détestable, où le fer à la main,
Clitemnestre ! ma mere ! ah ! cette horrible image
Est présente à mes yeux, présente à mon courage ;
C'est-là, c'est en ces lieux où vous n'osez pleurer,
Où vos ressentimens n'osent se déclarer,
Que j'ai vû votre pere attiré dans le piége,
Se débattre & tomber sous leur main sacrilége.
Pammene, aux derniers cris, aux sanglots de ton Roi,
Je croi te voir encor accourir avec moi ;
J'arrive. Quel objet ! une femme en furie
Recherchoit dans son flanc les restes de sa vie.
Tu vis mon cher Oreste enlevé dans mes bras,
Entouré des dangers qu'il ne connoissoit pas,
Près du corps tout sanglant de son malheureux pere ;
A son secours encor il appelloit sa mere :
Clitemnestre appuyant mes soins officieux,
Sur ma tendre pitié daigna fermer les yeux,
Et s'arrêtant du moins au milieu de son crime,
Nous laissa loin d'Egiste emporter la victime.
Oreste, dans ton sang consommant sa fureur,
Egiste a-t'il détruit l'objet de sa terreur ?
Es-tu vivant encor ? as-tu suivi ton pere ?
Je pleure Agamemnon, je tremble pour un frere.

Mes mains portent des fers, & mes yeux pleins de pleurs
N'ont vû que des forfaits & des persécuteurs.

PAMMENE.

Filles d'Agamemnon, race divine & chere,
Dont j'ai vû la splendeur & l'horrible misère,
Permettez que ma voix puisse encor en vous deux
Réveiller cet espoir qui reste aux malheureux :
Avez-vous donc des Dieux oublié les promesses ?
Avez-vous oublié que leurs mains vengeresses
Doivent conduire Oreste en cet affreux séjour
Où sa sœur avec moi lui conserva le jour ;
Qu'il doit punir Egiste au lieu même où vous êtes,
Sur ce même tombeau, dans ces mêmes retraites,
Dans ces jours de triomphe où son lâche assassin
Insulte encor au Roi dont il perça le sein.
La parole des Dieux n'est point vaine & trompeuse ;
Leurs desseins sont couverts d'une nuit ténébreuse ;
La peine suit le crime, elle arrive à pas lents.

IPHISE.

Dieux qui la préparez que vous tardez longtems ?
Auprès de ce tombeau je languis désolée ;
Ma sœur plus malheureuse, à la Cour éxilée :
Ma sœur est dans les fers, & l'oppresseur en paix
Indignement heureux jouit de ses forfaits.

ELECTRE.

Vous le voyez, Pammene, Egiſte renouvelle
De ſon hymen ſanglant la pompe criminelle,
Et mon frere éxilé de déſerts en déſerts,
Semble oublier ſon pere & négliger mes fers.

PAMMENE.

Comptez les temps, voyez qu'il touche à peine l'âge
Où la force commence à ſe joindre au courage:
Eſpérez ſon retour, eſpérez dans les Dieux.

ELECTRE.

Sage & prudent vieillard, oui, vous m'ouvrez les
yeux ;
Pardonnez à mon trouble, à mon impatience ;
Hélas vous me rendez un rayon d'eſpérance.
Qui pourrait de ces Dieux encenſer les autels,
S'ils voyoient ſans pitié les malheurs des mortels ;
Si le crime inſolent dans ſon heureuſe ivreſſe
Ecraſoit à loiſir l'innocente faibleſſe ?
Dieux vous rendrez Oreſte aux larmes de ſa ſœur ;
Votre bras ſuſpendu frappera l'oppreſſeur !
Oreſte, entends ma voix, celle de ta patrie,
Celle du ſang verſé qui t'appelle & qui crie :
Viens du fond des déſerts où tu fus élevé,
Où les maux exerçoient ton courage éprouvé.
Aux monſtres des forêts ton bras fait-il la guerre ?
C'eſt aux monſtres d'Argos, aux tyrans de la terre,

Aux meurtriers des Rois que tu dois t'adresser :
Viens, qu'Electre te guide au sein qu'il faut percer.

IPHISE.

Renfermez ces douleurs & cette plainte amère,
Votre mere paraît.

ELECTRE.

Ai-je encor une mere ?

SCENE III.

CLITEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE.

CLITEMNESTRE.

Allez, que l'on me laisse en ces lieux retirés ;
Pammene, éloignez-vous ; mes filles, demeurez.

IPHISE.

Hélas ! ce nom sacré dissipe mes allarmes.

ELECTRE.

Ce nom jadis si saint, redouble encor mes larmes.

CLITEMNESTRE.

J'ai voulu sur mon sort & sur vos intérêts,
Vous dévoiler enfin mes sentimens secrets :
Je rends grace au destin dont la rigueur utile,
De mon second époux rendit l'hymen stérile,

Et qui n'a pas formé dans ce funeste flanc,
Un sang que j'aurois vû l'ennemi de mon sang.
Peut-être que je touche aux bornes de ma vie,
Et les chagrins secrets dont je suis poursuivie,
Dont toujours à vos yeux j'ai dérobé le cours,
Pourront précipiter le terme de mes jours.
Mes filles devant moi ne sont point étrangeres,
Même en dépit d'Egiste elles m'ont été cheres;
Je n'ai point étouffé mes premiers sentimens,
Et malgré la fureur de ses emportemens,
Electre, dont l'enfance a consolé sa mere
Du sort d'Iphigénie & des rigueurs d'un pere,
Electre qui m'outrage & qui brave mes loix,
Dans le fonds de mon cœur n'a point perdu ses droits.

ELECTRE.

Qui! vous, Madame; ô ciel! vous m'aimeriez encore?
Quoi, vous n'oubliez point ce sang qu'on deshonore?
Ah? si vous conservez des sentimens si chers,
Observez cette tombe.... & regardez mes fers.

CLITEMNESTRE.

Vous me faites frémir; votre esprit inflexible
Se plaît à m'accabler d'un souvenir horrible;
Vous portez le poignard dans ce cœur agité;
Vous frappez une mere, & je l'ai mérité.

ELECTRE.

Eh bien, vous désarmez une fille épendue ;
La nature en mon cœur est toujours entendue :
Ma mere, s'il le faut, je condamne à vos pieds,
Ces reproches sanglans trop longtems essuyés ;
Aux fers de mon tyran par vous-même livrée,
D'Egiste dans mon cœur je vous ai séparée ;
Ce sang que je vous dois ne sauroit se trahir,
J'ai pleuré sur ma mere & n'ai pu vous haïr ;
Ah, si le ciel enfin vous parle & vous éclaire,
S'il vous donne en secret un remords salutaire,
Ne le repoussez pas, laissez-vous pénétrer
A la secrete voix qui vous daigne inspirer.
Détachez vos destins des destins d'un perfide,
Livrez-vous toute entiere à ce Dieu qui vous guide :
Appellez votre fils, qu'il revienne en ces lieux
Reprendre de vos mains le rang de ses ayeux ;
Qu'il punisse un tyran ; qu'il régne ; qu'il vous aime ;
Qu'il venge Agamemnon, ses filles & vous-même ;
Faites venir Oreste.

CLITEMNESTRE.

Electre, levez-vous ;
Ne parlez point d'Oreste & craignez mon époux ;
J'ai plaint les fers honteux dont vous êtes chargée ;
Mais d'un maître absolu la puissance outragée

Ne pouvoit épargner qui ne l'épargne pas,
Et vous l'avez forcé d'appesantir son bras;
Moi-même qui me vois sa premiere sujette;
Moi qu'offensa toujours votre plainte indiscrette,
Qui tant de fois pour vous ai voulu le fléchir,
Je l'irritois encor au lieu de l'adoucir.
N'imputez qu'à vous seule un affront qui m'outrage,
Pliez à votre état ce superbe courage;
Apprenez d'une sœur comme il faut s'affliger,
Comme on cede au destin quand on veut le changer.
Je voudrais dans le sein de ma famille entiere,
Finir un jour en paix ma fatale carriere.
Mais si vous vous hâtez, si vos soins imprudens
Appellent en ces lieux Oreste avant le tems,
Si d'Egiste jamais il affronte la vûe,
Vous hazardez sa vie & vous êtes perdue;
Et malgré la pitié dont mes sens sont atteins,
Je dois à mon époux plus qu'au fils que je crains.

ELECTRE.

Lui, votre époux? O ciel! lui, ce monstre?... Ah, ma mere,
Est-ce ainsi qu'en effet vous plaignez ma misere;
A quoi vous sert, hélas, ce remords passager,
Ce sentiment si tendre étoit-il étranger?

Vous menacez Electre & votre fils lui-même !
à Iphise.
Ma sœur ! & c'est ainsi qu'une mere nous aime ?
à Clitemnestre.
Vous menacez Oreste !... hélas, loin d'espérer
Qu'un frere malheureux nous vienne délivrer,
J'ignore si le ciel a conservé sa vie ;
J'ignore si ce maître, abominable, impie,
Votre époux, puisqu'ainsi vous l'osez appeller,
Ne s'est pas en secret hâté de l'immoler.

IPHISE.

Madame, croyez-nous, je jure, j'en atteste
Les Dieux dont nous sortons & la mere d'Oreste,
Que loin de l'appeller dans ce séjour de mort,
Nos yeux, nos tristes yeux sont fermés sur son sort.
Ma mere ayez pitié de vos filles tremblantes,
De ce fils malheureux, de ses sœurs gémissantes :
N'affligez plus Electre : on peut à ses douleurs
Pardonner le reproche & permettre les pleurs.

ELECTRE.

Loin de leur pardonner on nous défend la plainte ;
Quand je parle d'Oreste on redouble ma crainte ;
Je connais trop Egiste & sa férocité,
Et mon frere est perdu puisqu'il est redouté.

CLITEMNESTRE.

Votre frere est vivant, reprenez l'espérance,
Mais s'il est en danger, c'est par votre imprudence ;

Modérez vos fureurs & ſachez aujourd'hui,
Plus humble en vos chagrins, reſpecter mon ennui;
Vous penſez que je viens heureuſe & triomphante,
Conduire dans la joye une pompe éclatante;
Electre, cette fête eſt un jour de douleur;
Vous pleurez dans les fers & moi dans ma grandeur.
Je ſçais quels vœux forma votre haine inſenſée :
N'implorez plus les Dieux, ils vous ont exaucée.
Laiſſez-moi reſpirer.

SCENE IV.

CLITEMNESTRE *ſeule.*

L'Aſpect de mes enfans
Dans mon cœur éperdu redouble mes tourmens.
Hymen, fatal hymen, crime longtems proſpere,
Nœuds ſanglans qu'ont formés le meurtre & l'adultere,
Pompe jadis trop chere à mes vœux égarés,
Quel eſt donc cet effroi dont vous me pénétrez!
Mon bonheur eſt détruit, l'ivreſſe eſt diſſipée :
Une lumiere horrible en ces lieux m'a frapée.
Qu'Egiſte eſt aveuglé, puiſqu'il ſe croit heureux!
Tranquile, il me conduit à ces funébres jeux.

Il triomphe & je ſens ſuccomber mon courage,
Pour la premiere fois je redoute un préſage ;
Je crains Argos, Electre & ſes lugubres cris,
La Grece mes ſujets, mon fils, mon propre fils ;
Ah, quelle deſtinée & quel affreux ſupplice,
De former de ſon ſang ce qu'il faut qu'on haïſſe !
De n'oſer prononcer ſans des troubles cruels,
Les noms les plus ſacrés les plus chers aux mortels.
Je chaſſai de mon cœur la nature outragée ;
Je tremble au nom d'un fils, la nature eſt vengée.

SCENE V.

EGISTE, CLITEMNESTRE.

CLITEMNESTRE.

AH ! trop cruel Egiſte où guidiez-vous mes pas,
Pourquoi revoir ces lieux conſacrés au trépas !

EGISTE.

Quoi, ces ſolemnités qui vous étoient ſi cheres,
Ces gages renaiſſans de nos deſtins proſperes,
Deviendroient à vos yeux des objets de terreur ;
Ce jour de notre hymen eſt-il un jour d'horreur ?

CLITEMNESTRE.

Non, mais ce lieu, peut-être, eſt pour nous redoutable ;
Ma famille y répand une horreur qui m'accable ;
A des tourmens nouveaux tous mes ſens ſont ouverts ;
Iphiſe dans les pleurs, Electre dans les fers,
Du ſang verſé par nous cette demeure empreinte,
Oreſte, Agamemnon, tout me remplit de crainte.

EGISTE.

Laiſſez gémir Iphiſe & vous reſſouvenez
Qu'après tous nos affronts trop longtems pardonnés,
L'impétueuſe Electre a mérité l'outrage
Dont j'humilie enfin cet orgueilleux courage ;
Je la traîne enchaînée & je ne prétends pas
Que de ſes cris plaintifs allarmant mes états,
Dans Argos déſormais ſa dangereuſe audace,
Oſe des Dieux ſur nous rappeller la menace,
D'Oreſte aux mécontens promettre le retour ;
On n'en parle que trop, & depuis plus d'un jour
Partout le nom d'Oreſte a bleſſé mon oreille,
Et ma juſte colere à ce bruit ſe réveille.

CLITEMNESTRE.

Quel nom prononcez-vous ! tout mon cœur en frémit ;
On prétend qu'en ſecret un oracle a prédit

Qu'un

Qu'un jour en ce lieu même où mon destin me guide,
Il porteroit sur nous une main parricide.
Pourquoi tenter les Dieux ? pourquoi vous présenter
Aux coups qu'il vous faut craindre & qu'on peut éviter ?

EGISTE.

Ne craignez rien d'Oreste. Il est vrai qu'il respire,
Mais loin que dans le piége Oreste nous attire,
Lui-même à ma poursuite il ne peut échapper.
Déja de toutes parts j'ai sçû l'envelopper.
Errant & poursuivi de rivage en rivage,
Il promene en tremblant son impuissante rage;
Aux forêts d'Epidaure il s'est enfin caché.
D'Epidaure en secret le Roi m'est attaché:
Plus que vous ne pensez on prend notre défense.

CLITEMNESTRE.

Mais quoi, mon fils!

EGISTE.

Je sçai quelle est sa violence:
Il est fier, implacable, aigri par son malheur;
Digne du sang d'Atrée, il en a la fureur.

CLITEMNESTRE.

Ah Seigneur elle est juste!

EGISTE.

Il faut la rendre vaine;
Vous ſçavez qu'en ſecret j'ai fait partir Pliſtene:
Il eſt dans Epidaure.

CLITEMNESTRE.

A quel deſſein? pourquoi?

EGISTE.

Pour aſſurer mon trône & calmer votre effroi.
Oui, Pliſtene, mon fils, adopté par vous même,
L'héritier de mon nom & de mon diadême,
Eſt trop intéreſſé, Madame, à détourner
Des périls que toujours vous voulez ſoupçonner:
Il vous tient lieu de fils; n'en connaiſſez plus d'autre.
Vous ſçavez, pour unir ma famille & la vôtre,
Qu'Electre eut pû prétendre à l'hymen de mon fils,
Si ſon cœur à vos loix eût été plus ſoumis;
Si vos ſoins avoient pû fléchir ſon caractere:
Mais je punis la ſœur & je cherche le frere;
Pliſtene me ſeconde; en un mot il vous ſert:
Notre ennemi commun ſans doute eſt découvert.
Vous frémiſſez, Madame...

CLITEMNESTRE.

O nouvelles victimes!
Ne puis-je reſpirer qu'à force de grands crimes?
Egiſte, vous ſçavez qui j'ai privé du jour...
Le fils que j'ai nourri périroit à ſon tour!

Ah de mes jours usés le déplorable reste
Doit-il être acheté par un prix si funeste ?...

EGISTE.

Songez...

CLITEMNESTRE.

Non, laissez-moi dans ce trouble mortel
Consulter de ces lieux l'oracle solemnel.

EGISTE.

Madame, à mes desseins mettra-t'il des obstacles ?
Qu'attendez-vous ici des Dieux & des oracles?
Au jour de notre hymen furent-ils écoutés ?

CLITEMNESTRE.

Vous rappellez des tems dont ils sont irrités.
De mon cœur étonné vous voyez le tumulte;
L'amour brava les Dieux, la crainte les consulte :
N'insultez point, Seigneur, à mes sens affaiblis,
Le tems qui change tout a changé mes esprits;
Et peut-être des Dieux la main appesantie
Se plaît à subjuguer ma fierté démentie :
Je ne sens plus en moi ce courage emporté
Qu'en ce palais sanglant j'avois trop écouté;
Ce n'est pas que pour vous mon amitié s'altère,
Il n'est point d'intérêt que mon cœur vous préfère;
Mais une fille esclave, un fils abandonné,
Un fils mon ennemi, peut-être assassiné,

Et qui, s'il est vivant, me condamne & m'abhorre;
L'idée en est horrible, & je suis mere encore.

EGISTE.

Vous êtes mon épouse, & sur-tout vous régnez ;
Rappellez Clitemnestre à mes yeux indignés ;
Ecoutez-vous du sang le dangereux murmure,
Pour des enfans ingrats qui bravent la nature ?
Venez ; votre repos doit sur eux l'emporter.

CLITEMNESTRE.

Du repos dans le crime ; ah qui peut s'en flatter ?

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PILADE.

ORESTE.

Pilade, où sommes-nous ; en quels lieux t'a conduit
Le malheur obstiné du destin qui me suit ?
L'infortune d'Oreste environne ta vie.
Tout ce qu'a préparé ton amitié hardie,
Trésors, armes, soldats, a péri dans les mers ;
Sans secours avec toi jetté dans ces déserts,
Tu n'as plus qu'un ami dont le destin t'opprime,
Le ciel nous ravit tout hors l'espoir qui m'anime.
A peine as-tu caché sous ces rocs escarpés
Quelques tristes débris au naufrage échappés.
Connais-tu ce rivage où mon malheur m'arrête ?

PILADE.

J'ignore en quels climats nous jette la tempête,

Mais de notre destin pourquoi désespérer ?
Tu vis, il me suffit, tout doit me rassurer ;
Un Dieu dans Epidaure a conservé ta vie
Que le barbare Egiste a toujours poursuivie ;
Dans ton premier combat il a conduit tes mains.
Plistene sous tes coups a fini ses destins ;
Marchons sous la faveur de ce Dieu tutelaire,
Qui t'a livré le fils, qui t'a promis le pere,
Qui veille sur le juste, & venge les forfaits.

ORESTE.

Ce Dieu dans sa colere a repris ses bienfaits,
Sa faveur est trompeuse, & dans toi je contemple
Des changemens du sort un déplorable exemple.
As-tu dans ces rochers qui défendent ces bords,
Où nous avons pris terre après de longs efforts,
As-tu caché cette urne & ces marques funébres,
Qu'en des lieux détestés, par le crime célébres,
Dans les champs de Micene où régnoient mes ayeux,
Nous devions apporter par les ordres des Dieux :
Cette urne qui contient les cendres de Plistene,
Ces dépôts, ces témoins de vengeance & de haine,
Qui devoient d'un tyran tromper les yeux cruels ?

PILADE.

Oui ; j'ai rempli ces soins.

ORESTE.

O Decrets éternels !

Quel fruit tirerons-nous de notre obéissance ?
Ami, qu'est devenu le jour de la vengeance ?
Reverrai-je jamais ce palais, ce séjour,
Ce lieu cher & terrible où j'ai reçu le jour ?
Où marcher, où trouver cette sœur généreuse,
Dont la Grece a vanté la vertu courageuse,
Que l'on admire hélas ; qu'on n'ose secourir ;
Qui conserva ma vie & m'apprit à souffrir ;
Qui digne en tous les tems d'un pere magnanime,
N'a jamais succombé sous la main qui l'opprime.
Quoi donc, tant de héros, tant de rois, tant d'états
Ont combattu dix ans pour venger Ménélas ;
Agamemnon périt & la Grece est tranquille !
Dans l'univers entier son fils n'a point d'azile,
Et j'eusse été sans toi, sans ta tendre amitié,
Aux plus vils des mortels un objet de pitié.
Mais le ciel me soutient quand il me persécute,
Il m'a donné Pilade, il ne veut point ma chute ;
Il m'a fait vaincre au moins un indigne ennemi,
Et la mort de mon pere est vengée à demi ;
Mais que me servira cette cendre funeste,
Que nous devions offrir pour la cendre d'Oreste :
Quel chemin peut conduire à cette affreuse cour ?

PILADE.

Regarde ce palais, ce temple, cette tour,

Ce tombeau, ces cyprès, ce bois ſombre & ſauvage;
De deuil & de grandeur, tout offre ici l'image;
Mais un mortel s'avance en ces lieux retirés,
Triſte, levant au ciel des yeux déſeſpérés;
Il paraît dans cet âge où l'humaine prudence
Sans doute a des malheurs la longue expérience;
Sur ton malheureux ſort il pourra s'attendrir.

ORESTE.

Il gémit, tout mortel eſt-il né pour ſouffrir?

SCENE II.

ORESTE, PILADE, PAMMENE.

PILADE.

O Qui que vous ſoyez tournez vers nous la vue,
La terre où je vous parle eſt pour nous inconnue;
Vous voyez deux amis & deux infortunés,
A la fureur des flots longtems abandonnés;
Ce lieu nous doit-il être ou funeſte ou propice?

PAMMENE.

J'y révère les Dieux, j'implore leur juſtice;
J'éxerce en leur préſence, en ma ſimplicité,
Les reſpectables droits de l'hoſpitalité;

Daignez ſous l'humble toit qu'habite ma vieilleſſe,
Mépriſer des grands Rois la ſuperbe richeſſe:
Venez, les malheureux me ſont toujours ſacrés.

ORESTE.

Sage & juſte habitant de ces bords ignorés,
Que des Dieux par nos mains la puiſſance immortelle
De votre piété récompenſe le zèle;
Quel azile eſt le vôtre, & quelles ſont vos loix,
Quel Souverain commande aux lieux où je vous vois?

PAMMENE.

Egiſte regne ici, je ſuis ſous ſa puiſſance.

ORESTE.

Egiſte? Ciel! ô crime! ô terreur! ô vengeance!

PILADE.

Dans ce péril nouveau gardez de vous trahir.

ORESTE.

Egiſte; juſtes Dieux! celui qui fit perir...

PAMMENE.

Lui-même.

ORESTE.

Et Clitemneſtre après ce coup funeſte?

PAMMENE.

Elle regne avec lui, l'univers ſait le reſte.

ORESTE.

Ce palais, ce tombeau?...

PAMMENE.

Ce palais redouté
Est par Egiste même en ce jour habité.
Mes yeux ont vû jadis élever cet ouvrage
Par une main plus digne, & pour un autre usage;
Ce tombeau (pardonnez si je pleure à ce nom)
Est celui de mon Roi, du grand Agamemnon.

ORESTE.

Ah! c'en est trop, le Ciel épuise mon courage.

PILADE *à Oreste.*

Dérobe-lui les pleurs qui baignent ton visage.

PAMMENE *à Oreste qui se détourne.*

Etranger généreux, vous vous attendrissez,
Vous voulez retenir les pleurs que vous versez:
Helas! qu'en liberté votre cœur se déploye,
Plaignez le fils des Dieux & le vainqueur de Troye;
Que des yeux étrangers pleurent au moins son sort,
Tandis que dans ces lieux on insulte à sa mort.

ORESTE.

Si je fus élevé loin de cette contrée,
Je n'en chéris pas moins les descendans d'Atrée.
Un Grec doit s'attendrir sur le sort des héros;
Je dois sur-tout... Electre est-elle dans Argos?

PAMMENE.

Seigneur, elle eſt ici....

ORESTE.

Je veux, je cours.

PILADE.

Arrête.

Tu vas braver les Dieux, tu hazardes ta tête.

à Pammene.

Que je te crains ! Daignez, reſpectable mortel,
Dans le temple voiſin nous conduire à l'autel ;
C'eſt le premier devoir. Il eſt temps que j'adore
Le Dieu qui nous ſauva ſur la mer d'Epidaure.

ORESTE.

Menez-nous à ce temple, à ce tombeau ſacré,
Où repoſe un héros lâchement maſſacré.
Je dois à ſa grande ombre un ſecret ſacrifice...

PAMMENE.

Vous, Seigneur ! ô destins ! ô céleste justice !
Vous, lui ſacrifier ! Parmi ſes ennemis...
Je me tais... mais, Seigneur, mon maître avoit un fils,
Qui dans les bras d'Electre... Egiſte ici s'avance,
Je vous ſuis, je vous joins, évitez ſa préſence.

ORESTE.

Quoi ! C'eſt Egiſte ?

PILADE.

Il faut vous cacher à ſes yeux.

SCENE III.

EGISTE, CLITEMNESTRE, PAMMENE.

EGISTE *à Pammene.*

A Qui dans ce moment parliez-vous dans ces lieux ?
L'un de ces deux mortels porte sur son visage
L'empreinte des grandeurs & les traits du courage ;
Sa démarche, son air, son maintien m'ont frappé,
Dans une douleur sombre il semble enveloppé ;
Quel est-il ? est-il né sous mon obéissance ?

PAMMENE.

Je connais son malheur, & non pas sa naissance,
Je devois des secours à ces deux Etrangers
Poussés par la tempête à travers ces rochers ;
S'ils ne me trompent point la Gréce est leur patrie.

EGISTE.

Répondez d'eux, Pammene, il y va de la vie.

CLITEMNESTRE.

Et quoi ! deux malheureux en ces lieux abordés,
D'un œil si soupçonneux seroient-ils regardés ?

EGISTE.

On murmure, on m'allarme, & tout me fait ombrage.

CLITEMNESTRE.

Helas ! depuis quinze ans, c'eſt là notre partage,
Nous craignons les mortels autant que l'on nous craint,
Et c'eſt un des poiſons dont mon cœur eſt atteint.

EGISTE *à Pammene.*

Allez, dis-je, & ſachez quel lieu les a vû naître,
Pourquoi près du Palais ils ont oſé paraître;
De quel port ils partoient; & ſur-tout quel deſſein
Les guida ſur ces mers dont je ſuis Souverain.

SCENE IV.

EGISTE, CLITEMNESTRE.

EGISTE.

Vous l'avez donc voulu; votre crainte inquiete
A des Dieux vainement conſulté l'interprete;
Leur ſilence ne ſert qu'à vous déſeſpérer,
Mais Egiſte vous parle & doit vous raſſurer.
A vous-même oppoſée & par vos vœux trahie,
Craignant la mort d'un fils & redoutant ſa vie,
Votre eſprit ébranlé ne peut ſe raffermir;
Ah ! ne conſultez point ſur un ſombre avenir
Des confidens des Dieux l'incertaine réponſe.
Ma main fait nos deſtins & ma voix les annonce.

Fiez-vous à mes soins, vivez, regnez en paix,
Et d'un indigne fils ne me parlez jamais.
Quant au destin d'Electre, il est tems que j'y pense,
De vos nouveaux desseins j'ai pesé l'importance;
Sans doute elle est à craindre, & je sçais que son nom
Peut lui donner des droits au rang d'Agamemnon,
Qu'un jour avec mon fils Electre en concurrence,
Peut dans les mains du peuple emporter la balance.
Vous voulez qu'aujourd'hui je brise ses liens,
Que j'unisse par vous ses intérêts aux miens.
Vous voulez terminer cette haine fatale,
Ces malheurs attachés aux enfans de Tantale;
Parlez-lui, mais craignons tous deux de partager
La honte d'un refus qu'il nous faudrait venger.
Je me flatte avec vous qu'un si triste esclavage,
Doit plier de son cœur la fermeté sauvage,
Que ce passage heureux & si peu préparé
Du rang le plus abject à ce premier degré,
Le poids de la raison qu'une mere autorise,
L'ambition sur-tout la rendra plus soumise.
Gardez qu'elle résiste à sa félicité,
Il reste un châtiment pour sa témérité.
Ici votre indulgence & le nom de son pere
Nourissent son orgueil au sein de la misere.
Qu'elle craigne, Madame, un sort plus rigoureux,
Un exil sans retour & des fers plus honteux.

SCENE V.

CLITEMNESTRE, ELECTRE.

CLITEMNESTRE.

MA fille approchez-vous, & d'un œil moins austere
Envisagez ces lieux, & sur-tout une mere;
Je gémis en secret comme vous soupirez
De l'avilissement où vos jours sont livrés;
Quoi qu'il fut dû peut-être à votre injuste haine,
Je m'en afflige en mere, & m'en indigne en Reine,
J'obtiens grace pour vous; vos droits vous sont rendus.

ELECTRE.

Ah Madame! à vos pieds.

CLITEMNESTRE.

Je veux faire encor plus.

ELECTRE.

Eh quoi?

CLITEMNESTRE.

De votre sang soutenir l'origine;
Du grand nom de Pelops réparer la ruine,
Réunir ses enfans trop longtems divisés.

ELECTRE.

Ah parlez-vous d'Oreste? achevez, disposez.

CLITEMNESTRE.

Je parle de vous-même, & votre ame obstinée
A son propre intérêt doit être ramenée.
De tant d'abaissement c'est peu de vous tirer,
Electre, au trône un jour il vous faut aspirer.
Vous pouvez, si ce cœur connaît le vrai courage,
De Micene & d'Argos espérer l'héritage :
C'est à vous de passer des fers que vous portez
A ce suprême rang des rois dont vous sortez;
D'Egiste contre vous j'ai sçû fléchir la haine;
Il veut vous voir en fille, il vous donne Plistene.
Plistene est d'Epidaure attendu chaque jour :
Votre hymen est fixé pour son heureux retour.
D'un brillant avenir goutez déja la gloire;
Le passé n'est plus rien, perdez-en la mémoire.

ELECTRE.

A quel oubli, grands Dieux, ose-t'on m'inviter?
Quel horrible avenir m'ose-t'on présenter?
O sort, ô derniers coups tombés sur ma famille!
Songez-vous au héros dont Electre est la fille?
Madame, osez-vous bien par un crime nouveau
Abandonner Electre au fils de son bourreau?
Le sang d'Agamemnon! qui? moi? la sœur d'Oreste,
Electre, au fils d'Egiste, au neveu de Thieste!

Ah

Ah ! rendez-moi mes fers ; rendez-moi tout l'affront
Dont la main des tirans a fait rougir mon front ;
Rendez-moi les horreurs de cette servitude
Dont j'ai fait une épreuve & si longue & si rude ;
L'opprobre est mon partage, il convient à mon sort :
J'ai supporté la honte & vû de près la mort ;
Votre Egiste cent fois m'en avoit menacée,
Mais enfin c'est par vous qu'elle m'est annoncée.
Cette mort à mes sens inspire moins d'effroi
Que les horribles vœux qu'on éxige de moi.
Allez, de cet affront je voi trop bien la cause ;
Je vois quels nouveaux fers un lâche me propose :
Vous n'avez plus de fils ; son assassin cruel
Craint les droits de ses sœurs au trône paternel :
Il veut forcer mes mains à seconder sa rage ;
Assurer à Plistene un sanglant héritage ;
Joindre un droit légitime aux droits des assassins,
Et m'unir aux forfaits par les nœuds les plus saints.
Ah ! si j'ai quelques droits, s'il est vrai qu'il les craigne,
Dans ce sang malheureux que sa main les éteigne ;
Qu'il acheve à vos yeux de déchirer mon sein,
Et si ce n'est assez prêtez-lui votre main ;

Frapez, joignez Electre à son malheureux frere;
Frapez, dis-je, à vos coups je connaîtrai ma mère.

CLITEMNESTRE.

Ingrate, c'en est trop., & toute ma pitié
Céde enfin dans mon cœur à ton inimitié.
Que n'ai-je point tenté? que pouvais-je plus faire
Pour fléchir, pour briser ton cruel caractère?
Tendresse, châtimens, retour de mes bontés,
Tes reproches sanglans souvent même écoutés,
Raison, menace, amour, tout, jusqu'à la couronne
Où tu n'as d'autres droits que ceux que je te donne;
J'ai prié, j'ai puni, j'ai pardonné sans fruit:
Va, j'abandonne Electre au malheur qui la suit;
Va, je suis Clitemnestre, & sur-tout je suis Reine,
Le sang d'Agamemnon n'a de droits qu'à ma haine;
C'est trop flatter la tienne, & de ma faible main
Caresser le serpent qui déchire mon sein.
Pleure, tonne, gémis, j'y suis indifférente,
Je ne verrai dans toi qu'une esclave imprudente,
Flottant entre la plainte & la témérité,
Sous la puissante main de son maître irrité.
Je t'aimois malgré toi, l'aveu m'en est bien triste,
Je ne suis plus pour toi que la femme d'Egiste;

Je ne suis plus ta mere, & toi seule as rompu
Ces nœuds infortunés de ce cœur combattu
Ces nœuds qu'en frémissant réclamoit la nature,
Que ma fille déteste, & qu'il faut que j'abjure.

SCENE VI.

ELECTRE *seule.*

ET c'est ma mere, ô ciel! fut-il jamais pour moi
Depuis la mort d'un pere, un jour plus plein d'effroi!
Hélas j'en ai trop dit: ce cœur plein d'amertume
Répandoit malgré lui le fiel qui le consume;
Je m'emporte, il est vrai; mais ne m'a-t'elle pas
D'Oreste, en ses discours, annoncé le trépas?
On offre sa dépouille à sa sœur désolée!
De ces lieux tout sanglans la nature éxilée,
Et qui ne laisse ici qu'un nom qui fait horreur,
Se renfermoit pour lui toute entiere en mon cœur.
S'il n'est plus, si ma mere à ce point m'a trahie,
A quoi bon ménager ma plus grande ennemie?
Pourquoi? pour obtenir de ses tristes faveurs
De ramper dans la cour de mes persécuteurs;
Pour lever en tremblant aux Dieux qui me trahissent
Ces languissantes mains que mes chaînes flétrissent;

Pour voir avec des yeux de larmes obſcurcis,
Dans le lit de mon pere, & ſur ſon trône aſſis,
Ce monſtre, ce tiran, ce raviſſeur funeſte,
Qui m'ôte encor ma mere & me prive d'Oreſte.

SCENE VII.

ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

CHere Electre appaiſez ces cris de la douleur.

ELECTRE.

Moi!

IPHISE.

Partagez ma joie.

ELECTRE.

Au comble du malheur
Quelle funeſte joie à nos cœurs étrangere!

IPHISE.

Eſpérons.

ELECTRE.

Non, pleurez, ſi j'en crois une mere
Oreſte eſt mort, Iphiſe.

IPHISE.

Ah! ſi j'en crois mes yeux
Oreſte vit encor, Oreſte eſt en ces lieux.

ELECTRE.

Grands Dieux ! Oreſte ? lui ? ſeroit-il bien poſſible ?
Ah ! gardez d'abuſer une ame trop ſenſible...
Oreſte, dites-vous ?

IPHISE.

Oui.

ELECTRE.

D'un ſonge flatteur
Ne me préſentez pas la dangereuſe erreur :
Oreſte... Pourſuivez ; je ſuccombe à l'atteinte
Des mouvemens confus d'eſpérance & de crainte...

IPHISE.

Ma ſœur, deux inconnus qu'à travers mille morts,
La main d'un Dieu, ſans doute, a jettés ſur ces bords,
Recueillis par les ſoins du fidéle Pammene ;
L'un des deux...

ELECTRE.

Je me meurs & me ſoutiens à peine ;
L'un des deux...

IPHISE.

Je l'ai vû ; quel feu brille en ſes yeux !
Il avoit l'air, le port, le front des demi-Dieux,
Tel qu'on peint le héros qui triompha de Troie ;
La même majeſté ſur ſon front ſe déploie ;
A mes avides yeux ſoigneux de s'arracher,
Chez Pammene en ſecret il ſemble ſe cacher :

Interdite, & le cœur tout plein de son image,
J'ai couru vous chercher sur ce triste rivage,
Sous ces sombres cyprès, dans ce temple éloigné,
Enfin vers ce tombeau de nos larmes baigné:
Je l'ai vû ce tombeau couronné de guirlandes,
De l'eau sainte arrosé, couvert encor d'offrandes;
Des cheveux, si mes yeux ne se sont pas trompés,
Tels que ceux du héros dont mes sens sont frappés;
Une épée, & c'est-là ma plus ferme espérance,
C'est le signe éclatant du jour de la vengeance:
Et quel autre qu'un fils, qu'un frere, qu'un héros,
Suscité par les Dieux pour le salut d'Argos,
Auroit osé braver ce tiran redoutable?
C'est Oreste, sans doute: il en est seul capable;
C'est lui, le ciel l'envoie, il m'en daigne avertir;
C'est l'éclair qui paraît, la foudre va partir.

ELECTRE.

Je vous crois; j'attends tout: mais n'est-ce point un piége
Que tend de mon tiran la fourbe sacrilége?
Allons. De mon bonheur il me faut assurer,
Ces étrangers... Courons, mon cœur va m'éclairer.

IPHISE.

Pammene m'avertit, Pammene nous conjure
De ne point approcher de sa retraite obscure
Il y va de ses jours.

ELECTRE.

Ah ! que m'avez-vous dit ?
Non : vous êtes trompée & le Ciel nous trahit.
Mon frere, après seize ans, rendu dans sa patrie,
Eût volé dans les bras qui sauverent sa vie,
Il eût porté la joie à ce cœur désolé ;
Loin de vous fuir, Iphise, il vous auroit parlé.
Ce fer vous rassuroit, & j'en suis allarmée !
Une mere cruelle est trop bien informée.
J'ai cru voir, & j'ai vû dans ses yeux interdits
Le barbare plaisir d'avoir perdu son fils.
N'importe, je conserve un reste d'espérance ;
Ne m'abandonnez pas, ô Dieux de la vengeance !
Pammene à mes transports pourra-t'il résister ?
Il faut qu'il parle, allons : rien ne peut m'arrêter.

IPHISE.

Vous vous perdez, songez qu'un maître impitoyable
Nous obsède, nous suit d'un œil inévitable.
Si mon frere est venu nous l'allons découvrir ;
Ma sœur, en lui parlant nous le faisons périr :
Et si ce n'est pas lui, notre recherche vaine
Irrite nos tirans, met en danger Pammene.
Venez à ce tombeau, vous pouvez l'honorer,
Et l'on ne vous a pas défendu d'y pleurer ;
Cet étranger, ma sœur, y peut paraître encore ;
C'est un asile sûr : & ce ciel que j'implore,

Ce ciel dont votre audace accuſe les rigueurs,
Pourra le rendre encor à vos cris, à mes pleurs :
Venez.

ELECTRE.

De quel eſpoir ma douleur eſt ſuivie !
Ah ſi vous me trompez, vous m'arrachez la vie.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PILADE, PAMMENE.

Un esclave dans l'enfoncement qui porte une urne & une épée.

PAMMENE.

QUe béni soit le jour si long-tems attendu,
Où le fils de mon maître à nos larmes rendu
Vient, digne de sa race & de sa destinée,
Venger d'Agamemnon la cendre profanée.
Je crains que le tiran, par son trouble averti,
Ne détourne un destin déja trop pressenti :
Il n'a fait qu'entrevoir & son juge & son maître,
Et sa rage a déja semblé le reconnaître ;
Il s'informe, il s'agite, il veut sur-tout vous voir ;
Vous-même, vous mêlez la crainte à mon espoir.
De vos ordres sacrés éxécuteur fidéle,
Je sonde les esprits, j'encourage leur zèle ;

Des sujets gémissans consolant la douleur,
Je leur montre de loin leur maître & leur vengeur.
La race des vrais rois tôt ou tard est chérie;
Le cœur s'ouvre aux grands noms d'Oreste & de patrie:
Tout semble autour de moi sortir d'un long sommeil;
La vengeance assoupie est au jour du réveil,
Et le peu d'habitans de ces tristes retraites
Leve les mains au ciel & demande où vous êtes.
Mais je fremis de voir Oreste en ce désert,
Sans armes, sans soldats, prêt d'être découvert.
D'un barbare ennemi l'active vigilance
Peut prévenir d'un coup votre juste vengeance;
Et contre ce tiran sur le trône affermi,
Vous n'amenez, hélas! qu'Oreste & son ami.

PILADE.

C'est assez, & du ciel je reconnais l'ouvrage;
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage:
Il veut seul accomplir ses augustes desseins,
Pour ce grand sacrifice il ne veut que nos mains.
Tantôt de trente rois il arme la vengeance;
Tantôt trompant la terre & frappant en silence,
Il veut, en signalant son pouvoir oublié,
N'armer que la nature & la seule amitié.

ORESTE.

Avec un tel secours Oreste est sans allarmes,
Je n'aurai pas besoin de plus puissantes armes.

PILADE.

Prend garde, cher Oreste, à ne pas t'égarer
Au sentier qu'un Dieu même a daigné te montrer;
Prend garde à tes sermens, à cet ordre suprême
De cacher ton retour à cette sœur qui t'aime:
Ton repos, ton bonheur, ton regne est à ce prix;
Commande à tes transports, dissimule, obéis,
Il la faut abuser encor plus que sa mere.

PAMMENE.

Remerciez les Dieux de cet ordre sévère;
A peine j'ai trompé ses transports indiscrets,
Déja portant par-tout ses pleurs & ses regrets,
Appellant à grands cris son vengeur & son frere,
Et courant sur vos pas dans ce lieu solitaire
Elle m'interrogeoit & me faisoit trembler;
La nature en secret sembloit lui révéler
Par un pressentiment trop tendre & trop funeste,
Que le ciel en ses bras remet son cher Oreste;
Son cœur trop plein de vous ne peut se contenir.

ORESTE.

Quelle contrainte! ô Dieux! puis-je la soutenir?

PILADE.

Vous balancez ; ſongez aux menaces terribles
Que vous faiſoient ces Dieux, dont les ſecours ſenſibles
Vous ont rendu la vie au milieu du trépas ;
Contre leurs volontés ſi vous faites un pas,
Ce moment vous dévoue à leur haine fatale :
Tremblez, malheureux fils d'Atrée & de Tantale,
Tremblez de voir ſur vous, dans ces lieux déteſtés,
Tomber tous les fléaux du ſang dont vous ſortez.

ORESTE.

Quel eſt donc cher ami le deſtin qui nous guide ?
Quel pouvoir invincible à tous nos pas préſide ?
Moi ſacrilége ! moi, ſi j'écoute un inſtant
La voix du ſang qui parle à ce cœur gémiſſant !
O juſtice éternelle ! abîme impénétrable !
Ne diſtinguez-vous point le faible & le coupable,
Le mortel qui s'égare, ou qui brave vos loix,
Qui trahit la nature, ou qui céde à ſa voix ?
N'importe, eſt-ce à l'eſclave à condamner ſon maître ?
Le ciel ne nous doit rien quand il nous donne l'être.
J'obéis... Je me tais... Nous avons apporté
Cette urne, cet anneau, ce fer enſanglanté :
Il ſuffit ; offrons-les loin d'Electre affligée,
Allons, je la verrai quand je l'aurai vengée.

à Pammene.

Va préparer les cœurs au grand événement
Que je dois consommer & que la Grece attend ;
Trompe sur-tout Egiste & ma coupable mere,
Qu'ils goûtent de ma mort la douceur passagere ;
Si pourtant une mere a pu porter jamais
Sur la cendre d'un fils des regards satisfaits.
Va. Nous les attendrons tous deux à leur passage.

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE *d'un côté*, ORESTE, PILADE *de l'autre avec l'Esclave qui porte l'urne & l'épée.*

ELECTRE *à Iphise.*

L'Espérance trompée accable & décourage.
Un seul mot de Pammene a fait évanouir
Ces songes imposteurs dont vous osiez jouir.
Ce jour faible & tremblant qui consoloit ma vuë
Laisse une horrible nuit sur mes yeux répanduë.
Ah, la vie est pour nous un cercle de douleurs.

ORESTE *à Pilade.*

Quelle est cette Princesse & cette esclave en pleurs ?

IPHISE *à Electre.*

D'une erreur trop flatteuſe, ô ſuite trop cruelle!

ELECTRE.

Oreſte, cher Oreſte, en vain je vous appelle,
En vain pour vous revoir j'ai prolongé mes jours.

ORESTE.

Quels accens! elle appelle Oreſte à ſon ſecours.

IPHISE *à Electre.*

Voilà ces Etrangers.

ELECTRE *à Iphiſe.*

Que ſes traits m'ont frapée!
Helas! ainſi que vous j'aurois été trompée.

à Oreſte.

Eh, qui donc êtes-vous, Etrangers malheureux!
Et qu'oſez-vous chercher ſur ce rivage affreux?

PILADE.

Nous attendons ici les ordres, la préſence
Du Roi qui tient Argos ſous ſon obéiſſance.

ELECTRE.

Qui, du Roi? Quoi! des Grecs oſent donner ce nom
Au tiran qui verſa le ſang d'Agamemnon!

ORESTE.

Cher Pilade, à ces mots, aux douleurs qui la preſſent,
Aux pleurs qu'elle répand tous mes troubles renaiſ-
ſent.
Ah! c'eſt Electre,

ELECTRE.

Helas ! vous voyez qui je ſuis,
On reconnoît Electre à ſes affreux ennuis...

IPHISE.

Du vainqueur d'Ilion voilà le triſte reſte,
Ses deux filles, les ſœurs du malheureux Oreſte.

ORESTE.

Ciel ! ſoutiens mon courage.

ELECTRE

Eh, que demandez-vous
Au tiran dont le bras s'eſt déployé ſur nous ?

PILADE.

Je lui viens annoncer un deſtin trop propice.

ORESTE.

Que ne puis-je du votre adoucir l'injuſtice !
Je vous plains toutes deux, je déteſte un devoir
Qui me force à combler votre long déſeſpoir.

IPHISE.

Seroit-il donc pour nous encor quelque infortune ?

ELECTRE.

Parlez, délivrez-moi d'une vie importune.

PILADE.

Oreſte...

ELECTRE.

Eh bien, Oreſte ?

ORESTE.

Où ſuis-je !

IPHISE *en voyant l'urne.*

Dieux vengeurs !

ELECTRE.

Cette cendre. On se tait... Mon frere... je me meurs !

IPHISE.

Il n'est donc plus ? Faut-il voir encor la lumière ?

ORESTE *à Pilade.*

Elle semble toucher à son heure dernière.
Ah ! pourquoi l'ai-je vûë, impitoyables Dieux !

à celui qui porte l'urne.

Otez ce monument, gardez pour d'autres yeux
Cette urne dont l'aspect...

ELECTRE *revenant à elle & courant vers l'urne.*

Cruel, qu'osez-vous dire !
Ah ! ne m'en privez pas, & devant que j'expire,
Laissez, laissez toucher à mes tremblantes mains,
Ces restes échapés à des Dieux inhumains.
Donnez.

Elle prend l'urne & l'embrasse.

ORESTE.

Que faites-vous ? cessez.

PILADE.

Le seul Egiste
Dût recevoir de nous ce monument si triste.

ELECTRE

ELECTRE.

Qu'entens-je ! ô nouveau crime ! ô désastres plus grands !
Les cendres de mon frere aux mains de mes tirans !
Des meurtriers d'Oreste, ô ciel, suis-je entourée ?

ORESTE.

De ce reproche affreux mon ame déchirée,
Ne peut plus...

ELECTRE.

Et c'est vous qui partagez mes pleurs !
Au nom du fils des Rois, au nom des Dieux vengeurs,
S'il n'est pas mort par vous, si vos mains généreuses
Ont daigné recueillir ses cendres malheureuses,

ORESTE.

Ah Dieux...

ELECTRE.

Si vous plaignez son trépas & ma mort,
Répondez-moi, comment avez-vous sçu son sort ?
Etiez-vous son ami ? dites-moi qui vous êtes,
Vous sur-tout dont les traits... Vos bouches sont muettes ;
Quand vous m'assassinez vous êtes attendris.

ORESTE.

C'en est trop, & les Dieux sont trop bien obéis.

ELECTRE.

Que dites-vous ?

ORESTE.

Laiſſez ces dépouilles horribles.

ELECTRE.

Tous les cœurs aujourd'hui ſeront-ils infléxibles!
Non, fatal étranger, je ne rendrai jamais
Ces préſens douloureux que ta pitié m'a faits;
C'eſt Oreſte, c'eſt lui... Vois ſa ſœur expirante
L'embraſſer en mourant de ſa main défaillante.

ORESTE.

Je n'y réſiſte plus. Dieux inhumains, tonnez.
Electre...

ELECTRE.

Eh bien.

ORESTE.

Je dois.

PILADE.

Ciel!

ELECTRE.

Pourſuis.

ORESTE.

Apprenez.

SCENE III.

EGISTE, CLITEMNESTRE, ORESTE, PILADE, ELECTRE, IPHISE, PAMMENE, GARDES.

EGISTE.

Quel ſpectacle ! ô fortune à mes loix aſſervie !
Pammene, il eſt donc vrai ! mon rival eſt ſans vie :
Vous ne me trompiez point, ſa douleur m'en inſtruit.

ELECTRE.

O rage ! ô dernier jour !

ORESTE.

Où me vois-je réduit !

EGISTE.

Qu'on ôte de ſes mains ces dépouilles d'Oreſte.

On prend l'urne des mains d'Electre.

ELECTRE.

Barbare, arrache-moi le ſeul bien qui me reſte.
Tigre, avec cette cendre, arrache-moi le cœur,
Joins le pere aux enfans, joins le frere à la ſœur ;
Monſtre heureux, à tes pieds vois toutes tes victimes;
Jouis de ton bonheur, jouis de tous tes crimes.
Contemplez avec lui des ſpectacles ſi doux,
Mere trop inhumaine, ils ſont dignes de vous.

Iphiſe l'emmene.

SCENE IV.

EGISTE, CLITEMNESTRE, ORESTE, PILADE, GARDES.

CLITEMNESTRE.

Que me faut-il entendre ?

EGISTE.

Elle en ſera punie.
Qu'elle ſe plaigne au ciel, ce ciel me juſtifie ;
Sans me charger du meurtre, il l'a du moins permis :
Nos jours ſont aſſurés, nos trônes affermis.
Voilà donc ces deux Grecs échapés du naufrage,
De qui je dois payer le zèle & le courage.

ORESTE.

C'eſt nous-même. Et j'ai dû vous offrir ces préſens,
D'un important trépas gages intéreſſans,
Ce glaive, cet anneau ... Vous devez le connaître ;
Agamemnon l'avoit quand il fut votre maître.

CLITEMNESTRE.

Quoi ! ce ſeroit par vous qu'au tombeau deſcendu...

EGISTE.

Si vous m'avez ſervi, le prix vous en eſt dû.

De quel ſang êtes-vous ? qui vois-je en vous paraître ?

ORESTE.

Mon nom n'eſt point connu . . . Seigneur, il pourra l'être.
Mon pere aux champs troyens a ſignalé ſon bras
Aux yeux de tous ces Rois vengeurs de Ménélas.
Il périt dans ces temps de malheurs & de gloire,
Qui des Grecs triomphans ont ſuivi la victoire.
Ma mere m'abandonne, & je ſuis ſans ſecours ;
Des ennemis cruels ont pourſuivi mes jours.
Cet ami me tient lieu de fortune & de pere :
J'ai recherché l'honneur & bravé la miſère.
Seigneur, tel eſt mon ſort.

EGISTE.

Dites-moi dans quels lieux
Votre bras m'a vengé de ce Prince odieux.

ORESTE.

Dans les champs d'Hermione, au tombeau d'Achemore,
Dans un bois qui conduit au temple d'Epidaure.

EGISTE.

Mais le Roi d'Epidaure avoit proſcrit ſes jours ;
D'où vient qu'à ſes bienfaits vous n'avez point recours ?

ORESTE.

Je chéris la vengeance, & je hais l'infamie.
Ma main d'un ennemi n'a point vendu la vie.

Des intérêts secrets, Seigneur, m'avoient conduit:
Cet ami les connut, il en fut seul instruit.
Sans implorer des rois je venge ma querelle.
Je suis loin de vanter ma victoire & mon zèle,
Pardonnez. Je frissonne à tout ce que je voi,
Seigneur. . . d'Agamemnon la veuve est devant moi...
Peut-être je la sers, peut-être je l'offense:
Il ne m'appartient pas de braver sa présence.
Souffrez.

EGISTE.

Non, demeurez.

CLITEMNESTRE.

Qu'il s'écarte, Seigneur.
Cette urne, ce récit me remplissent d'horreur.
Le ciel veille sur vous, il soutient votre empire,
Rendez grace & souffrez qu'une mere soupire.

ORESTE.

Madame . . . J'avois crû que proscrit dans ces lieux,
Le fils d'Agamemnon vous étoit odieux.

CLITEMNESTRE.

Je ne vous cache point qu'il me fut redoutable.

ORESTE.

A vous?

CLITEMNESTRE.

Il étoit né pour devenir coupable.

ORESTE.

Envers qui?

CLITEMNESTRE.

Vous sçavez qu'errant & malheureux
De haïr une mere il eut le droit affreux.
Né pour souiller sa main du sang qui l'a fait naître...
Tel fut le sort d'Oreste & son dessein peut-être:
De sa mort cependant mes sens sont pénétrés;
Vous me faites frémir, vous qui m'en délivrez.

ORESTE.

Qui lui, Madame? un fils armé contre sa mere?
Ah, qui peut effacer ce sacré caractère!
Il respectoit son sang... peut-être il eût voulu...

CLITEMNESTRE.

Ah ciel!

EGISTE.

Que dites-vous? où l'aviez-vous connu?

PILADE.

Il se perd... Aisément les malheureux s'unissent;
Trop promptement liés, promptement ils s'aigrissent:
Nous le vîmes dans Delphe.

ORESTE.

Oui... j'y ſçus ſon deſſein.

EGISTE.

Eh bien, quel étoit-il ?

ORESTE.

De vous percer le ſein.

EGISTE.

Je connaiſſais ſa rage, & je l'ai mépriſée.
Mais de ce nom d'Oreſte Electre autoriſée
Sembloit tenir encor tout l'état partagé ;
C'eſt d'Electre ſur-tout que vous m'avez vengé.
Elle a mis aujourd'hui le comble à ſes offenſes :
Comptez-la déſormais parmi vos récompenſes.
Oui, ce ſuperbe objet contre moi conjuré,
Ce cœur enflé d'orgueil & de haine enivré,
Qui même de mon fils dédaigna l'alliance ;
Digne ſœur d'un barbare avide de vengeance,
Je la mets dans vos fers ; elle va vous ſervir :
C'eſt m'acquitter vers vous bien moins que la punir.
Si de Priam jadis la race malheureuſe,
Traîna chez ſes vainqueurs une chaîne honteuſe ;
Le ſang d'Agamemnon peut ſervir à ſon tour.

CLITEMNESTRE.

Qui moi, je ſouffrirais ?

EGISTE.

Eh Madame, en ce jour

Défendez-vous encor ce ſang qui vous déteſte ?
N'épargnez point Electre, ayant proſcrit Oreſte,
à Oreſte.
Vous..., Laiſſez cette cendre à mon juſte courroux.

ORESTE.

J'accepte vos préſens; cette cendre eſt à vous.

CLITEMNESTRE.

Non : c'eſt pouſſer trop loin la haine & la vengeance ;
Qu'il parte, qu'il emporte une autre récompenſe.
Vous-même, croyez-moi, quittons ces triſtes bords
Qui n'offrent à mes yeux que les cendres des morts.
Oſons-nous préparer ce feſtin ſanguinaire
Entre l'urne du fils & la tombe du pere ?
Oſons-nous appeller à nos ſolemnités
Les Dieux de ma famille à qui vous inſultez,
Et livrer dans les jeux d'une pompe funeſte
Le ſang de Clitemneſtre au meurtrier d'Oreſte ?
Non, trop d'horreur ici s'obſtine à me troubler ;
Quand je connais la crainte, Egiſte peut trembler.
Ce meurtrier m'accable, & je ſens que ſa vue
A porté dans mon cœur un poiſon qui me tue.
Je céde & je voudrais, dans ce mortel effroi,
Me cacher à la terre, & s'il ſe peut à moi.

Elle ſort.

EGISTE *à Oreste.*

Demeurez. Attendez que le tems la désarme.
La nature un moment jette un cri qui l'allarme ;
Mais bientôt dans un cœur à la raison rendu
L'intérêt parle en maître, & seul est entendu.
En ces lieux, avec nous, célébrez la journée
De son couronnement & de mon hymenée.

à sa suite.

Et vous ; ... dans Epidaure allez chercher mon fils ;
Qu'il vienne confirmer tout ce qu'ils m'ont appris.

SCENE V.

ORESTE, PILADE.

ORESTE.

Va, tu verras Oreste à tes pompes cruelles ;
Va, j'ensanglanterai la fête où tu m'appelles.

PILADE.

Dans tous ces entretiens que j'ai tremblé pour vous !
J'ai craint votre tendresse & plus votre courroux ;
Dans ses émotions j'ai vu votre ame altiére
A l'aspect du tyran s'élançant toute entiere ;
Tout prêt de l'insulter, tout prêt de vous trahir,
Au nom d'Agamemnon vous m'avez fait frémir.

ORESTE.

Ah Clitemnestre encor trouble plus mon courage,
Dans mon cœur déchiré quel douloureux partage!
As-tu vu dans ses yeux, sur son front interdit,
Les combats qu'en son ame excitoit mon récit?
Je les éprouvois tous: ma voix étoit tremblante,
Ma mere en me voyant s'effraye, & m'épouvante;
Le meurtre de mon pere, & mes sœurs à venger,
Un barbare à punir, la Reine à ménager,
Electre, mon tiran, mon sang qui se souléve;
Que de tourmens secrets! ô Dieu terrible achéve!
Précipite un moment trop lent pour ma fureur,
Ce moment de vengeance & que prévient mon cœur.
Quand pourrai-je servir ma tendresse & ma haine,
Mêler le sang d'Egiste aux cendres de Plisténe;
Immoler ce tyran, le montrer à ma sœur
Expirant sous mes coups pour la tirer d'erreur?

SCENE VI.

ORESTE, PILADE, PAMMENE.

ORESTE.

Qu'as-tu fait cher Pammene? as-tu quelque espérance?

PAMMENE.

Seigneur, depuis ce jour fatal à votre enfance,

Où j'ai vû dans ces lieux votre pere égorgé,
Jamais plus de périls ne vous ont assiégé.

ORESTE.

Comment ?

PILADE.

Quoi, pour Oreste aurai-je à craindre encore?

PAMMENE.

Il arrive à l'instant un courier d'Epidaure,
Il est avec Egiste; il glace mes esprits;
Egiste est informé de la mort de son fils.

PILADE.

Ciel!

ORESTE.

Sçait-il que ce fils élevé dans le crime,
Du fils d'Agamemnon est tombé la victime?

PAMMENE.

On parle de sa mort, on ne dit rien de plus.
Mais de nouveaux avis sont encor attendus.
On se tait à la cour, on cache à la contrée
Que d'un de ses tirans la Gréce est délivrée;
Egiste avec la Reine en secret renfermé
Ecoute ce récit qui n'est pas confirmé:
Et c'est ce que j'apprends d'un serviteur fidéle,
Qui pour le sang des Rois comme moi plein de zéle,
Gémissant & caché, traîne encor ses vieux ans
Dans un service ingrat à la cour des tirans.

ORESTE.

De la vengeance au moins j'ai gouté les prémices ;
Mes mains ont commencé mes juſtes ſacrifices ;
Les Dieux permettront - ils que je n'achéve pas ?
Cher Pilade, eſt-ce en vain qu'ils ont armé mon bras ?
Par des bienfaits trompeurs éxerçant leur colere,
M'ont - ils donné le fils pour me livrer au pere ?
Marchons, notre péril doit nous déterminer ;
Qui ne craint point la mort eſt ſûr de la donner.
Avant qu'un jour plus grand puiſſe éclairer ſa rage,
Je veux de ce moment ſaiſir tout l'avantage.

PAMMENE.

Eh bien il faut paraître, il faut vous découvrir
A ceux qui pour leur Roi ſçauront du moins mourir.
Il en eſt, j'en réponds, cachés dans ces aſiles,
Plus ils ſont inconnus, plus ils ſeront utiles.

PILADE.

Allons, & ſi les noms d'Oreſte & de ſa ſœur,
Si l'indignation contre l'Uſurpateur,
Le tombeau de ton pere & l'aſpect de ſa cendre,
Les Dieux qui t'ont conduit, ne peuvent te défendre,
S'il faut qu'Oreſte meure en ces lieux abhorrés,
Je t'ai voué mes jours, ils te ſont conſacrés ;
Nous périrons unis ; c'eſt l'eſpoir qui me reſte ;
Pilade à tes côtés mourra digne d'Oreſte.

ORESTE.

Ciel ne frappe que moi, mais daigne en ta pitié
Protéger son courage, & servir l'amitié!

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PILADE.

ORESTE.

De Pammene il est vrai l'adroite vigilance,
D'Egiste pour un tems trompe la défiance;
On lui dit que les Dieux de Tantale ennemis
Frapoient en même-tems les derniers de ses fils.
Peut-être que le Ciel qui pour nous se déclare
Répand l'aveuglement sur les yeux du barbare.
Mais tu vois ce tombeau si cher à ma douleur,
Où ma main frémissante offrit ce fer vengeur;
Ce fer est enlevé par des mains sacriléges.
L'asile de la mort n'a plus de priviléges;
Et je crains que ce glaive à mon tiran porté,
Ne lui donne sur nous quelque affreuse clarté.
Précipitons l'instant où je veux le surprendre.

PILADE.

Pammene veille à tout, sans doute il faut l'attendre;

Dès que nous aurons vû dans ces bois écartés
Le peu de vos sujets à vous suivre excités,
Par trois divers chemins retrouvons-nous ensemble,
Non loin de cette tombe, au lieu qui nous rassemble.

ORESTE.

Allons... Pilade, ah Ciel ! ah trop barbare loi !
Ma rigueur assassine un cœur qui vit pour moi.
Quoi j'abandonne Electre à sa douleur mortelle !

PILADE.

Tu l'as juré, poursuis, & ne redoute qu'elle.
Electre peut te perdre, & ne peut te servir :
Les yeux de tes tirans sont tout prêts de s'ouvrir ;
Renferme cette amour & si sainte & si pure ;
Doit-on craindre en ces lieux de dompter la nature ?
Ah ! de quels sentimens te laisses-tu troubler ?
Il faut venger Electre & non la consoler.

ORESTE.

Pilade, elle s'avance, & me cherche peut-être.

PILADE.

Ses pas sont épiés ; garde-toi de paraître.
Va, j'observerai tout avec empressement :
Les yeux de l'amitié se trompent rarement.



SCENE

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE, PILADE.

ELECTRE.

LE perfide... il échape à ma vûe indignée.
En proye à ma fureur, & de larmes baignée,
Je reste sans vengeance, ainsi que sans espoir.

à Pilade.

Toi, qui sembles frémir, & qui n'oses me voir:
Toi, compagnon du crime, apprend-moi donc barbare
Où va cet assassin, de mon sang trop avare;
Ce maître à qui je suis, qu'un tiran m'a donné.

PILADE.

Il remplit un devoir par le Ciel ordonné;
Il obéit aux Dieux; imitez-le, Madame;
Les arrêts du destin trompent souvent notre ame;
Il conduit les mortels, il dirige leurs pas
Par des chemins secrets qu'ils ne connoissent pas:
Il plonge dans l'abîme, & bientôt en retire;
Il accable de fers, il éléve à l'Empire;
Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux;
Gardez de succomber à vos tourmens nouveaux,
Soumettez-vous; c'est tout ce que je puis vous dire.

SCENE III.

ELECTRE, IPHISE.

ELECTRE.

SEs discours ont accrû la fureur qui m'inspire.
Que veut-il? Prétend-il que je doive souffrir
L'abominable affront dont on m'ose couvrir?
La mort d'Agamemnon, l'assassinat d'un frére,
N'avoient donc pu combler ma profonde misére!
Après quinze ans de maux & d'opprobres soufferts,
De l'assassin d'Oreste il faut porter les fers,
Et pressée en tout tems d'une main meurtriere,
Servir tous les bourreaux de ma famille entiere!
Glaive affreux, fer sanglant, qu'un outrage nouveau
Exposoit en triomphe à ce sacré tombeau,
Fer teint du sang d'Oreste, éxécrable trophée,
Qui trompas un moment ma douleur étoufée,
Toi qui n'es qu'un outrage à la cendre des morts,
Sers un projet plus digne & mes justes efforts!
Egiste m'a-t-on dit s'enferme avec la Reine;
De quelque nouveau crime il prépare la scene;
Pour fuir la main d'Electre, il prend de nouveaux soins;
A l'assassin d'Oreste on peut aller du moins;

Je ne peux me baigner dans le ſang des deux traîtres :
Allons, je vais du moins punir un de mes maîtres.

IPHISE.

Je ſuis loin de blâmer des douleurs que je ſens,
Mais ſouffrez mes raiſons dans vos emportemens ;
Tout parle ici d'Oreſte ; on prétend qu'il reſpire,
Et le trouble du Roi ſemble encor nous le dire.
Vous avez vû Pammene avec cet étranger,
Lui parler en ſecret, l'attendre, le chercher ;
Pammene de nos maux conſolateur utile,
Au milieu des regrets vieilli dans cet aſile,
Juſqu'à tant de baſſeſſe a-t'il pû s'oublier ?
Eſt-il d'intelligence avec le meurtrier ?

ELECTRE.

Que m'importe, un vieillard qu'on aura pû ſéduire !
Tout nous trahit, ma ſœur, tout ſert à m'en inſtruire ;
Ce cruel étranger lui-même avec éclat
Ne s'eſt-il pas vanté de ſon aſſaſſinat ?
Egiſte au meurtrier ne m'a-t'il pas donnée ?
Ne ſuis-je pas enfin la preuve infortunée,
La victime, le prix de ces noirs attentats
Dont vous oſez douter quand je meurs dans vos bras,
Quand Oreſte au tombeau m'appelle avec ſon pere ?
Ma ſœur, ah ſi jamais Electre vous fut chére,
Ayez du moins pitié de mon dernier moment ;
Il faut qu'il ſoit terrible, il faut qu'il ſoit ſanglant.

Allez, informez-vous de ce que fait Pammene,
Et si le meurtrier n'est point avec la Reine...
La cruelle a, dit-on, flatté mes ennemis;
Tranquille elle a reçu l'assassin de son fils.
On l'a vû partager (& ce crime est croyable)
De son indigne époux la joie impitoyable.
Une mère! ah grands Dieux!... ah je veux de ma main
A ses yeux, dans ses bras, immoler l'assassin,
Je le veux.

IPHISE.

Vos douleurs lui font trop d'injustice:
L'aspect du meurtrier est pour elle un supplice.
Ma sœur, au nom des Dieux ne précipitez rien,
Je vais avec Pammene avoir un entretien:
Electre, où je m'abuse, où l'on s'obstine à taire,
A cacher à nos yeux un important mystere;
Peut-être on craint en vous ces éclats douloureux,
Imprudence excusable au cœur des malheureux.
On se cache de vous, Pammene vous évite,
J'ignore comme vous quel projet il médite:
Laissez-moi lui parler, laissez-moi vous servir.
Ne vous préparez pas un nouveau repentir.

✠

SCENE IV.

ELECTRE *seule.*

MEs tirans de Pammene ont vaincu la faiblesse ;
Le courage s'épuise & manque à la vieillesse ;
Que peut contre la force un vain reste de foi ?
Pour moi, pour ma vengeance il ne reste que moi.
Eh bien c'en est assez : mes mains désespérées
Dans ce grand abandon seront plus assurées.
Euménides venez, soyez ici mes Dieux ;
Accourez de l'enfer en ces horribles lieux,
En ces lieux plus cruels & plus remplis de crimes,
Que vos gouffres profonds régorgeant de victimes !
Filles de la vengeance armez-vous, armez-moi ;
Venez avec la mort qui marche avec l'effroi ;
Que vos fers, vos flambeaux, vos glaives étincellent ;
Oreste, Agamemnon, Electre vous appellent !
Les voici, je les vois, & les vois sans terreur,
L'aspect de mes tirans m'inspiroit plus d'horreur.
Ah ! le barbare approche ; il vient, ses pas impies
Sont à mes yeux vengeurs entourés des Furies ;
L'enfer me le désigne, & le livre à mon bras.

SCENE V.

ELECTRE *dans le fond*, ORESTE *d'un autre côté.*

ORESTE.

OU ſuis-je ? C'eſt ici qu'on adreſſa mes pas,
O ma patrie ! ô terre à tous les miens fatale,
Redoutable berceau des enfans de Tantale ;
Famille des héros & des grands criminels,
Les malheurs de ton ſang feront-ils éternels !
L'horreur qui regne ici m'environne & m'accable.
De quoi ſuis-je puni ? de quoi ſuis-je coupable ?
Au ſort de mes ayeux ne pourrai-je échaper ?

ELECTRE *avançant un peu du fond du Théâtre.*

Qui m'arrête ! & d'où vient que je crains de fraper ?
Avançons.

ORESTE.

Quelle voix ici s'eſt fait entendre ?
Pere, époux malheureux, chére & terrible cendre ;
Eſt-ce toi qui gémis ombre d'Agamemnon ?

ELECTRE.

Juſte Ciel ! eſt-ce à lui de prononcer ce nom ?

D'où vient qu'il s'attendrit ? je l'entends qui soupire,
Les remords en ces lieux ont-ils donc quelqu'empire ?
Qu'importe des remords à l'horreur où je suis !

Elle avance vers Oreste.

Le voilà seul, frapons... meurs... traître... je ne puis...

ORESTE.

Ciel ! Electre est-ce vous, furieuse, tremblante ?

ELECTRE.

Ah je crois voir en vous un Dieu qui m'épouvante !
Assassin de mon frère, oui j'ai voulu ta mort,
J'ai fait pour te fraper un impuissant effort :
Ce fer m'est échapé ; tu braves ma colère,
Je céde à ton génie, & je trahis mon frere.

ORESTE.

Ah loin de le trahir.... où me suis-je engagé !

ELECTRE.

Si-tôt que je vous vois tout mon cœur est changé.
Quoi, c'est vous qui tantôt me remplissiez d'allarmes !

ORESTE.

C'est moi qui de mon sang voudrais payer vos larmes:

ELECTRE.

Le nom d'Agamemnon vient de vous échaper.
Juste Ciel ! à ce point ai-je pû me tromper ?
Ah ! ne me trompez plus, parlez, il faut m'apprendre
L'excès du crime affreux que j'allois entreprendre.

Par pitié répondez, éclairez-moi, parlez.

ORESTE.

O sœur du tendre Oreste! évitez-moi, tremblez!

ELECTRE.

Pourquoi?

ORESTE.

Cessez... Je suis... Gardez qu'on ne vous voie!

ELECTRE.

Ah vous me remplissez de terreur & de joie!

ORESTE.

Si vous aimez un frere.

ELECTRE.

Oui je l'aime, oui je crois
Voir les traits de mon pere, entendre encor sa voix;
La nature nous parle, & perce ce mystére,
Ne lui résistez pas: oui vous êtes mon frere,
Vous l'êtes, je vous vois, je vous embrasse; hélas!
Cher Oreste, & ta sœur a voulu ton trépas!

ORESTE *en l'embrassant.*

Le Ciel menace en vain, la nature l'emporte,
Un Dieu me retenoit, mais Electre est plus forte.

ELECTRE.

Il ta rendu ta sœur, & tu crains son couroux!

ORESTE.

Ses ordres menaçans me déroboient à vous.

Eſt-il barbare aſſez pour punir ma faibleſſe ?

ELECTRE.

Ta faibleſſe eſt vertu, partage mon ivreſſe,
A quoi m'expoſois-tu, cruel, à t'immoler ?

ORESTE.

J'ai trahi mon ſerment.

ELECTRE.

Tu l'as dû violer.

ORESTE.

C'eſt le ſecret des Dieux.

ELECTRE.

C'eſt moi qui te l'arrache,
Moi qu'un ſerment plus ſaint à leur vengeance attache ;
Que crains-tu ?

ORESTE.

Les horreurs où je ſuis deſtiné,
Les oracles, ces lieux, ce ſang dont je ſuis né.

ELECTRE.

Ce ſang va s'épurer, viens punir le coupable ;
Les oracles, les Dieux, tout nous eſt favorable ;
Ils ont paré mes coups, ils vont guider les tiens.



SCENE VI.

ELECTRE, ORESTE, PILADE, PAMMENE.

ELECTRE.

Ah venez & joignez tous vos transports aux miens !
Unissez-vous à moi chers amis de mon frere.

PILADE *à Oreste.*

Quoi, vous avez trahi ce dangereux mystére !
Pouvez-vous ?...

ORESTE.

Si le ciel veut se faire obéir,
Qu'il me donne des loix que je puisse accomplir.

ELECTRE *à Pilade.*

Quoi vous lui reprochez de finir ma misère ?
Cruels, par quelle loi, par quel ordre sévère,
De mes persécuteurs prenant les sentimens,
Dérobiez-vous Oreste à mes embrassemens ?
A quoi m'exposiez-vous ? Quelle rigueur étrange...

PILADE.

Je voulois le sauver, qu'il vive & qu'il vous venge.

PAMMENE.

Princeſſe on vous obſerve en ces lieux déteſtés ;
On entend vos ſoupirs, & vos pas ſont comptés.
Mes amis inconnus, & dont l'humble fortune
Trompe de nos tirans la recherche importune,
Ont adoré leur maître ; il étoit ſecondé ;
Tout étoit prêt, Madame, & tout eſt haſardé.

ELECTRE.

Mais Egiſte en effet ne m'a-t-il pas livrée
A la main qu'il croyoit de mon ſang altérée ?

à Oreſte.

Mon ſort à vos deſtins n'eſt-il pas aſſervi ?
Oui vous êtes mon maître ; Egiſte eſt obéi ;
Du barbare une fois la volonté m'eſt chere !
Tout eſt ici pour nous.

PAMMENE.

Tout vous devient contraire ;
Egiſte eſt allarmé, redoutez ſon tranſport ;
Ses ſoupçons bien ſouvent ſont un arrêt de mort.
Séparons-nous.

PILADE *à Pammene.*

Va, cours, ami fidéle & ſage,
Raſſemble tes amis, achéve ton ouvrage.
Les momens nous ſont chers ; il eſt tems d'éclater.



SCENE VII.

EGISTE, CLITEMNESTRE, ELECTRE, ORESTE, PILADE. GARDES.

EGISTE.

Ministres de mes loix, hâtez-vous d'arrêter,
Dans l'horreur des cachots de plonger ces deux traîtres.

ORESTE.

Autrefois dans Argos il régnoit d'autres maîtres,
Qui connaiſſoient les droits de l'hoſpitalité.

PILADE.

Egiſte contre tói qu'avons-nous attenté?
De ce héros au moins reſpecte la jeuneſſe.

EGISTE.

Allez, & ſecondez ma fureur vengereſſe:
Quoi donc à ſon aſpect vous ſemblez tous frémir!
Allez, dis-je, & gardez de me déſobéir:
Qu'on les traîne.

ELECTRE.

Arrêtez! Oſez-vous bien barbare?
Arrêtez! Le Ciel même eſt de leur ſang avare,

Ils sont tous deux sacrés... on les entraîne... ah
Dieux !

EGISTE.

Electre frémissez pour vous comme pour eux,
Perfide en m'éclairant redoutez ma colére.

SCENE VII.

ELECTRE, CLITEMNESTRE.

ELECTRE.

AH daignez m'écouter ! & si vous êtes mere,
Si j'ose rappeller vos premiers sentimens,
Pardonnez pour jamais mes vains emportemens,
D'une douleur sans borne, effet inévitable :
Hélas dans les tourmens la plainte est excusable.
Pour ces deux étrangers laissez-vous attendrir.
Peut-être que dans eux le Ciel vous daigne offrir
La seule occasion d'expier des offenses,
Dont vous avez tant craint les terribles vengeances ;
Peut-être en les sauvant tout peut se réparer.

CLITEMNESTRE.

Quel intérêt pour eux vous peut donc inspirer ?

ELECTRE.

Vous voyez que les Dieux ont respecté leur vie,
Ils les ont arrachés à la mer en furie ;
Le Ciel vous les confie, & vous répondez d'eux.
L'un d'eux... si vous sçaviez... tous deux sont malheureux.
Sommes-nous dans Argos, ou bien dans la Tauride,
Où de meurtres sacrés une Prêtresse avide,
Du sang des étrangers fait fumer son autel ?
Et bien pour les ravir tous deux au coup mortel,
Que faut-il, ordonnez. J'épouserai Plistene ;
Parlez : j'embrasserai cette effroyable chaîne,
Ma mort suivra l'hymen ; mais je veux l'achever ;
J'obéis, j'y consens.

CLITEMNESTRE.

Voulez-vous me braver ?
Ou bien ignorez-vous qu'une main ennemie
Du malheureux Plistene a terminé la vie ?

ELECTRE.

Quoi donc le Ciel est juste ? Egiste perd un fils !

CLITEMNESTRE.

De joie à ce discours je vois vos sens saisis !

ELECTRE.

Ah ! dans le désespoir où mon ame se noye,
Mon cœur ne peut gouter une funeste joie ;

Non je n'insulte point au sort d'un malheureux,
Et le sang innocent n'est pas ce que je veux.
Sauvez ces étrangers; mon ame intimidée
Ne voit point d'autre objet, & n'a point d'autre idée.

CLITEMNESTRE.

Va, je t'entends trop bien; tu m'as trop confirmé
Les soupçons dont Egiste étoit tant allarmé;
Ta bouche est de mon sort l'interpréte funeste,
Tu n'en as que trop dit, l'un des deux est Oreste.

ELECTRE.

Eh bien s'il étoit vrai! si le Ciel l'eut permis...
Si dans vos mains, Madame, il mettoit votre fils...

CLITEMNESTRE.

O moment redouté! que faut-il que je fasse?

ELECTRE.

Quoi, vous hésiteriez à demander sa grace!
Lui! votre fils! ô Ciel!.... quoi ses périls passés....
Il est mort: c'en est fait, puisque vous balancez.

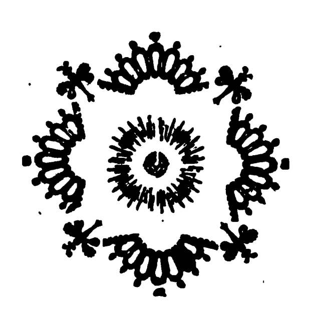
CLITEMNESTRE.

Je ne balance point: va, ta fureur nouvelle,
Ne peut même affaiblir ma bonté maternelle;
Je le prends sous ma garde, il pourra m'en punir...
Son nom seul me prépare un cruel avenir....
N'importe.... je suis mere, il suffit, inhumaine,
J'aime encor mes enfans... tu peux garder ta haine.

ELECTRE.

Non, Madame, à jamais je ſuis à vos genoux.
Ciel ! enfin tes faveurs égalent ton couroux,
Tu veux changer les cœurs, tu veux ſauver mon frere,
Et pour comble de biens tu m'as rendu ma mere.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ELECTRE.

ON m'interdit l'accès de cette affreuſe enceinte :
Je cours ; je viens ; j'attends ; je me meurs dans la crainte :
En vain je tends aux Dieux ces bras chargés de fers :
Iphiſe ne vient point, les chemins ſont ouverts ;
La voici, je frémis.

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE.

ELECTRE.

Que faut-il que j'eſpere ?
Qu'à-t'on fait ? Clitemneſtre oſe-t'elle être mere ?

Ah si... Mais un tiran l'asservit aux forfaits.
Peut-elle réparer les malheurs qu'elle a faits ?
En a-t'elle la force ? en a-t'elle l'idée ?
Parlez. Désespérez mon ame intimidée,
Achevez mon trépas.

IPHISE.

J'espere, mais je crains :
Egiste a des avis, mais ils sont incertains ;
Il s'égare, il ne sçait dans son trouble funeste,
S'il tient entre ses mains le malheureux Oreste ;
Il n'a que des soupçons qu'il n'a point éclaircis ;
Et Clitemnestre au moins n'a point nommé son fils :
Elle le voit, l'entend, ce moment la rappelle
Aux premiers sentimens d'une ame maternelle ;
Ce sang prêt à couler parle à ses sens surpris,
Epouvantés d'horreur, & d'amour attendris.
J'observois sur son front tout l'effort d'une mere
Qui tremble de parler & qui craint de se taire ;
Elle défend les jours de ces infortunés,
Destinés au trépas sitôt que soupçonnés ;
Aux fureurs d'un époux à peine elle résiste ;
Elle retient le bras de l'implacable Egiste.
Croyez-moi, si son fils avoit été nommé,
Le crime, le malheur eût été consommé ;
Oreste n'étoit plus.

ELECTRE.

O comble de misere !
Je le trahis peut-être en implorant ma mere.
Son trouble irritera ce monstre furieux.
La nature en tout tems est funeste en ces lieux ;
Je crains également sa voix & son silence,
Mais le péril croissoit, j'étois sans espérance.
Que fait Pammene ?

IPHISE.

Il a dans nos dangers pressans
Ranimé la lenteur de ses débiles ans ;
L'infortune lui donne une force nouvelle,
Il parle à nos amis, il excite leur zèle ;
Ceux même, dont Egiste est toujours entouré,
A ce grand nom d'Oreste ont déja murmuré.
J'ai vû de vieux soldats qui servoient sous le pere,
S'attendrir sur le fils & frémir de colere ;
Tant aux cœurs des humains la justice & les loix ;
Même aux plus endurcis font entendre leur voix.

ELECTRE.

Grands Dieux ! si j'avois pu dans ces ames tremblantes
Enflâmer leurs vertus à peine renaissantes,
Jetter dans leurs esprits trop faiblement touchés
Tous ces emportemens qu'on m'a tant reprochés ;

L'un des deux est Oreste, & tous deux vont périr
Je ne peux balancer, je n'ai point à choisir :
A moi, soldats.

IPHISE.

Seigneur, quoi ! sa famille entiere
Perdra-t-elle à vos pieds ses cris & sa priere ?

Elle se jette à ses pieds.

Avec moi, chere Electre, embrassez ses genoux ;
Votre audace vous perd.

ELECTRE.

Où me réduisez-vous ?
Quel affront pour Oreste & quel excès de honte !
Elle me fait horreur... eh bien je la surmonte.
Eh bien, j'ai donc connu la bassesse & l'effroi !
Je fais ce que jamais je n'aurais fait pour moi.

Sans se mettre à genoux.

Cruel, si ton couroux peut épargner mon frere
(Je ne peux oublier le meurtre de mon pere)
Mais je pourrais du moins, muette à ton aspect,
Me forcer au silence & peut-être au respect.
Que je demeure esclave & que mon frere vive.

EGISTE.

Je vais frapper ton frere & tu vivras captive,
Ma vengeance est entiere. Au bord de son cercueil,
Je te vois sans effet abaisser ton orgueil.

CLITEMNESTRE.

Egiſte, c'en eſt trop, c'eſt trop braver, peut-être,
Et la veuve & le ſang du roi qui fut ton maître;
Je défendrai mon fils & malgré tes fureurs
Tu trouveras ſa mere encor plus que ſes ſœurs.
Que veux-tu ? ta grandeur que rien ne peut détruire,.
Oreſte en ta puiſſance & qui ne peut te nuire,
Electre enfin ſoumiſe & prête à te ſervir,
Iphiſe à tes genoux, rien ne peut te fléchir !
Va, de tes cruautés je fus aſſez complice,
Je t'ai fait en ces lieux un trop grand ſacrifice;
Faut-il pour t'affermir dans ce funeſte rang
T'abandonner encor le plus pur de mon ſang ?
N'aurai-je donc jamais qu'un époux parricide !
L'un maſſacre ma fille aux campagnes d'Aulide,
L'autre m'arrache un fils & l'égorge à mes yeux,
Sur la cendre du pere, à l'aſpect de ſes Dieux.
Tombe avec moi plutôt ce fatal diadême,
Odieux à la Grece, & peſant à moi-même !
Je t'aimai, tu le ſçais, c'eſt un de mes forfaits,
Et le crime ſubſiſte ainſi que mes bienfaits;
Mais enfin de mon ſang mes mains ſeront avares:
Je l'ai trop prodigué pour des époux barbares:
J'arrêterai ton bras levé pour le verſer:
Tremble, tu me connais... tremble de m'offenſer;

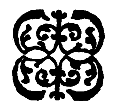
Nos nœuds me sont sacrés & ta grandeur m'est
chere ;
Mais Oreste est mon fils, arrête & crains sa mere.

ELECTRE.

Vous passez mon espoir. Non, Madame, jamais
Le fonds de votre cœur n'a conçu les forfaits.
Continuez, vengez vos enfans & mon pere.

EGISTE.

Vous comblez la mesure, esclave téméraire.
Quoi donc, d'Agamemnon la veuve & les enfans
Arrêteroient mes coups par des cris menaçans !
Quel démon vous aveugle, ô Reine malheureuse,
Et de qui prenez-vous la défense odieuse ?
Contre qui, juste Ciel.... obéissez, courez,
Que tous deux dans l'instant à la mort soient
livrés.



SCENE IV.

EGISTE, CLITEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE, DIMAS.

DIMAS.

Seigneur ?

EGISTE.

Parlez. Quel eſt ce déſordre funeſte ?
Vous vous troublez.

DIMAS.

On vient de reconnaître Oreſte.

IPHISE.

Qui, lui ?

CLITEMNESTRE.

Mon fils ?

ELECTRE.

Mon frere ?

EGISTE.

Eh bien, eſt-il puni ?

DIMAS.

Paraiſſez ; c'eſt à vous, Seigneur, d'être obéi ;
Oreſte s'eſt nommé dès qu'il a vû Pammene.
Pilade, cet ami qui partage ſa chaîne,

Montre aux soldats émus le fils d'Agamemnon,
Et je crains la pitié pour cet auguste nom.

EGISTE.

Allons, je vais paraître & presser leur supplice.
Qui n'ose me venger sentira ma justice.
Vous, retenez ses sœurs, & vous suivez mes pas,
Le sang d'Agamemnon ne m'épouvante pas;
Quels mortels & quels Dieux pourraient sauver Oreste
Du pere de Plistene & du fils de Thieste !

SCENE V.

CLITEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

SUivez-le, montrez-vous, ne craignez rien, parlez;
Portez les derniers coups dans les cœurs ébranlés.

ELECTRE.

Au nom de la nature achevez votre ouvrage,
De Clitemnestre enfin déployez le courage;
Volez, conduisez-nous.

CLITEMNESTRE.

Mes filles, ces soldats
Me respectent à peine & retiennent vos pas,

Demeurez, c'eſt à moi dans ce moment ſi triſte
De répondre des jours & d'Oreſte & d'Egiſte ;
Je ſuis épouſe & mere, & je veux à la fois,
(Si j'en peux être digne) en remplir tous les droits.

Elle ſort.

SCENE VI.

ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

AH! le Dieu qui nous perd en ſa rigueur perſiſte ;
En défendant Oreſte elle ménage Egiſte ;
Les cris de la pitié, du ſang & des remords
Seront contre un tiran d'inutiles efforts.
Egiſte furieux & brulant de vengeance,
Conſomme ſes forfaits pour ſa propre défenſe ;
Il condamne, il eſt maître, il frappe, il faut périr.

ELECTRE.

Et j'ai pû le prier avant que de mourir!
Je deſcends dans la tombe avec cette infamie,
Avec le déſeſpoir de m'être démentie!
J'ai ſupplié ce monſtre, & j'ai hâté ſes coups.
Tout ce qui dût ſervir s'eſt tourné contre nous.
Que font tous ces amis dont ſe vantoit Pammene,
Ces peuples dont Egiſte a ſoulevé la haine ;

Ces Dieux qui de mon frere armoient le bras vengeur,
Et qui lui défendoient de consoler sa sœur;
Ces filles de la nuit dont les mains infernales
Secouoient leurs flambeaux sous ces voutes fatales?
Quoi! la nature entiere en ce jour de terreur
Paraissoit à ma voix s'armer en ma faveur:
Et tout est pour Egiste & mon frere est sans vie,
Et les Dieux, les mortels, & l'enfer m'ont trahie!

SCENE VII.

ELECTRE, PILADE, IPHISE.

ELECTRE.

En est-ce fait, Pilade?

PILADE.

Oui, tout est accompli;
Tout change, Electre est libre, & le ciel obéi.

ELECTRE.

Comment...

PILADE.

Oreste regne, & c'est lui qui m'envoie.

IPHISE.

Justes Dieux!

ELECTRE.

Je succombe à l'excès de ma joie;
Oreste? est-il possible?

PILADE.

Oreſte tout-puiſſant
Va venger ſa famille & le ſang innocent.

ELECTRE.

Quel miracle a produit un deſtin ſi proſpere ?

PILADE.

Son courage, ſon nom, le nom de votre pere,
Le vôtre, vos vertus, l'excès de vos malheurs,
La pitié, la juſtice, un Dieu qui parle aux cœurs.
Par les ordres d'Egiſte on amenoit à peine,
Pour mourir avec nous, le fidéle Pammene ;
Tout un peuple ſuivoit, morne, glacé d'horreur ;
J'entrevoyois ſa rage à travers ſa terreur ;
La garde retenoit leurs fureurs interdites ;
Oreſte ſe tournant vers ſes fiers ſatellites,
Immolez, a-t'il dit, le dernier de vos rois :
L'oſez-vous ? A ces mots, au ſon de cette voix,
A ce front où brilloit la majeſté ſuprême,
Nous avons tous crû voir Agamemnon lui-même,
Qui perçant du tombeau les gouffres éternels
Revenoit en ces lieux commander aux mortels.
Je parle, tout s'émeut, l'amitié perſuade ;
On reſpecte les nœuds d'Oreſte & de Pilade ;
Des ſoldats avançoient pour nous envelopper,
Ils ont levé le bras, & n'ont oſé frapper :

Nous sommes entourés d'une foule attendrie,
Le zèle s'enhardit, l'amour devient furie.
Dans les bras de ce peuple Oreste étoit porté.
Egiste avec les siens d'un pas précipité,
Vole, croit le punir, arrive, & voit son maître.
J'ai vû tout son orgueil à l'instant disparaître,
Ses esclaves le fuir, ses amis le quitter,
Dans sa confusion ses soldats l'insulter.
O jour d'un grand exemple! ô justice suprême!
Des fers que nous portions il est chargé lui-même;
La séule Clitemnestre accompagne ses pas,
Le protége, l'arrache aux fureurs des soldats,
Se jette au milieu d'eux & d'un front intrépide
A la fureur commune enlève le perfide,
Le tient entre ses bras, s'expose à tous les coups,
Et conjure son fils d'épargner son époux:
Oreste parle au peuple, il respecte sa mere,
Il remplit les devoirs & de fils & de frere;
A peine délivré du fer de l'ennemi
C'est un roi triomphant sur son trône affermi.

IPHISE.

Courons, venez orner ce triomphe d'un frere,
Voyons Oreste heureux & consolons ma mere.

ELECTRE.

Quel bonheur inoui par les Dieux envoyé!
Protecteur de mon sang, héros de l'amitié
Venez.

PILADE *à sa suite.*

Brisez, amis, ces chaînes si cruelles,
Fers tombez de ses mains, le sceptre est fait pour elles.

On lui ôte ses chaînes.

SCENE VIII.

ELECTRE, IPHISE, PILADE, PAMMENE.

ELECTRE.

AH Pammene! où trouver mon frere, mon vengeur,
Pourquoi ne vient-il pas?

PAMMENE.

Ce moment de terreur
Est destiné, Madame, à ce grand sacrifice
Que la cendre d'un pere attend de sa justice :
Tel est l'ordre qu'il suit. Cette tombe est l'autel
Où sa main doit verser le sang du criminel;
Daignez l'attendre ici tandis qu'il venge un pere.
Ce devoir redoutable est juste & nécessaire.
Mais ce spectacle horrible auroit souillé vos yeux;
Vous connaissez les loix qu'Argos tient de ses Dieux :
Elles ne souffrent point que vos mains innocentes
Avant le tems prescrit pressent ses mains sanglantes.

IPHISE.

Mais que fait Clitemnestre en ce comble d'horreur?
Voyons-la.

PAMMENE.

Clitemnestre en proie à sa fureur,
De son indigne époux défend encor la vie;
Elle oppose à son fils une main trop hardie.
Pour ce grand criminel qui touche à son trépas
Elle demande grace & ne l'obtiendra pas.
On dit que dans ce trouble on voit les Eumenides,
Sourdes à la priere & de meurtres avides,
Ministres des arrêts prononcés par le sort,
Marcher autour d'Oreste en appellant la mort.

* IPHISE.

Jour terrible & sanglant soyez un jour de grace;
Terminez les malheurs attachés à ma race.
Ah ma sœur! ah Pilade! entendez-vous ces cris?

ELECTRE.

C'est ma mere!

PAMMENE.

Elle-même.

CLITEMNESTRE *derriere la scène.*

Arrête!

IPHISE.

Ciel!

CLITEMNESTRE.

Mon fils!

ELECTRE.

ELECTRE.

Il frape Egiste. Acheve, & sois inéxorable ;
Venge nous, venge la ; tranche un nœud si coupable ;
Immole entre ses bras cet infame assassin.
Frape, dis-je.

CLITEMNESTRE.

Mon fils... j'expire de ta main.

PILADE.

O destinée !

IPHISE.

O crime !

ELECTRE.

Ah, trop malheureux frere !
Quel forfait a puni les forfaits de ma mere !
Jour à jamais affreux !

SCENE IX.

Les Acteurs précédens, ORESTE.

ORESTE.

O Terre entr'ouvre-toi ;
Clitemnestre, Tantale, Atrée, attendez-moi.
Je vous suis aux enfers éternelles victimes ;
Je dispute avec vous de tourmens & de crimes.

ELECTRE.

Qu'avez-vous fait, cruel ?

ORESTE.

Elle a voulu sauver...
Et les frapant tous deux... je ne puis achever...

ELECTRE.

Quoi ! de la main d'un fils ! quoi, par ce coup funeste
Vous ?...

ORESTE.

Non, ce n'est pas moi ; non, ce n'est point Oreste,
Un pouvoir effroyable a seul conduit mes coups.
Exécrable instrument d'un éternel couroux,
Banni de mon pays par le meurtre d'un pere,
Banni du monde entier par celui de ma mere,
Patrie, états, parens, que je remplis d'effroi,
Innocence, amitié, tout est perdu pour moi !
Soleil qu'épouvanta cette affreuse contrée,
Soleil qui reculas pour le festin d'Atrée,
Tu luis encor pour moi, tu luis pour ces climats !
Dans l'éternelle nuit tu ne nous plonges pas ?
Eh bien, Dieux de l'enfer, puissance impitoyable,
Dieux qui me punissez, qui m'avez fait coupable,
Eh bien, quel est l'éxil que vous me destinez ?
Quel est le nouveau crime où vous me condamnez ?
Parlez... Vous prononcez le nom de la Tauride ;
J'y cours, j'y vais trouver la prêtresse homicide

Qui n'offre que du ſang à des Dieux en courroux,
A des Dieux moins cruels, moins barbares que vous.

ELECTRE.

Demeurez. Conjurez leur juſtice & leur haine.

PILADE.

Je te ſuivrai par-tout où leur fureur t'entraîne.
Que l'amitié triomphe, en ce jour odieux,
Des malheurs des mortels & du couroux des Dieux.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

---

* Quoique cette cataſtrophe, imitée de Sophocle, ſoit ſans aucune comparaiſon plus théatrale & plus tragique que l'autre maniere dont on a joué la fin de la piéce, cependant j'ai été obligé de préférer ſur le théâtre cette ſeconde leçon, toute faible qu'elle eſt, à la premiere. Rien n'eſt plus aiſé & plus commun parmi nous que de jetter du ridicule ſur une action théatrale à laquelle on n'eſt pas accoutumé. Les cris de Clitemneſtre, qui faiſoient frémir les Athéniens, auroient pû ſur un théâtre mal conſtruit, & confuſément rempli de jeunes gens, faire rire des Français, & c'eſt ce que prétendoit une cabale un peu violente. Cette action théatrale a fait beaucoup d'effet à Verſailles, parce que la ſcène, quoique trop étroite, étoit libre, & que

le fonds plus rapproché laissoit entendre Clitemnestre avec plus de terreur, & rendoit sa mort plus présente; mais je doute que l'exécution eut pû réussir à Paris.

Voici donc la maniere dont on a gâté la fin de la piéce de Sophocle:

On dit que dans ce trouble on voit les Eumenides
Sourdes à la priere, & de vengeance avides,
Ministres des arrêts prononcés par le sort,
Marcher autour d'Oreste en appellant la mort.

IPHISE.

Il vient; il est vengé; je le vois.

ELECTRE.

Cher Oreste,
Je peux vous embrasser: Dieux! quel accueil funeste,
Quels regards effrayans.

ORESTE.

O terre entr'ouvre-toi:
Clitemnestre, Tantale, Atrée, attendez-moi,
Je vous suis aux enfers, éternelles victimes.

&c.



SAMSON,

TRAGÉDIE LYRIQUE.



À PARIS, RUE S. JACQUES.

Chez { P. G. LE MERCIER, Imprimeur-Libraire, au Livre d'or.
M. LAMBERT, Libraire.

M. D. CC. L.

PRÉFACE.

Cette Tragédie lyrique qu'on donne au Public, avoit été mise en musique il y a quelques années par un homme reconnu pour un des plus habiles musiciens de l'Europe. On publia le poëme dénué de son plus grand charme, & on le donna seulement comme une esquisse d'un genre un peu différent du genre ordinaire; c'est la seule excuse peut être de l'impression d'un ouvrage fait plutôt pour être chanté que pour être lû; les noms de Vénus & d'Adonis trouvent dans cette Tragédie une place plus naturelle qu'on ne croiroit d'abord; c'est en effet sur leurs terres que l'action se passe. Cicéron, dans son excellent livre de la Nature des Dieux, *dit que la déesse Astarté, révérée des Syriens, étoit Vénus même, & qu'elle épousa Adonis. On sçait de plus qu'on célébroit la fête d'Adonis chez les Philistins; ainsi ce qui seroit ailleurs un mélange absurde du profane & du sacré se place ici de soi-même. Le célébre Metastasio a composé quelques Opera dans ce goût pour l'empereur Charles VI. & pour son auguste famille: on a donné aussi beaucoup de ces spectacles à Rome, de qui on tient tant de leçons dans tous les arts, & dans tout ce qui peut servir de régle & d'ornement à la vie civile.*

ACTEURS.

SAMSON.
DALILA.
LE ROY DES PHILISTINS.
LE GRAND-PRESTRE.
LES CHŒURS.

SAMSON,



SAMSON,

TRAGÉDIE LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une campagne. Les Israëlites couchés sur le bord du fleuve Adonis déplorent leur captivité.

DEUX CORIPHÉES.

TRIBUS captives,
Qui sur ces rives
Traînez vos fers;
Tribus captives,
De qui les voix plaintives
Font retentir les airs,
Espérez dans le Dieu qui régit l'Univers.

CHŒUR.

Espérons dans le Dieu qui régit l'Univers.

PREMIER CORIPHE'E.

Nous sommes innocens, & depuis trente hivers
Nous servons un peuple coupable ;
Et du haut de son trône un maître impitoyable
Insulte à nos tourmens soufferts.

CHŒUR.

Espérons dans le Dieu qui régit l'Univers.

SECOND CORIPHE'E.

Race malheureuse & divine !
Tristes Hébreux ! frémissez tous.
Voici le jour affreux, qu'un Roi puissant destine
A placer ses Dieux parmi nous ;
Des Prêtres mensongers, pleins de zèle & de rage,
Vont vous forcer à plier les genoux
Devant les Dieux de ce climat sauvage ;
Enfans du Ciel que ferez-vous ?

CHŒUR.

Nous bravons leur couroux,
Le Seigneur seul a notre hommage.

UN CORIPHE'E.

Tant de fidélité sera chere à ses yeux.
Descendez du trône des Cieux,

Fille de la Clémence,
Douce Eſpérance,
Treſor des malheureux,
Venez tromper nos maux, venez remplir nos vœux:
Deſcendez douce eſpérance.

SCENE II.

LES PRESTRES DES IDOLES *dans l'enfoncement, autour d'un autel couvert de leurs Dieux. Acteurs précédens.*

SECOND CORIPHÉE.

AH! déja je les vois, ces Pontifes cruels,
Qui d'une idole horrible entourent les autels.

UN HÉBREU.

Ne ſouillons point nos yeux de ces vains Sacrifices,
Fuyons ces monſtres adorés;
De leurs Prêtres ſanglans ne ſoyons point complices.

CHŒUR.

Fuyons, éloignons-nous.

LE GRAND-PRESTRE DES IDOLES.

Eſclaves, demeurez;

Demeurez, votre Roi par ma voix vous l'ordonne;
D'un pouvoir inconnu, lâches adorateurs,
Oubliez-le à jamais lorſqu'il vous abandonne;
Adorez les Dieux ſes Vainqueurs.
Vous rampez dans nos fers, ainſi que vos ancêtres;
Mutins, toujours vaincus, & toujours inſolens,
Obéiſſez, il en eſt tems;
Connaiſſez les Dieux de vos maîtres.

CHŒUR.

Tombe plutôt ſur nous la vengeance du Ciel,
Plutôt l'enfer nous engloutiſſe;
Périſſe, périſſe
Ce temple & cet autel.

LE PRESTRE DES IDOLES.

Rebut des Nations, vous déclarez la guerre
Aux Dieux, aux Pontifes, aux Rois.

CHŒUR.

Nous mépriſons vos Dieux, & nous craignons les loix
Du maître de la terre.



SCENE III.

SAMSON entre couvert de la peau d'un Lion.

Les Personnages de la Scène précédente.

SAMSON.

Quel ſpectacle d'horreur ?
Quoi ! ces fiers enfans de l'erreur
Ont porté parmi vous ces monſtres qu'ils adorent !
Dieu des combats, regarde en ta fureur
Les indignes rivaux que nos tirans implorent,
Soutiens mon zèle, inſpire-moi,
Venge ta cauſe, venge-toi !

LES GRANDS-PRESTRES DES IDOLES.

Profane ! impie ! arrête !

SAMSON.

Lâches, dérobez votre tête
A mon juſte couroux ;
Pleurez vos Dieux, craignez pour vous ;
Tombez, Dieux ennemis, ſoyez réduits en poudre,
Vous ne méritez pas

Que le Dieu des combats
Arme le Ciel vengeur, & lance ici sa foudre;
Il suffit de mon bras.
Tombez, Dieux ennemis, soyez réduits en poudre!
Il renverse les idoles & l'autel.

LES GRANDS-PRESTRES.

Le Ciel ne punit point ce sacrilége effort!
Courons tous, vengeons sa querelle,
Allons préparer la mort
De ce peuple rebelle.

SCÈNE IV.

SAMSON, LES ISRAELITES.

SAMSON.

Vos esprits étonnés sont encor incertains,
Redoutez-vous ces Dieux renversés par mes mains?

CHŒUR DES ISRAELITES.

Mais qui nous défendra du couroux effroyable
D'un Roi, le tiran des Hébreux?

SAMSON.

Le Dieu, dont la main favorable
A conduit ce bras belliqueux,
Ne craint point de ces Rois la grandeur périssable.

Faibles tribus demandez son appui,
Il vous armera du tonnerre ;
Vous serez redoutés du reste de la terre,
Si vous ne redoutez que lui.

CHŒUR.

Mais nous sommes, hélas ! sans armes, sans défense.

SAMSON.

Vous m'avez, c'est assez ; tous vos maux vont finir.
Dieu m'a prêté sa force, sa puissance ;
Le fer est inutile au bras qu'il veut choisir.
En domptant les lions, j'appris à vous servir ;
Leur dépouille sanglante est le noble présage
Des coups dont je ferai périr
Les tirans qui sont leur image.

✿

Peuple éveille-toi, romps tes fers,
Remonte à ta grandeur premiere,
Comme un jour, Dieu du haut des airs
Rappellera les morts à la lumiere,
Du sein de la poussiere,
Et ranimera l'Univers.
Peuple éveille-toi, romps tes fers,
La liberté t'appelle,
Tu nâquis pour elle,
Reprens tes concerts.
Peuple éveille-toi, romps tes fers.

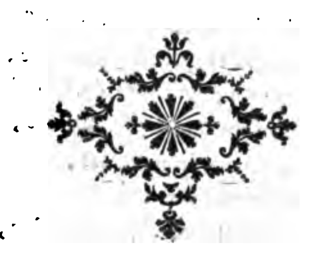
UN PERSONNAGE DU CHŒUR.

L'hyver détruit les fleurs & la verdure ;
Mais du flambeau du jour, la féconde clarté
Ranime la nature
Et lui rend sa beauté ;
L'affreux esclavage
Flêtrit le courage ;
Mais la liberté
Releve sa grandeur & nourrit sa fierté.
Liberté, liberté.

Le Chœur répete.

L'affreux esclavage, &c.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente le Péristile du Palais du Roi : on voit, à travers les colonnes, des forêts & des collines dans le fond de la perspective ; le Roi est sur son trône entouré de toute sa Cour, habillée à l'Orientale.

LE ROI.

Ainsi ce peuple esclave, oubliant son devoir,
Contre son Roi leve un front indocile !
Du sein de la poussiere il brave mon pouvoir.
Sur quel roseau fragile
A-t-il mis son espoir ?

UN PHILISTIN.

Un imposteur, un vil esclave,
Samson les séduit & vous brave ;
On dit qu'il est armé du secours des enfers.

LE ROI.

L'insolent vit encor ! Allez, qu'on le saisisse ;
Préparez tout pour son supplice.
Courez, soldats, chargez de fers
Des coupables Hébreux la troupe vagabonde ;
Ils sont les ennemis & le rebut du monde,
Et détestés partout, détestent l'Univers.

CHŒUR DES PHILISTINS *derriere le Théâtre.*

Fuyons la mort, échapons au carnage,
Les enfers secondent sa rage.

LE ROI.

J'entens encor les cris de ces peuples mutins ;
De leur chef odieux va-t-on punir l'audace ?

UN PHILISTIN *entrant sur le Théâtre.*

Il est vainqueur, il nous menace ;
Il commande aux destins,
Il ressemble au Dieu de la guerre,
La mort est dans ses mains,
Vos soldats renversés ensanglantent la terre,
Le peuple fuit devant ses pas.

LE ROI.

Que dites-vous ? Un seul homme, un barbare,
Fait fuir mes indignes soldats !
Quel démon pour lui se déclare ?

SCENE II.

LE ROI, *les Philistins autour de lui* : SAMSON, *suivi des Hébreux, portant d'une main une massue, & de l'autre une branche d'Olivier.*

SAMSON.

Roi, Prêtres ennemis, que mon Dieu fait trembler,
Voyez ce signe heureux de la Paix bienfaisante
Dans cette main sanglante
Qui peut vous immoler.

CHŒUR DES PHILISTINS.

Quel mortel orgueilleux peut tenir ce langage ?
Contre un Roi si puissant quel bras peut s'élever ?

LE ROI.

Si vous êtes un Dieu, je vous dois mon hommage ;
Si vous êtes un homme, osez-vous me braver ?

SAMSON.

Je ne suis qu'un mortel ; mais le Dieu de la terre
Qui commande aux Rois,
Qui souffle à son choix

Et la mort & la guerre,
Qui vous tient ſous ſes loix,
Qui lance le tonnerre,
Vous parle par ma voix.

LE ROI.

Eh bien, quel eſt ce Dieu? parlez? quel témoignage
A mes yeux en préſentez-vous?

SAMSON.

Vos ſoldats mourans ſous mes coups,
La crainte où je vous vois, mes exploits, mon courage.
Au nom de ma patrie, au nom de l'Eternel,
Reſpectez déſormais les enfans d'Iſraël
Et finiſſez leur eſclavage.

LE ROI.

Moi? qu'au ſang Philiſtin je faſſe un tel outrage!
Moi? mettre en liberté ces peuples odieux!
Votre Dieu ſeroit-il plus puiſſant que mes Dieux?

SAMSON.

Vous allez l'éprouver; voyez ſi la nature
Reconnaît ſes commandemens.
Marbres, obéiſſez; que l'onde la plus pure
Sorte de ces rochers & retombe en torrens.

On voit des fontaines jaillir dans l'enfoncement.

CHŒUR.

Ciel, ô Ciel! à sa voix on voit jaillir cette onde
Des marbres amollis!
Les élémens lui sont soumis:
Est-il le Souverain du monde?

LE ROI.

N'importe, quel qu'il soit, je ne peux m'avilir
A recevoir des loix de qui me doit servir.

SAMSON.

Eh bien, vous avez vû quelle étoit sa puissance,
Connaissez quelle est sa vengeance;
Descendez feu des Cieux, ravagez ces climats,
Que la foudre tombe en éclats,
De ces fertiles champs détruisez l'espérance.
Brûlez moissons, séchez guérêts;
Embrasez-vous vastes forêts.

Tout le Théâtre paraît embrasé.

Au Roi.

Connaissez quelle est sa vengeance.

CHŒUR.

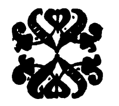
Brûlante flamme, affreux tonnerre,
Terribles coups,
Ciel, ô Ciel! sommes-nous
Au jour où doit périr la terre?

LE ROI.

Suſpens, ſuſpens cette rigueur,
Miniſtre impérieux d'un Dieu plein de fureur,
Je commence à reconnaître
Le pouvoir dangereux de ton ſuperbe Maître;
Mes Dieux long-tems vainqueurs commencent à céder.
C'eſt à leur voix à me réſoudre.

SAMSON.

C'eſt à la ſienne à commander.
Il nous avoit punis, il m'arme de ſa foudre.
A tes Dieux infernaux va porter ton effroi.
Pour la derniere fois peut-être tu contemples
Et ton trône & leurs temples.
Tremble pour eux & pour toi.



SCENE III.

SAMSON, CHŒUR DES ISRAELITES.

SAMSON.

Vous que le Ciel console après des maux si grands,
Peuples, osez paraître aux Palais des Tirans;
Sonnez trompette, organe de la gloire;
Sonnez, annoncez ma victoire.

HE'BREUX.

Chantons tous ce Héros, l'arbitre des combats;
Il est le seul dont le courage
Jamais ne partage
La victoire avec les soldats;
Il va finir notre esclavage,
Pour nous est l'avantage,
La gloire est à son bras;
Il fait trembler sur le trône
Les rois, maîtres de l'Univers,
Les guerriers au champ de Bellone,
Les faux-Dieux au fond des enfers.

LE CHŒUR.

Sonnez trompette, organe de sa gloire;
Sonnez, annoncez sa victoire.

UNE VOIX.

Le défenſeur intrépide
D'un troupeau faible & timide
Garde leurs paiſibles jours,
Contre le peuple homicide
Qui rugit dans les antres ſourds.
Le Berger ſe repoſe, & ſa flûte ſoupire
Sous ſes doigts le tendre délire
De ſes innocentes amours.

LE CHŒUR.

Sonnez trompette, &c.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un Bocage & un Autel, où sont Mars & Venus, & les autres Dieux de Syrie.

LE ROI, LE GRAND-PRESTRE *de Mars*, DALILA, CHŒUR.

LE ROI.

DIEUX de Syrie!
Dieux immortels!
Écoutez, protégez un peuple qui s'écrie
Au pied de vos Autels!
Eveillez-vous, punissez la furie
De vos Esclaves criminels.
Votre peuple vous prie;
Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

CHŒUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

LE GRAND-PRESTRE.

Mars terrible,
Mars invincible,
Protége nos climats!
Prépare
A ce Barbare
Les fers & le trépas.

DALILA.

O Vénus, Déesse charmante,
Ne permets pas que ces beaux jours
Destinés aux amours
Soient profanés par la guerre sanglante.

CHŒUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

LES DIEUX DE SYRIE.

Samson nous a domptés! ce glorieux Empire
Touche à son dernier jour!
Fléchissez ce Héros; qu'il aime; qu'il soupire;
Vous n'avez d'espoir qu'en l'amour.

DALILA.

Dieu des plaisirs daigne ici nous instruire

Dans l'art charmant de plaire & de séduire ;
Prête à nos yeux tes traits toujours vainqueurs ;
Apprens-nous à semer de fleurs
Le piége aimable où tu veux qu'on l'attire !

CHŒUR.

Dieu des plaisirs daigne ici nous instruire,
Dans l'art charmant de plaire & de séduire.

DALILA.

D'Adonis c'est aujourd'hui la fête,
Pour ses jeux la jeunesse s'apprête ;
Amour, voici le tems heureux
Pour inspirer & pour sentir tes feux.

CHŒUR DES FILLES.

Amour, voici le tems heureux, &c.
Dieu des plaisirs, &c.

DALILA.

Il vient plein de colére, & la terreur le suit ;
Retirons-nous sous cet épais feuillage :
Implorons le Dieu qui séduit
Le plus ferme courage.

Elle se retire avec les Filles de Gaza & les Prêtresses, sous des berceaux qui bordent la Scène.



SCENE II.

SAMSON *seul.*

LE Dieu des combats m'a conduit
Au milieu du carnage ;
Devant lui tout tremble & tout fuit ;
Le tonnerre, l'affreux orage,
Dans les champs fait moins de ravage,
Que son nom seul n'en a produit
Chez le Philistin plein de rage.
Tous ceux qui vouloient arrêter
Ce fier torrent dans son passage,
N'ont fait que l'irriter.
Ils sont tombés : la mort est leur partage.
Ces sons harmonieux, ce murmure des eaux,
Semblent amollir mon courage.
Aziles de la paix, lieux charmans, doux ombrages,
Vous m'invitez au repos.
Il s'endort sur un lit de gazon.



SCENE III.

DALILA, SAMSON, CHOEUR DES PRESTRESSES DE VÉNUS, *revenans sur la Scène.*

DALILA.

PLaisirs flâteurs amollissez son ame ;
Songes charmans enchantez son sommeil.

FILLES DE GAZA.

Tendre amour éclaire son réveil,
Mets dans nos yeux tes attraits & ta flâme.

DALILA.

Vénus inspire-nous, préside à ce beau jour ;
Est-ce-là ce cruel, ce vainqueur homicide ?
Vénus, il semble né pour embellir ta Cour ;
Armé, c'est le Dieu Mars ; désarmé, c'est l'Amour :
Mon cœur, mon faible cœur, devant lui s'intimide ;
Enchaînons de fleurs
Ce guerrier terrible ;
Que ce cœur farouche, invincible,
Se rende à tes douceurs.

CHŒUR.

Enchaînons de fleurs
Ce Héros terrible.

SAMSON *s'éveille, entouré des Filles de Gaza.*

Où suis-je ! en quels climats me vois-je transporté ?
Quels doux concerts se font entendre ?
Quels ravissants objets viennent de me surprendre ?
Est-ce ici le séjour de la félicité ?

DALILA, *à Samson.*

Du charmant Adonis nous célébrons la fête ;
L'amour en ordonna les jeux ;
C'est l'amour qui les aprête ;
Puissent-ils mériter un regard de vos yeux.

SAMSON.

Quel est cet Adonis, dont votre voix aimable
Fait retentir ce beau séjour ?

DALILA.

C'étoit un Héros indomptable,
Qui fut aimé de la mere d'amour ;
Nous chantons tous les ans cette aimable avanture.

SAMSON.

Parlez, vous m'allez enchanter ;
Les vents viennent de s'arrêter :
Ces forêts, ces oiseaux, & toute la nature,
Se taisent pour vous écouter.

DALILA *se met à côté de Samson ; le Chœur se range autour d'eux ; Dalila chante cette Cantatille, accompagnée de peu d'instrumens qui sont sur le Théâtre.*

Vénus dans nos climats souvent daigne se rendre ;
C'est dans nos bois qu'on vient apprendre
De son culte charmant tous les secrets divins.
Ce fut près de cette onde, en ces rians jardins,
Que Vénus enchanta le plus beau des humains ;
Alors tout fut heureux dans une paix profonde ;
Tout l'Univers aima dans le sein du loisir ;
Vénus donnoit au monde
L'exemple du plaisir.

SAMSON.

Que ses traits ont d'appas ! que sa voix m'intéresse !
Que je suis étonné de sentir la tendresse !
De quel poison charmant je me sens pénétré !

DALILA.

Sans Vénus, sans l'Amour, qu'auroit-il pû prétendre ?
Dans nos bois il est adoré ;
Quand il fut redoutable, il étoit ignoré,.
Il devint Dieu, dès qu'il fut tendre.
Depuis cet heureux jour,
Ces prez, cette onde, cet ombrage,
Inspirent le plus tendre amour
Au cœur le plus sauvage.

SAMSON.

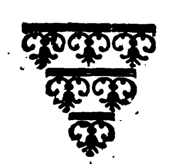
O Ciel ! ô troubles inconnus !
J'étois ce cœur ſauvage & je ne le ſuis plus ;
Je ſuis changé, j'éprouve une flâme naiſſante.

A Dalila.

Ah ! s'il étoit une Vénus !
Si des Amours, cette Reine charmante,
Aux mortels en effet pouvoit ſe préſenter,
Je vous prendrois pour elle, & croirois la flâter.

DALILA.

Je pourrois de Vénus imiter la tendreſſe ;
Heureux qui peut brûler des feux qu'elle a ſentis !
Mais j'euſſe aimé peut-être un autre qu'Adonis,
Si j'avois été la Déeſſe.



SCENE IV.

Les Acteurs précédens.

UN HE'BREU.

NE tardez point, venez ; tout un peuple fidèle
Eſt prêt à marcher ſous vos loix ;
Soyez le premier de nos Rois,
Combattez & régnez, la gloire vous appelle.

SAMSON.

Je vous ſuis ; je le dois, j'accepte vos préſens.
Ah ! quel charme puiſſant m'arrête ?
Ah ! différez du moins, différez quelque-tems,
Ces honneurs brillants qu'on m'apprête.

CHŒUR DES FILLES DE GAZA.

Demeurez, préſidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs ſoient vos tendres conquêtes.

DALILA.

Oubliez les combats :
Que la paix vous inſpire,
Vénus vient de vous ſourire,
L'amour vous tend les bras.

SECOND HE'BREU.

Fuyez le plaiſir décevant
Où votre grand cœur s'abandonne ;
L'amour nous dérobe ſouvent
Les biens que la gloire nous donne.

CHŒUR DES FILLES DE GAZA.

Demeurez, préſidez à nos fêtes,
Que nos cœurs ſoient vos tendres conquêtes.

LES DEUX HE'BREUX.

Voila les ennemis qu'il eſt beau d'éviter.
Craignez-les, redoutez une indigne moleſſe.
Les vulgaires humains cédent à la tendreſſe,
Les Héros doivent la dompter.

PREMIER HE'BREU.

Du Dieu de la victoire acceptez un empire ;
Régnez & triomphez de nos perſécuteurs.

DALILA.

Qu'un empire plus doux vous charme & vous attire ;
Mépriſez avec nous de barbares honneurs.
Demeurez, préſidez à nos fêtes :
Que nos cœurs ſoient vos tendres conquêtes.

CHŒUR DES FILLES.

Demeurez, présidez à nos fêtes,
Que nos cœurs soient vos tendres conquêtes.

SAMSON.

Je m'arrache à ces lieux; allons, je suis vos pas.
Prêtresse de Vénus, vous, sa brillante image,
Je ne quitte point vos apas
Pour le trône des Rois, pour ce grand esclavage;
Je les quitte pour les combats.

DALILA.

Me faudra-t-il long-tems gémir de votre absence

SAMSON.

Fiez-vous à vos yeux de mon impatience.
L'oiseau qui régne dans les airs
Vole au combats, vole au carnage,
Et revient soupirer dans ses heureux déserts,
Près du tendre objet qui l'engage;
L'oiseau qui regne dans les airs
Vole au combat, vole au carnage, &c.



SCENE V.

DALILA *seule.*

Il s'éloigne ! il me fuit ! il emporte mon ame !
Par-tout il est vainqueur.
Le feu que j'allumois m'enflâme ;
J'ai voulu l'enchaîner, il enchaîne mon cœur.

O mere des plaisirs ! le cœur de ta Prêtresse
Doit être plein de toi, doit toujours s'enflâmer ;
O Vénus, ma seule Déesse !
La tendresse est ma loi, mon devoir est d'aimer.

Echo, voix errante,
Legére habitante
De ce beau séjour !
Echo, monument de l'amour,
Parle de ma faiblesse au Héros qui m'enchante ;
Favoris du printems, de l'amour & des airs,
Oiseaux, dont j'entens les concerts,
Heureux oiseaux votre ramage tendre,
Est la voix des plaisirs ;
Chantez. Vénus doit vous entendre
Chantez, portez-lui mes soupirs.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE GRAND-PRESTRE, DALILA.

LE GRAND-PRESTRE.

OUI, le Roi vous accorde à ce Héros terrible ;
Mais vous entendez à quel prix.
Découvrez le ſecret de ſa force invincible,
Qui commande au monde ſurpris,
Un tendre hymen, un ſort paiſible,
Dépendront du ſécret que vous aurez appris.

DALILA.

Que peut-il me cacher ? Il m'aime ;
L'indifférent ſeul eſt diſcret :
Samſon me parlera ; j'en juge par moi-même :
L'amour n'a point de ſecret.



SCENE II.

DALILA *seule*.

SEcondez-moi, tendres amours,
Amenez la paix sur la terre ;
Cessez trompettes & tambours
D'annoncer la funeste guerre.
Brillez jour glorieux, le plus beau de mes jours;
Hymen ! amour ! que ton flambeau l'éclaire ;
Qu'à jamais je puisse plaire,
Puisque je sens que j'aimerai toujours ;
Secondez-moi, tendres amours,
Amenez la paix sur la terre.

SCENE III.

SAMSON, DALILA.

SAMSON.

J'Ai sauvé les Hébreux par l'effort de mon bras,
Et vous sauvez par vos appas

Votre peuple & votre Roi même ;
C'est pour vous mériter que j'accorde la paix :
Le Roi m'offre son Diadême,
Et je ne veux que vous, pour prix de mes bienfaits.

DALILA.

Tout vous craint dans ces lieux, on s'empresse à vous plaire ;
Vous régnez sur vos ennemis ;
Mais de tous les sujets que vous venez de faire,
Mon cœur vous est le plus soumis.

SAMSON & DALILA *ensemble.*

N'écoutons plus le bruit des armes ;
Mirthe amoureux, croissez près des lauriers ;
L'amour est le prix des guerriers,
Et la gloire en a plus de charmes.

SAMSON.

L'hymen doit nous unir par des nœuds éternels !
Que tardez-vous encore ?
Venez, qu'un pur amour vous amene aux autels
Du Dieu des combats que j'adore.

DALILA.

Ah ! formons ces doux nœuds au temple de Vénus.

SAMSON.

Non, son culte est impie & ma loi le condamne:
Non, je ne puis entrer dans ce temple prophane.

DALILA.

Si vous m'aimez, il ne l'eſt plus.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure;
C'eſt le temple de l'univers.
Tous les mortels, à tout âge, à toute heure,
Y viennent demander des fers.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure;
C'eſt le temple de l'univers.

SCENE IV.

SAMSON, DALILA, CHŒUR *de différens Peuples de Guerriers & de Paſteurs.*

AIR.

AMour, volupté pure,
Ame de la nature,
Maître des élémens,
L'Univers n'eſt formé, ne s'anime & ne dure
Que par tes regards bien-faiſans.
Tendre Vénus, le ciel même t'implore;
Il brille de tes feux.
On craint les autres Dieux; c'eſt Vénus qu'on adore;
Ils régnent ſur le monde, & tu régnes ſur eux.

GUERRIERS.

GUERRIERS.

Vénus, notre fier courage,
Dans le sang, dans le carnage,
Vainement s'endurcit;
Tu nous désarmes,
Nous rendons les armes,
L'horreur à ta voix s'adoucit.

UNE PRESTRESSE.

Les filles de Flore
S'empressent d'éclore
Dans ce séjour.
La fraîcheur brillante
De la fleur naissante
Se passe en un jour:
Une plus belle
Nait auprès d'elle,
Plaît à son tour:
Sensible image
Des plaisirs du bel âge,
Sensible image
Du charmant amour.

SAMSON.

Je n'y résiste plus; le charme qui m'obséde,
Tirannise mon cœur, ennivre tous mes sens.
Possédez à jamais ce cœur qui vous posséde,
Et gouvernez tous mes momens;

Venez, vous vous troublez !

DALILA.

... Ciel ! que vais-je lui dire ?

SAMSON.

D'où vient que votre cœur soupire ?

DALILA.

Je crains de vous déplaire, & je dois vous parler.

SAMSON.

Ah ! devant vous, c'est à moi de trembler ;
Parlez, que voulez-vous ?

DALILA.

.... Cet amour qui m'engage,
Fait ma gloire & mon bonheur ;
Mais il me faut un nouveau gage
Qui m'assure de votre cœur.

SAMSON.

Prononcez, tout sera possible
A ce cœur amoureux.

DALILA.

Dites-moi par quel charme heureux,
Par quel pouvoir secret cette force invincible....

SAMSON.

Que me demandez-vous ? C'est un secret terrible
Entre le Ciel & moi.

DALILA.

Ainſi vous doutez de ma foi,
Vous doutez, & m'aimez !

SAMSON.

Mon cœur eſt trop ſenſible ;
Mais ne m'impoſez point cette funeſte loi.

DALILA.

Un cœur ſans confiance eſt un cœur ſans tendreſſe.

SAMSON.

N'abuſez point de ma faibleſſe.

DALILA.

Cruel, quel injuſte refus !
Notre hymen en dépend, nos nœuds ſeroient rompus.

SAMSON.

Notre hymen ! . .

DALILA.

Ah ! parlez, c'eſt l'amour qui vous prie.

SAMSON.

Ah ! ceſſez d'écouter cette funeſte envie.

DALILA.

Ceſſez de m'accabler de refus outrageans.

SAMSON.

Eh bien ! vous le voulez, l'amour me juſtifie ;

Mes cheveux, à mon Dieu, consacrés dès long-tems,
De ses bontés pour moi sont les sacrés garants.
Il voulut attacher ma force & mon courage
A de si faibles ornemens.
Ma gloire est son ouvrage.

DALILA.

Ces cheveux, dites-vous ?...

SAMSON.

... Qu'ai-je dit, malheureux !
Ma raison revient ; je frissonne.

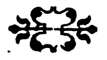
TOUS DEUX ENSEMBLE

Le tonnerre tombe sur le Temple & le détruit.

La terre mugit, le Ciel tonne,
Le Temple disparaît, l'astre du jour s'enfuit,
L'horreur épaisse de la nuit
De son voile affreux m'environne.

SAMSON.

Amour, fatale volupté !
J'ai trahi de mon Dieu le secret formidable.
Amour tu m'as précipité
Dans un piége effroyable,
Et je sens que Dieu m'a quitté !



SCENE V.

PHILISTINS, SAMSON, DALILA, LE GRAND-PRESTRE DES PHILISTINS.

LE GRAND-PRESTRE *aux Philiſtins.*

VEnez, ce bruit affreux, ces cris de la nature,
Ce tonnerre, tout nous aſſure
Que du Dieu des combats il eſt abandonné.

DALILA.

Que faites-vous, peuple parjure?

SAMSON.

Quoi, de mes ennemis je ſuis environné!
Tombez Tyrans.

Il combat.

PHILISTINS.

Cédez Eſclave.

ENSEMBLE.

Frapons l'ennemi qui nous brave.

DALILA.

Arrêtez, cruels, arrêtez,
Tournez ſur moi vos cruautés.

SAMSON.

Tombez Tyrans.

PHILISTINS.

Cédez Esclave.

SAMSON.

Ah ! quelle mortelle langueur !
Ma main ne peut porter cette fatale épée.
Ah ciel ! ma valeur est trompée ;
Dieu retire son bras vengeur.

PHILISTINS.

Frappons l'ennemi qui nous brave.
Il est vaincu ; cédez Esclave.

SAMSON *entre leurs mains.*

Non, lâches ; non, ce bras n'est point vaincu par vous.
C'est Dieu qui me livre à vos coups.

On l'emméne.



SCENE VI.

DALILA *seule.*

O Déſeſpoir ! ô tourmens ! ô tendreſſe !
Roi cruel ! Peuples inhumains !
O Vénus, trompeuſe Déeſſe !
Vous abuſiez de ma faibleſſe ;
Vous avez préparé par mes fatales mains
L'abîme horrible où je l'entraîne ;
Vous m'avez fait aimer le plus grand des humains
Pour hâter ſa mort & la mienne.
Trône tombez, brûlez Autels,
Soyez réduits en poudre !
Tyrans affreux, Dieux cruels !
Puiſſe un Dieu plus puiſſant terraſſer de ſa foudre,
Vous & vos Peuples criminels !

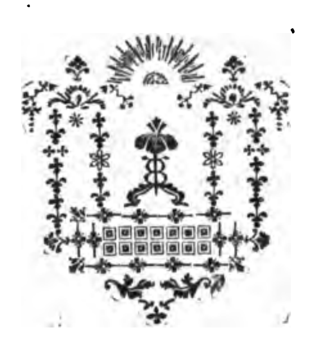
CHŒUR *derrière le Théâtre.*

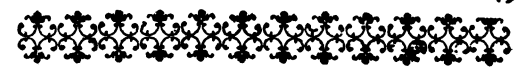
Qu'il périſſe,
Qu'il tombe en ſacrifice
A nos Dieux !

DALILA.

Voix barbare ! cris odieux !
Allons partager son supplice.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

Le Théâtre représente un Sallon du Palais du Roi des Philistins.

SCENE PREMIERE.

SAMSON *enchaîné*; GARDES.

SAMSON.

PROFONDS abîmes de la terre,
Enfer ouvre-toi !
Frapez tonnerre,
Ecrasez-moi !
Mon bras a refusé de servir mon courage ;
Je suis vaincu, je suis dans l'esclavage.
Je ne te verrai plus, flambeau sacré des Cieux !
Lumiere tu fuis de mes yeux.
Lumiere, brillante image
D'un Dieu, ton auteur,
Premier ouvrage
Du Créateur,

Douce lumiere,
Nature entiere,
Des voiles de la nuit, l'impénétrable horreur,
Te cache à ma triste paupiere!
Profonds abîmes, &c.

SCENE II.

SAMSON, CHŒUR D'HE'BREUX.

PERSONNAGES DU CHŒUR.

Helas! nous t'amenons nos Tribus enchaînées,
Compagnes infortunées
De ton horrible douleur.

SAMSON.

Peuple saint! malheureuse race!
Mon bras relevoit ta grandeur,
Ma faiblesse a fait ta disgrace.
Quoi! Dalila me fuit? Chers amis pardonnez
A de si honteuses allarmes.

PERSONNAGES DU CHŒUR.

Elle a fini ses jours infortunés;
Oublions à jamais la cause de nos larmes.

SAMSON.

Quoi! j'éprouve un malheur nouveau,
Ce que j'adore est au tombeau!

Profonds abîmes de la terre,
Enfer ouvre-toi !
Frappez, tonnerre,
Ecrasez-moi !

SAMSON ET DEUX CORIPHE'ES.

Amour, tyran que je déteste,
Tu détruis la vertu, tu traînes sur tes pas,
L'erreur, le crime, le trépas ;
Trop heureux qui ne connaît pas
Ton pouvoir aimable & funeste !

UN CORIPHE'E.

Vos ennemis cruels s'avancent en ces lieux :
Ils viennent insulter au destin qui nous presse ;
Ils osent imputer au pouvoir de leurs Dieux,
Les maux affreux où Dieu nous laisse.

SCENE III.

LE ROI, CHŒUR DES PHILISTINS, SAMSON, CHŒUR DES HÉBREUX,

LE ROI.

ELevez vos accens vers vos Dieux favorables ;
Vengez leurs Autels, vengez-nous.

CHŒUR DES PHILISTINS.

Elevons nos accens, &c.

CHŒUR DES ISRAELITES.

Terminez nos jours déplorables.

SAMSON.

O Dieu vengeur, ils ne ſont point coupables,
Tourne ſur moi tes coups !

CHŒUR DES PHILISTINS.

Elevons nos accens vers nos Dieux favorables ;
Vengeons leurs Autels, vengeons-nous.

SAMSON.

O Dieu... pardonne.

CHŒUR DES PHILISTINS.

Vengeons-nous.

LE ROI.

Inventons, s'il ſe peut, un nouveau châtiment ;
Que le trait de la mort, ſuſpendu ſur ſa tête,
Le menace encor & s'arrête ;
Que Samſon dans ſa rage entende notre fête ;
Que nos plaiſirs ſoient ſon tourment.



SCENE IV.

SAMSON, ISRAELITES, LE ROI, PRESTRESSES DE VÉNUS.

UNE PRESTRESSE.

Tous nos Dieux étonnés & cachés dans les Cieux
Ne pouvoient ſauver notre Empire ;
Vénus avec un ſoûrire
Nous a rendus victorieux ;
Mars a volé, guidé par elle,
Sur ſon char tout ſanglant ;
La Victoire immortelle
Tiroit ſon glaive étincellant
Contre tout un Peuple infidelle ;
Et la nuit éternelle
Va dévorer leur Chef, interdit & tremblant.

UNE AUTRE.

C'eſt Vénus qui défend aux tempêtes
De gronder ſur nos têtes ;
Notre ennemi cruel
Entend encor nos fêtes ;
Tremble de nos conquêtes
Et tombe à ſon Autel.

LE ROI.

Eh bien ! qu'eſt devenu ce Dieu ſi redoutable,
Qui par tes mains devoit nous foudroyer ?
Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
Et ſon bras languiſſant ne peut ſe déployer.
Il t'abandonne ; il céde à ma puiſſance ;
Et tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les deſtins,
Son tonnerre étouffé dans ſes débiles mains,
Se repoſe dans le ſilence.

SAMSON.

Grand Dieu ! j'ai ſoutenu cet horrible langage,
Quand il n'offenſait qu'un mortel.
On inſulte ton nom, ton culte, ton Autel ;
Leve-toi, venge ton outrage !

CHŒUR DES PHILISTINS.

Tes cris, tes cris ne ſont point entendus,
Malheureux, ton Dieu n'eſt plus.

SAMSON.

Tu peux encor armer cette main malheureuſe ;
Accorde-moi du moins une mort glorieuſe.

LE ROI.

Non, tu dois ſentir à longs traits
L'amertume de ton ſupplice ;
Qu'avec toi ton Dieu périſſe,
Et qu'il ſoit comme toi mépriſé pour jamais.

SAMSON.

Tu m'inſpires, enfin ; c'eſt ſur toi que je fonde
Mes ſuperbes deſſeins.
Tu m'inſpires, ton bras ſeconde
Mes languiſſantes mains.

LE ROI.

Vil Eſclave, qu'oſe-tu dire ?
Prêt à mourir dans les tourmens,
Peux-tu bien menacer ce formidable empire
A tes derniers momens ?
Qu'on l'immole, il en eſt tems ;
Frapez, il faut qu'il expire.

SAMSON.

Arrêtez, je vais vous inſtruire
Des ſecrets de mon Peuple & du Dieu que je ſers ;
Ce moment doit ſervir d'exemple à l'Univers.

LE ROI.

Parle, apprends-nous tous tes crimes ;
Livre-nous toutes nos victimes.

SAMSON.

Roi, commande que les Hébreux
Sortent de ta préſence & de ce Temple affreux.

LE ROI.

Tu ſeras ſatisfait.

SAMSON.

La Cour qui t'environne,
Tes Prêtres, tes Guerriers, sont-ils autour de toi?

LE ROI.

Ils y sont tous, explique-toi.

SAMSON.

Suis-je auprès de cette Colonne
Qui soutient ce séjour si cher aux Philistins?

LE ROI.

Oui, tu la touches de tes mains.

SAMSON *ébranlant la Colonne.*

Temple odieux, que tes murs se renversent;
Que tes débris se dispersent
Sur moi, sur ce peuple en fureur!

CHŒUR.

Tout tombe! tout périt! ô Ciel! ô Dieu vengeur!

SAMSON.

J'ai réparé ma honte & j'expire en vainqueur.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier la Tragédie d'*Oreste*, & celle de *Samson*; & j'ai cru que l'impression en pouvoit être permise. A Paris, ce 28 Mars 1750.

Signé, TRUBLET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, A nos amez & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT: Notre amé PIERRE-GILLES LE MERCIER, Imprimeur-Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il desireroit imprimer & donner au public des Ouvrages qui ont pour titre: *Oreste, Tragédie de M.* DE VOLTAIRE, *Samson, Tragédie lyrique du meme*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, d'imprimer lesdits Ouvrages en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Impri-

meurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le Contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, qu'avant de l'exposer en vente, les Manuscrits qui auront servi de Copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres· le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, foi soit ajoûtée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'éxécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris, le dix-neuviéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent cinquante, & de notre Regne le trente-cinquiéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre XII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 392. fol. 272. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le vingt-quatre Mars mil sept cent cinquante.

Signé, TH. LEGRAS, Syndic.

MENSONGES

IMPRIMÉS.

L



* CHAPITRE II.

Sur les Mensonges imprimés.

ON n'a dit que peu de choses sur les Mensonges imprimés dont la terre est inondée : il seroit facile de faire sur ce sujet un gros volume ; mais on sçait qu'il ne faut pas faire tout ce qui est facile.

On donnera ici seulement quelques régles générales, pour précautionner les hommes contre cette multitude de livres qui ont transmis les erreurs de siécle en siécle.

On s'effraye à la vue d'une bibliothéque nombreuse : on se dit *il est triste d'être condamné à ignorer presque tout ce qu'elle contient.* Consolez-vous, il y a peu à regretter. Voyez ces quatre ou cinq mille volumes de la physique ancienne, tout en est faux jusqu'au tems de Galilée : voyez les histoires de tant de peuples, leurs premiers siécles sont des fables absurdes.

Après les tems fabuleux viennent ce qu'on appelle les tems héroïques : les premiers

* Le premier se trouve dans le volume où est Sémiramis.

ressemblent aux Mille & une nuits, où rien n'est vrai; les seconds aux romans de chevalerie, où il n'y a de vrai que quelques noms & quelques époques.

Voilà déja bien des milliers d'années & de livres à ignorer, & de quoi mettre l'esprit à l'aise. Viennent enfin les tems historiques, où le fond des choses est vrai, & où la plûpart des circonstances sont des mensonges. Mais parmi ces mensonges n'y a-t'il pas quelques vérités? oui, comme il se trouve un peu de poudre d'or dans les sables que les fleuves roulent.

On demandera ici le moyen de recueillir cet or, le voici: tout ce qui n'est conforme ni à la physique, ni à la raison, ni à la trempe du cœur humain n'est que du sable; le reste qui sera attesté par des contemporains sages, c'est la poudre d'or que vous cherchez. Hérodote raconte à la Gréce assemblée l'histoire des peuples voisins: les gens sensés rient quand il parle des prédictions d'Apollon & des fables de l'Egypte & de l'Assyrie; il ne les croyoit pas lui même: tout ce qu'il tient des prêtres de l'Egypte est faux; tout ce qu'il a vu a été confirmé. Il faut sans doute s'en rapporter à lui quand il dit aux Grecs qui l'écoutent: il y a dans les trésors des Corinthiens un lion d'or du poids de trois

cens soixante livres, qui est un présent de Crésus : on voit encore la cuve d'or & celle d'argent qu'il donna au temple de Delphes; celle d'or pese environ cinq cens livres, celle d'argent contient environ deux mille quatre cens pintes. Quelle que soit une telle magnificence, quelque supérieure qu'elle soit à celle que nous connaissons, on ne peut la révoquer en doute. Hérodote parloit d'un fait dont il y avoit plus de cent mille témoins; ce fait d'ailleurs est très-important; parce qu'il prouve que dans l'Asie mineure, du tems de Crésus, il y avoit plus de magnificence qu'on n'en voit aujourd'hui; & cette magnificence qui ne peut être que le fruit d'un grand nombre de siécles, prouve une haute antiquité, dont il ne reste nulle connaissance. Les prodigieux monumens qu'Herodote avoit vûs en Egypte & à Babylone, sont encore des choses incontestables. Il n'en est pas ainsi des solemnités établies pour célébrer un événement, il se peut très-bien faire que ces fêtes soient vraies, & que l'événement soit faux.

Les Grecs célébroient les jeux Pithiens en mémoire du serpent Pithon, que jamais Apollon n'avoit tué; les Egyptiens célébroient l'admission d'Hercule au rang des douze grands Dieux, mais il n'y a guères d'appa-

gance que cet Hercule d'Egypte ait existé dix-sept mille ans avant le regne d'Amasis, ainsi qu'il étoit dit dans les hymnes qu'on lui chantoit.

La Gréce assigna neuf étoiles dans le ciel au marsouin qui porta Arion sur son dos, les Romains célébroient en Février cette belle avanture. Les prêtres Saliens portoient en cérémonie le premier de Mars, les boucliers sacrés qui étoient tombés du ciel, quand Numa ayant enchaîné Faunus & Picus, eut appris d'eux le secret de détourner la foudre. En un mot il n'y a jamais eu de peuple qui n'ait solemnisé par des cérémonies les plus absurdes imaginations.

Quant aux mœurs des peuples barbares, tout ce qu'un témoin oculaire & sage me rapportera de plus bizarre, de plus infâme, de plus superstitieux, de plus abominable, je serai très-porté à le croire de la nature humaine. Hérodote affirme devant toute la Gréce que dans des pays immenses qui sont au-delà du Danube les hommes faisoient consister leur gloire à boire dans des crânes humains le sang de leurs ennemis, & à se vêtir de leur peau; les Grecs qui trafiquoient avec ces barbares auroient démenti Hérodote, s'il avoit éxagéré. Il est constant que plus des trois-quarts des habitans de la terre

ont vécu très-long-tems comme des bêtes féroces : ils sont nés tels. Ce sont des singes que l'éducation fait danser, & des ours qu'elle enchaîne. Ce que le czar Pierre le grand a trouvé encore à faire de nos jours dans le nord de ses états, est une preuve de ce que j'avance, & rend croyable ce qu'Hérodote a rapporté.

Après Hérodote le fond des histoires est beaucoup plus vrai ; les faits sont plus détaillés, mais autant de détails, souvent autant de mensonges : & dans ce cahos de tant de guerres, dans ce nombre horrible de batailles, il n'y a guères que la retraite des dix mille de Xénophon, la bataille de Scipion contre Annibal à Zama, décrite par Polibe, celle de Pharsale racontée par le vainqueur, où le lecteur puisse s'éclairer & s'instruire ; par tout ailleurs je vois que des hommes se sont mutuellement égorgés, & rien de plus.

Il y a une chose dans l'histoire qui paraîtrait incroyable à quiconque a un peu vécu ; c'est qu'il y a eu des hommes tout-puissans qui ont été les plus vertueux & les plus sages de tous les hommes. C'est assez qu'un citoyen soit revêtu d'un petit emploi où il puisse faire du mal, pour qu'il en fasse, & cependant il n'est pas permis de douter que Titus, Trajan, Antonin, Marc-Aurele,

Julien même (erreurs à part) n'ayent fait tout le bien qu'on peut faire sur la terre.

Il y a un homme dans l'Europe qui se leve à cinq heures du matin pour travailler à répandre la félicité sur quatre cens lieues de terrein : il est roi, législateur, ministre & général : il a gagné cinq batailles, & dans le sein de la victoire, il a donné la paix. Son pays a été enrichi, policé & éclairé par lui : il a fait ce qu'à peine d'autres princes ont tenté : il a terminé dans ses états l'art d'éterniser les procès, & a forcé la justice à être juste : il donne au moindre de ses sujets la permission de lui écrire, & si la lettre est digne d'une réponse, il daigne la faire. Ses délassemens sont les occupations d'un homme de génie : je ne crois pas qu'il y ait en Europe un meilleur métaphysicien ; & s'il étoit né le contemporain & le compatriote des Chapelle, des Bachaumont, des Chaulieu, ces messieurs n'auroient pas eû la vogue. Philosophe & monarque, il connaît l'amitié ; enfin s'il persiste, il fera voir qu'il est possible que l'univers ait eu un Marc-Aurele : ce que je dis-là n'est pas un mensonge imprimé.

Je crois qu'on rend un très-grand service aux hommes en rappellant souvent l'idée de ce petit nombre d'excellens rois qui ont honoré la nature. C'est une très-louable

coutume de prononcer tous les ans le panégyrique d'un fondateur devant la société qu'il a fondée; mais célébrer les dernieres années d'Auguste en détestant les premieres, mais louer les Marc-Aurele, les Titus, les Henri IV. & ceux qui leur ressemblent, c'est plaider la cause de l'univers.

Les grands éloges qu'on a donnés pendant leur vie à des hommes médiocres, sont des mensonges ridicules. Les calomnies dont l'esprit de faction a flétri tant de princes, de ministres, d'hommes publics, sont des mensonges affreux. J'ai prouvé ailleurs, à ce que je crois, que le reproche dont plus de deux cens auteurs ont chargé le pape Aléxandre VI. d'avoir voulu empoisonner douze cardinaux, est une calomnie insensée digne de la populace effrénée qui débita cette imposture contre un pontife qu'elle avoit raison de haïr. Je crois avoir détruit les soupçons répandus par-tout, que les personnes qui devoient le plus chérir le grand Henri IV. eurent part à sa mort. Pour croire de pareils crimes, il faut qu'ils soient prouvés; c'en est un de les croire sans preuves.

Quand je lis dans les histoires qu'un monarque absolu & paisible d'une nation policée & obéissante, a commis de ces injustices atroces, de ces cruautés qui font



horreur, je n'en crois rien. Il n'est pas dans la nature qu'un roi qui n'est pas contredit veuille faire du mal, comme il n'est pas dans la nature qu'un propriétaire brûle son héritage, & qu'un pere se prive de ses enfans.

Les historiens se plaisent encore à donner à tout premier ministre un esprit très-profond & un cœur très-pervers : c'est se tromper avec finesse ; la plupart ont été des hommes médiocres par le génie, par les vertus & par les vices. Un sage historien, comme de Thou, Rapin-Thoiras, Giannoné, ne s'y méprend point ; mais les faiseurs d'histoires les prennent pour de grands hommes, comme le vulgaire grand & petit prenoit autrefois les physiciens pour des sorciers.

C'est sur-tout dans les voyageurs qu'on trouve le plus de mensonges imprimés. Je ne parle pas de Paul Lucas, qui a vu le démon Asmodée dans la haute Egypte ; je parle de ceux qui nous trompent en disant vrai ; qui ont vu une chose extraordinaire dans une nation, & qui la prennent pour une coutume, qui ont vu un abus, & qui le donnent pour une loi. Ils ressemblent à cet Allemand qui ayant eu une petite difficulté à Blois avec son hôtesse, laquelle avoit les cheveux un peu trop blonds, mit sur son album

Nota benè que toutes les dames de Blois sont rousses & acariâtres.

Ce qu'il y a de pis, c'est que la plûpart de ceux qui écrivent sur le gouvernement, tirent souvent de ces voyageurs trompés des exemples pour tromper encore les hommes. L'empereur Turc se sera emparé des trésors de quelques pachas nés esclaves dans son serrail, & il aura fait à la famille du mort la part qu'il aura voulu; donc la loi de Turquie porte que le grand Turc hérite des biens de tous ses sujets: il est monarque, donc il est despotique, dans le sens le plus horrible & le plus humiliant pour l'humanité.

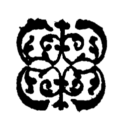
Ce gouvernement Turc dans lequel il n'est pas permis à l'empereur de s'éloigner long-tems de la capitale, de changer les loix, de toucher à la monnoie, &c. sera représenté comme un établissement dans lequel le chef de l'état peut du matin au soir tuer & voler loyalement tout ce qu'il veut. L'alcoran dit qu'il est permis d'épouser quatre femmes à la fois, donc tous les merciers & tous les drapiers de Constantinople ont chacun quatre femmes, comme s'il étoit si aisé de les avoir & de les garder. Quelques personnages considérables ont des serrails; de-là on conclut que tous les musulmans sont au-

tant de Sardanapales ; c'est ainsi qu'on juge de tout. Un Turc qui auroit passé dans une certaine capitale, & qui auroit vû un Auto-da-fé, ne laisseroit pas de se tromper s'il disoit : il y a un pays policé où l'on brûle quelquefois en cérémonie une vingtaine d'hommes, de femmes & de petits garçons pour le divertissement de leurs gracieuses majestés. La plûpart des relations sont faites dans ce goût-là ; c'est bien pis quand elles sont pleines de prodiges : il faut être en garde contre les livres, plus que les juges ne le sont contre les avocats.

Il y a encore une grande source d'erreurs publiques parmi nous, & qui est particuliere à notre nation ; c'est le goût des vaudevilles : on en fait sur les hommes les plus respectables ; & on entend tous les jours calomnier les vivans & les morts, sur ces beaux fondemens : *ce fait*, dit-on, *est vrai, c'est une chanson qui l'atteste.*

N'oublions pas au nombre des mensonges la fureur des allégories. Quand on eut trouvé les fragmens de Pétrone, ausquels Naudot a depuis joint hardiment les siens, tous les sçavans prirent le consul Pétrone pour l'auteur de ce livre ; ils voyent clairement Néron & toute sa cour dans une troupe de jeunes écoliers fripons, qui sont les héros de

cet ouvrage. On fut trompé, & on l'eſt encore par le nom. Il faut abſolument que le débauché obſcur & bas qui écrivit cette ſatire plus infâme qu'ingénieuſe, ait été le conſul Titus Petronius ; il faut que Trimalcion, ce vieillard abſurde, ce financier au-deſſous de Turcaret, ſoit le jeune empereur Néron : il faut que ſa dégoutante & mépriſable épouſe ſoit la belle Acté ; que le pédant, le groſſier Agamemnon, ſoit le philoſophe Séneque : c'eſt chercher à trouver toute la cour de Louis XIV. dans Guſman d'Alfarache ou dans Gil blas. Mais, me dira-t'on, que gagnerez-vous à détromper les hommes ſur ces bagatelles ? je ne gagnerai rien, ſans doute, mais il faut s'accoutumer à chercher le vrai dans les plus petites choſes ; ſans cela on eſt bien trompé dans les grandes.





CHAPITRE III.

Sur les Mensonges imprimés.

Raisons de croire que le livre intitulé : Testament politique du cardinal de Richelieu, *est un ouvrage supposé.*

MOn zèle pour la vérité, mon emploi d'historiographe de France, qui m'oblige à des recherches historiques, mes sentimens de citoyen, mon respect pour la mémoire du fondateur d'un corps dont je suis membre, mon attachement aux héritiers de son nom & de son mérite : voilà mes motifs pour chercher à détromper ceux qui attribuent au cardinal de Richelieu un livre qui m'a paru n'être, ni pouvoir être de ce ministre.

I.

Le titre même est très-suspect ; un homme qui parle à son maître n'intitule guères ses conseils respectueux du nom fastueux de *Testament politique*. A peine le cardinal de Richelieu fut-il mort, qu'il courut cent ma-

nuſcrits pour & contre ſa mémoire : j'en ai deux ſous le titre de *Teſtamentum Chriſtianum*, & deux ſous celui de *Teſtamentum politicum :* voilà probablement l'origine de tous les teſtamens politiques qu'on a fabriqués depuis.

I I.

Si un ouvrage dans lequel un des plus grands hommes d'état qu'ait jamais eu l'Europe eſt ſuppoſé rendre compte de ſon adminiſtration à ſon maître ; & lui donner des conſeils pour le préſent & pour l'avenir, eût été en effet compoſé par ce miniſtre, il eût pris probablement toutes les meſures poſſibles pour qu'un tel monument ne fût pas négligé ; il l'eût revêtu de la forme la plus authentique ; il en eut parlé dans ſon vrai Teſtament, qui contient ſes dernieres volontés ; il l'eût légué au roi, comme un préſent beaucoup plus précieux que le palais cardinal : il eût chargé l'éxécuteur de ſon Teſtament de remettre à Louis XIII. cet ouvrage important ; le roi en eût parlé ; tous les mémoires de ce tems-là auroient fait mention d'une anecdote ſi intéreſſante : rien de tout cela n'eſt arrivé. Le ſilence univerſel dans une affaire auſſi grave, doit donner à tout homme de bon ſens les plus violens ſoupçons.

III.

Si un homme aussi passionné pour la gloire que le cardinal de Richelieu eut travaillé en effet à un corps de politique qui embrasse toutes les parties de l'art de gouverner, par quelle étrange contradiction avec son caractere n'auroit-il recommandé à personne un dépôt qui devoit lui être si cher ? pourquoi ni le manuscrit original, ni aucune copie, n'auroient-ils jamais parû pendant un si grand nombre d'années ? On sçavoit à la mort de César qu'il avoit fait des commentaires : on sçavoit que Cicéron avoit écrit sur l'éloquence ; un manuscrit de Raphaël sur la peinture n'eût pas été ignoré.

IV.

Cet ouvrage n'est point un projet informe, il est entierement terminé ; la conclusion finit par une peroraison pleine de morale : *Je supplie votre Majesté de penser dès à cette heure ce que Philippe II. ne pensa peut-être qu'à l'heure de sa mort ; & pour l'y convier par l'exemple, autant que par raison, je lui promets qu'il ne sera jour de ma vie que je ne tâche de me mettre en l'esprit ce que je devrois avoir à l'heure de ma mort sur le*

sujet

ſujet des affaires publiques. Rien ne manque à l'ouvrage pour le rendre complet ; on y trouve juſqu'à l'épître dédicatoire qu'on a eû l'impudence de ſigner en Hollande *Armand du Pleſſis*, quoique le cardinal n'ait jamais ſigné ainſi ; on y trouve juſqu'à la table des matieres que l'éditeur oſe encore dire rédigée par le cardinal méme, & dans cette épître dédicatoire on le fait parler ainſi au roi : *Cette piéce verra le jour ſous le titre de mon teſtament politique*, *pour ſervir après ma mort*, *&c.* Donc en effet cette piéce devoit voir le jour après la mort du cardinal ; donc elle devoit être préſentée au roi d'une maniere ſolemnelle ; donc l'original eut dû être ſigné, être connu ; donc le jour où la famille eut préſenté au roi ce legs ſi important, eut été un jour mémorable ; & ſi le roi eut jugé à propos de garder le ſilence ſur les choſes ſecrettes & intéreſſantes, ſur la profonde politique, ſur les conſeils délicats que ces mémoires devoient renfermer dans les conjonctures haſardeuſes où ſe trouvoit la France, le roi du moins auroit publié que ſon premier miniſtre lui avoit laiſſé un tréſor, ſans dire ce que ce tréſor renfermoit. En ce cas l'auteur de cet ouvrage, lequel devoit être un ſecret entre le roi & lui, n'eût point permis qu'on en fit de copie ; l'original

ſeul eût été dans les mains de Louis XIII. & ſi après la mort du roi il eut paſſé entre les mains de quelque miniſtre, & de-là dans celles qui l'ont rendu public, on en auroit dû ſçavoir quelques circonſtances ; l'éditeur auroit dit par quelle voie il auroit été mis en poſſeſſion de ce manuſcrit ; il l'auroit dit d'autant plus hardiment qu'il imprimoit le livre dans un pays libre environ quarante ans après la mort du cardinal, & lorſque le ſouvenir des inimitiés entre ce miniſtre & pluſieurs grandes maiſons étoit éteint.

L'éditeur, comme je l'ai déja remarqué ailleurs, étoit tenu ſur-tout de conſtater l'authenticité du manuſcrit, ſans quoi il ſe déclaroit indigne de toute croyance. Aucune de ces conditions, abſolument néceſſaires à l'authenticité d'un tel livre, n'a été remplie, & même pendant vingt-quatre années entieres depuis la prétendue date du manuſcrit, ni la cour, ni la ville, ni aucun livre, ni aucun journal ne fit la moindre mention que le cardinal eut laiſſé au roi un Teſtament politique.

V.

Comment, en effet, le cardinal de Richelieu qui, comme on ſçait, avoit plus de peine à gouverner le roi ſon maître qu'à te-

nir le timon de la France, auroit-il eu le dessein & le loisir de faire un tel ouvrage pour l'usage de Louis XIII ? L'auteur du nouvel abrégé chronologique de l'histoire de France, qui peint si bien les siécles & les hommes, avoue dans ce livre si utile que le cardinal de Richelieu avoit *autant à craindre du roi, pour qui il risquoit tout, que du ressentiment de ceux qu'il forçoit d'obéir ;* les aigreurs, les défiances, les mécontentemens réciproques alloient tous les jours si loin entre le roi & le ministre que le grand écuyer Cinq-mars proposa au roi de traiter le cardinal de Richelieu comme le maréchal d'Ancre, & s'offrit pour l'éxécution ; c'est ce que Louis XIII. dit lui-même dans une lettre au chancelier Seguier, après la conspiration de Cinq-mars. Louis XIII. avoit donc mis son favori à portée de lui faire cette proposition étrange. Est-ce dans une telle situation qu'on se donne la peine de faire pour un roi d'un âge mûr, qu'on redoute & dont on est redouté, un recueil de préceptes qu'un pere oisif pourrait tout au plus laisser à son fils encore dans l'enfance ? il me semble que le cœur humain n'est point fait ainsi. Cette raison ne sera pas d'un grand poids auprès d'un sçavant, mais elle fait impression sur ceux qui connaissent les hommes.

VI.

Suppoſons pourtant qu'un homme tel que le cardinal de Richelieu, eut voulu donner en effet au roi ſon maître des conſeils pour gouverner après ſa mort, comme il lui en avoit donné pendant ſa vie : quel eſt l'homme qui en ouvrant ce livre ne s'attendra pas à voir tous les ſecrets du cardinal de Richelieu dévelopés, & toute la grandeur & la hardieſſe de ſon génie reſpirant dans ſon Teſtament ? qui ne ſe flattera pas de lire des conſeils fins & hardis, convenables à l'état préſent de l'Europe, à celui de la France, de la cour, & ſur-tout du monarque ? Par le premier chapitre il eſt évident que l'auteur feint d'écrire en 1640. car il fait dire au cardinal de Richelieu dans un jargon barbare, en parlant de la guerre avec l'Eſpagne : *Ce n'eſt pas que dans cette guerre, qui a duré cinq ans, il ne vous eſt arrivé aucun accident, &c.* or cette guerre avoit commencé en 1635. & le dauphin étoit né en 1638. comment dans un écrit politique, qui entre dans les détails des cas privilégiés, des appels comme d'abus, du droit d'indult, & des vents qui régnent ſur la méditerranée, oublie-t'on l'éducation de l'héritier de la monarchie ? certes le fauſſai-

re est bien mal adroit. La véritable cause de cette faute d'omission c'est que dans plusieurs autres endroits du livre, l'auteur oubliant qu'il a feint d'écrire en 1639. & en 1640. s'avise ensuite d'écrire en 1635. il donne à Louis XIII. vingt-cinq ans de regne, au lieu de lui en donner trente ; contradiction palpable, & démonstration évidente d'une supposition que rien ne peut pallier.

V I I.

Quoi ! Louis XIII. est engagé dans une guerre ruineuse contre la maison d'Autriche, les ennemis sont aux frontieres de la Champagne & de la Picardie, & son premier ministre, qui lui a promis des conseils, ne lui dit rien ni de la maniere dont il faut soutenir cette guerre dangereuse, ni de celle dont on peut faire la paix, ni des généraux, ni des négociateurs qu'on peut employer ? quoi pas un mot de la conduite qu'on doit tenir avec le chancelier Oxenstiern, avec l'armée du duc de Veimar, avec la Savoye, avec le Portugal & la Catalogne ? on ne trouve rien sur les révolutions que le cardinal lui-même fomentoit en Angleterre, rien sur le parti huguenot qui respiroit encore la faction & la vengeance. Il me semble

voir un médecin qui vient pour prescrire un régime à son malade, & qui lui parle de toute autre chose que de sa santé.

VIII.

Celui qui a débité ses idées sous le nom du cardinal de Richelieu commence par se servir des succès mêmes que ce grand homme avoit eûs dans son ministere, pour lui faire avancer qu'il avoit promis ces succès au roi son maître, Le cardinal avoit abaissé les grands du royaume qui étoient dangereux, les huguenots qui l'étoient davantage, & la maison d'Autriche qui avoit été encore plus à craindre; de-là il infere que le cardinal avoit promis ces révolutions au roi dès qu'il étoit entré dans le conseil. Voici les paroles qu'il prête au cardinal: *Lorsque votre Majesté se résolut de me donner en même tems & l'entrée de ses conseils & grande part en sa confiance, je lui promis d'employer toute l'autorité qu'il lui plairoit me donner pour ruiner le parti huguenot, rabaisser l'orgueil des grands, remettre tous les sujets dans leur devoir, & relever son nom dans les nations étrangeres au point où il devoit l'être, &c.* Or il est de notoriété publique que quand Louis XIII. consentit à mettre

le cardinal de Richelieu dans le conseil, il étoit bien éloigné de connaître le bien qu'il procuroit à la France & à lui-même. Il est public que le roi, qui alors avoit de l'éloignement pour ce grand homme, ne fit que céder aux instances de la reine sa mere, qui triompha enfin de la répugnance de son fils, après s'être donnée les plus grands mouvemens pour introduire dans le conseil celui qu'elle avoit fait cardinal, qu'elle regardoit comme sa créature, & par qui elle espéroit gouverner. On eût même besoin de gagner le marquis de la Vieuville, surintendant des finances, qui consentit avec beaucoup de peine à voir entrer le cardinal au conseil en 1624. il n'y eût ni la premiere place, ni le premier crédit; toute cette année se passa en jalousies, en cabales, en factions secrettes; le cardinal ne prit que peu à peu l'ascendant.

Quelques lecteurs apprendront peut-être ici avec plaisir que le cardinal de Richelieu n'eut les provisions de premier ministre qu'en 1629. le 21 Novembre; Louis XIII. les signa seul de sa main. Ces lettres patentes sont adressées par le roi au cardinal même; & ce qu'il y a de très-remarquable, c'est que les appointemens attachés à cette nouvelle dignité y sont en blanc, le roi

laiſſant à la magnificence & à la diſcrétion de ſon miniſtre le ſoin de prendre au tréſor public de quoi ſoutenir la grandeur de cette place.

Je reviens, & je dis qu'il n'eſt pas vraiſemblable que le cardinal ait tenu en 1624. les diſcours qu'on lui prête. Il eſt beau de faire tant de grandes choſes, mais il eſt téméraire de les promettre. Il raconte avec indécence & avec infidélité ce qu'il a fait : il ne dit rien du tout de ce qu'il faut faire. Pourquoi ? c'eſt que l'un étoit fort aiſé, & l'autre très-difficile.

I X.

Par le peu qu'on vient de dire, il paraît déja que l'ouvrage prétendu ne peut convenir, ni au caractere du miniſtre à qui on le donne, ni au roi auquel on l'adreſſe, ni au tems où on le ſuppoſe écrit : j'ajouterai encore, ni au ſtile du cardinal. Il n'y a qu'à voir cinq ou ſix de ſes lettres, pour juger que ce n'eſt point du tout la même main, & cette preuve ſuffiroit pour quiconque a le moindre goût & le moindre diſcernement. D'ailleurs le cardinal de Richelieu obligé de faire quelquefois des actions vio-

lentes, ne laiſſoit point échaper dans ſes écrits de paroles dures & indécentes. S'il agiſſoit avec hardieſſe, il écrivoit de la maniere la plus circonſpecte. Il n'eut certainement pas appellé dans un ouvrage politique la marquiſe du Fargis, dame d'atour de la reine regnante, *la Fargis.* C'eſt manquer aux premieres loix du reſpect & de la bienſéance, en parlant au roi & à la poſtérité. Cette indigne expreſſion eſt tirée d'un mauvais livre imprimé en 1649. intitulé : *Hiſtoire du miniſtere du cardinal de Richelieu.* L'auteur du Teſtament a copié cet ouvrage de ténébres, plus flétri, ſans doute, par le mépris public que par l'arrêt qui le condamne.

Qui pourra ſe perſuader qu'un premier miniſtre, qui ſuppoſe la paix faite avec l'Eſpagne, parle des Eſpagnols en ces termes : *cette nation avide & inſatiable, ennemie du repos de la Chrétienté ?* C'eſt ainſi qu'on auroit pû parler de Mahomet II. Seroit-il poſſible qu'un prêtre, un cardinal, un premier miniſtre, un homme ſage écrivant à un roi ſage, & écrivant un Teſtament qui devoit être éxemt de paſſion, ſe fut emporté (dans le tems de cette paix ſuppoſée) à des expreſſions qu'il n'avoit pas employées dans la déclaration de la guerre ?

X.

Après de si fortes présomptions, quel homme de bon sens peut résister à cette preuve évidente de faux qui se trouve dans le premier chapitre : je veux dire à cette supposition que la paix est faite. *Vous êtes parvenu*, dit-on, *à la conclusion de la paix... votre Majesté n'est entrée dans la guerre... &c. & n'en est sortie... &c.*

Un imposteur, dans la chaleur de la composition, oubliant le tems dont il parle peut tomber dans cette absurdité énorme ; mais un premier ministre, quand il fait la guerre, ne peut pas assurément dire que la paix est conclue. Jamais la guerre ne fut plus vive contre la maison d'Autriche, quoique toutes les puissances négociassent, ou plutôt parce qu'elles négocioient. Il est vrai qu'en 1641. on jetta quelques fondemens des traités de Munster, qui ne furent consommés qu'en 1648. & l'auteur du Testament fait parler le cardinal de Richelieu tantôt en 1640. tantôt en 1635. Le cardinal ne pouvoit ni supposer la paix faite au milieu de la guerre, ni dire des injures atroces aux Espagnols, avec lesquels il vouloit traiter.

X I.

Faudra-t'il à cette preuve palpable de l'imposture, ajouter une bévue moins forte, à la vérité, mais qui ne décele pas moins un menteur ignorant ? Il fait dire à un premier ministre, tel que le cardinal, dans ce même premier chapitre, que *le roi a refusé le secours des armes Ottomanes contre la maison d'Autriche.* S'il s'agit d'un secours que le Turc vouloit envoyer aux armées Françaises, le fait est faux, & l'idée en est ridicule : s'il s'agit d'une diversion des Turcs en Hongrie ou ailleurs, quiconque connaît le monde, quiconque a la moindre idée du cardinal de Richelieu, sçait assez que de telles offres ne se refusent pas.

X I I.

Comme il paraît par le premier chapitre que l'imposteur écrivoit après la paix des Pirenées, dont il avoit l'imagination remplie, il paraît par le second qu'il écrivoit après la réforme que fit Louis XIV. dans toutes les parties de l'administration.

Je me souviens que j'ai vû dans ma jeunesse, dit-il, *les gentilshommes & autres personnes laïques, posséder par confidence*

non-seulement la plus grande partie des prieurés & abbayes, mais aussi des cures & évêchés. Maintenant les confidences. . . sont plus rares que les légitimes possessions ne l'étoient en ce tems-là.

Or il est certain que dans les derniers tems de l'administration du cardinal, rien n'étoit plus commun que de voir des laïques posséder des bénéfices. Lui-même avoit fait donner cinq abbayes au comte de Soissons, qui fut tué à la Marfée ; M. de Guise en possédoit onze ; le duc de Verneuil avoit l'évêché de Metz ; le prince de Conti eût l'abbaye de S. Denis en 1641. le duc de Nemours eût l'abbaye de S. Remi de Reims ; le marquis de Treville celle de Moutier-Andé sous le nom de son fils ; enfin le garde des sceaux Châteauneuf conserva plusieurs abbayes jusqu'à sa mort, arrivée en 1643. & on peut juger si cet exemple étoit suivi. Le nombre des laiques qui jouissoient de ces revenus de l'état est innombrable. Il n'y a qu'à voir les mémoires du comte de Grammont, pour se faire une idée de la maniere dont on obtenoit alors des bénéfices. Je n'examine pas si c'étoit un mal ou un bien de donner les revenus de l'Eglise à des séculiers, mais je dis qu'un imposteur habile n'eût jamais fait parler le cardinal de

Richelieu d'une réforme qui n'éxistoit pas.

XIII.

Dans ce même second chapitre le faiseur de projets, qui est indubitablement un homme d'Eglise trop prévenu en faveur des prétentions du clergé, & trop peu jaloux des droits de la couronne, déclame contre le droit de régale. Il oublioit qu'en 1637. & en 1638. le cardinal de Richelieu avoit fait rendre des Arrêts du conseil, par lesquels tout évêque qui se croiroit éxemt de ce droit, étoit tenu d'envoyer au greffe les titres de sa prétention. Cet écrivain ne sçavoit pas qu'un évêque ministre d'état, s'intéresse plus aux droits du trône qu'aux prétentions ecclésiastiques. Il falloit connaître le caractere d'un premier ministre pour le faire parler. C'est l'âne qui se couvre de la peau du lion, & qu'on reconnaît bientôt à ses oreilles.

XIV.

Le faussaire ignorant, dans ce même chapitre second, où il entretient le roi des universités & des colléges, au lieu de lui parler de ses vrais intérêts, dit dans son stile grossier (section X.) « L'histoire de Benoît » XI. contre lequel les Cordeliers piqués

» sur le sujet de la perfection de la pauvreté,
» sçavoir du revenu de S. François, s'animerent jusqu'à tel point, que non-seulement ils lui firent ouvertement la guerre par leurs livres, mais de plus par les armes de l'empereur, à l'ombre desquels un antipape s'éleva au grand préjudice de l'Eglise, est un exemple trop puissant pour qu'il soit besoin d'en dire davantage. » Certainement le cardinal de Richelieu, qui étoit très-sçavant, n'ignoroit pas que cette avanture, dont parle le faussaire, étoit arrivée au pape Jean XXII. & non pas au pape Benoit XI. Il n'y a guéres de fait dans l'histoire Ecclésiastique plus connu que celui-là, son ridicule l'a rendu célébre ; il n'étoit pas possible que le cardinal s'y fut mépris. D'ailleurs, pour apprendre à un roi combien les querelles de religion sont dangereuses, on avoit à citer des exemples plus frapans.

X V.

Dans cette même section X. du chapitre II. où il est question des Jésuites : *Cette compagnie*, dit-il, *qui est soumise par un vœu d'obéissance aveugle à un chef perpétuel, ne peut, suivant les loix d'une bonne politique, être beaucoup autorisée dans un état auquel*

une communauté puissante doit être redoutable. Je sçai bien que ce trait est adouci quelques lignes après ; mais de bonne foi, le cardinal de Richelieu pouvoit-il croire les Jésuites redoutables, lui qui ne sçavoit que les rendre utiles ? le cardinal de Richelieu avoit exilé quelques Jésuites aussi bien que quelques peres de l'Oratoire & d'autres religieux qui étoient entrés dans des cabales ; mais ni lui, ni l'état n'avoient rien à craindre de ces compagnies. Il seroit assurément bien étrange que le vainqueur de la Rochelle se fut plus défié dans son Testament politique, des Jésuites que des huguenots. Cette réfléxion n'est pas une preuve convaincante ; mais jointe aux autres, elle sert à faire voir que l'auteur, en prenant le nom d'un premier ministre, n'en a pû prendre l'esprit.

X V I.

S'il falloit relever tous les mécomptes dont cet ouvrage fourmille, je ferois un livre aussi gros que le Testament politique que la fourberie a composé, que l'ignorance, la prévention, le respect d'un grand nom ont fait admirer, que la patience du lecteur peut à peine achever de lire, & qui seroit ignoré, s'il avoit paru sous le vrai

nom de l'auteur. J'ai déja, dans un petit ouvrage qui ne comportoit pas d'étendue, indiqué quelques-unes de ces preuves qui décélent l'imposture aux yeux de quiconque a du jugement & du goût.

En voici une qui est sans replique : l'auteur qui étale, & encore mal-à-propos, une vaine & fausse érudition sur l'histoire de l'Eglise, sur le commerce, sur la marine, s'avise au chapitre IX. section VI. de dire, à propos d'établissemens dans les Indes: *Quant à l'occident, il y a peu de commerce à faire. Drak, Thomas Cavendish, Herberg, Lhermite, Lemaire, & le feu M. le comte Maurice, qui y envoya douze navires à dessein d'y faire commerce, ou d'amitié ou de force, n'ayant pu trouver lieu d'y faire aucun établissement.*

Remarquez dans quel tems l'imposteur fait parler ainsi le cardinal de Richelieu, c'est en 1640. c'est dans le tems même que le feu comte Maurice, qui étoit plein de vie, gouvernoit le Brésil au nom des Provinces-unies; c'est après que la compagnie Hollandaise des Indes occidentales avoit fait des progrés considérables depuis 1622. sans interruption : remarquez encore qu'au commencement de cette même section VI. l'auteur avoue que *les Hollandais ne donnent*

pas

pas peu d'affaires aux Eſpagnols dans les Indes occidentales, où ils occupent la plus grande partie du Brézil. En vérité, peut-on mettre ſur le compte d'un homme d'état un tel fatras d'erreurs & de contradictions ?

L'Angleterre, dont il parle, avoit déja des pays immenſes dans l'Amérique. Quant à Drak, & à Thomas Cavendish, leurs exemples ſont cités très-mal-à-propos : ils ne furent pas envoyés pour faire des établiſſemens, mais pour ruiner ceux des Eſpagnols, pour troubler leur commerce, pour faire des priſes, & c'eſt à quoi ils réuſſirent.

X V I I.

Si on vouloit ſe donner la peine de lire le Teſtament politique avec attention, on ſeroit bien ſurpris de voir qu'en effet ce livre eſt plutôt une critique de l'adminiſtration du cardinal qu'une expoſition de ſa conduite, & une ſuite de ſes principes : tout y roule ſur deux points, dont le premier eſt indigne de lui, & dont le ſecond eſt un outrage à ſa mémoire.

Le premier objet eſt un lieu commun puérile, vague, un catéchiſme pour un prince de dix ans, & bien étrangement déplacé à l'égard d'un roi âgé de quarante an-

nées ; tels ſont ces chapitres : que *le fondement du bonheur d'un état eſt le regne de Dieu ; que la raiſon doit être la regle de la conduite ; que les intérêts publics doivent être préférés aux particuliers ; que la prévoyance eſt néceſſaire ; qu'il faut deſtiner un chacun à l'emploi qui lui eſt propre ; qu'il eſt important d'éloigner les flatteurs médiſans, faiſeurs d'intrigues*, & vingt autres découvertes de cette fineſſe & de cette profondeur, accompagnées d'avis qui auroient été une inſulte à Louis XIII. prince éclairé, & qui eut été en droit de répondre à ſon miniſtre, à ſon ſerviteur, parlez ainſi à mon fils, & reſpectez plus votre maître.

Le ſecond point, qui eſt ſurtout renfermé dans le neuviéme chapitre, roule ſur les projets d'adminiſtration imaginés par l'auteur ; & de tous ces projets il n'y en a pas un ſeul qui ne ſoit préciſément le contre-pied de l'adminiſtration du cardinal. L'auteur ſe met en tête d'abolir les comptans, ou de les réduire par grace à un million d'or ; réduction qui, comme je l'ai fait voir, eût monté au tiers des revenus du roi, ſans quoi l'expreſſion vague *million d'or*, ne peut avoir aucun ſens.

Je dirai encore ici que ces mots vagues *un million d'or* ſont ſouvent employés au haſard.

par les compilateurs des histoires anciennes ; qui n'entendent pas mieux les finances que les loix & la tactique des pays dont ils parlent. L'esprit philosophique qui de nos jours doit réformer les belles-lettres, nous a fait comprendre l'importance des finances. Nous sçavons que cette partie essentielle de tout gouvernement exige un esprit géométrique pour la bien conduire, & même un esprit d'invention pour la conduire supérieurement. Il devient nécessaire qu'un historien en ait des connaissances, sans quoi il ne présente jamais au lecteur que des événemens qui semblent n'avoir point de cause.

Il est certain qu'aujourd'hui un historien qui écriroit qu'il en a couté à la France un million d'or pour une entreprise, ne seroit pas entendu. Il est certain que dans aucun bureau de ministre on ne se sert de ces expressions : il est certain qu'on ne s'en est jamais servi, parce qu'elles ne forment aucun sens déterminé, & qu'on ne pourrait deviner si c'est un million de marcs d'or, de livres d'or, de louis d'or, ou de ducats, &c.

Jamais le ministere, en aucun tems, n'a désigné d'autre monnoie que la monnoie de compte, monnoie fictice, monnoie invaria-

ble, telle que les livres tournois, & les écus tournois valant trois livres de compte.

Sous Henri III. on comptoit par écus de trois livres, comme nous faisons encore avec l'étranger quand nous disons : un écu de compte de Paris est à trente-un trente-deux de change à Londres ; mais jamais nous n'avons entendu par-là des écus d'or : pourquoi ? parce que les écus d'or ont toujours varié, & que l'écu fictice est toujours le même.

Ceux qui sans avoir examiné ce fait & cet usage, ont supposé que le cardinal de Richelieu entendoit par un million d'or, un million d'écus d'or, pouvaient-ils imaginer qu'un ministre éclairé se fut servi d'une expression si inusitée & si fausse ? pouvoient-ils croire qu'en 1640, lorsqu'on comptoit par livres, le premier ministre eût compté par écus d'or, quand jamais aucun ministre précédent n'avoit compté ainsi ? enfin ils devoient lire le Testament politique : ils auroient trouvé une absurdité au chapitre IX. qui leur auroit ôté l'envie de défendre cet ouvrage, & de l'imputer à un premier ministre : ils auroient vû que l'auteur, dans l'état qu'il lui plaît de dresser à ce chapitre IX. évalue cette réduction des comptans, ce million d'or à trois cens mille livres tour-

nois, ce qui est tout juste dix fois moins qu'un million d'écus : ils auroient vû par-là que l'auteur du Testament écrivoit sans régle, sans principe, sans connaissance, sans la moindre attention, & qu'il contredisoit sans cesse une erreur par une erreur plus grande. Ils auroient rougi, encore une fois, de chercher à flétrir la mémoire du cardinal de Richelieu, en lui attribuant tant de méprises & tant d'ignorance.

Ils ont cité le dictionnaire de Trévoux, comme si une erreur d'un dictionnaire étoit une autorité. Je suis en droit d'avertir que j'ai examiné à la chambre des comptes les regiſtres échapés à l'incendie, depuis le tems de Louis XII. jusqu'à nos jours. J'ai pris cette peine pour constater les droits de mes camarades les gentilshommes ordinaires de la chambre & maison du roi : il s'agissoit de détruire un autre mensonge imprimé, dont je saisis exprès l'occasion de parler ici.

Parmi beaucoup d'erreurs qui se trouvent dans le livre intitulé : *Etat de la France*, il y en a une qui suppose que nous avons été créés par le roi Henri III. au nombre de quarante-cinq ; erreur offensante, qui nous confond avec les quarante-cinq gascons que le duc d'Epernon mit en

effet au service de Henri III. lesquels furent dispersés après la mort de ce monarque, & qui n'avoient jamais été réputés de la maison, jamais payés à l'épargne, mais soudoyés en secret par le duc d'Epernon; & ce furent eux qu'on employa au meurtre du duc de Guise. J'ai vérifié que nous étions appellés chambellans du tems de Louis XII. & sous tous ses prédécesseurs; que ce fut François I. qui dans les grands établissemens de la maison du roi, qui durent encore, nous qualifia de gentilshommes ordinaires de sa chambre: & je ne craindrai point d'augmenter cette digression qui intéresse vingt-cinq officiers du roi, en disant que les premiers gentilshommes de la chambre ont été depuis tirés de notre corps; que celui qui d'abord eût des lettres patentes de premier gentilhomme de la chambre fut le maréchal de S. André, qui ne fut long-tems que gentilhomme ordinaire comme les autres, & qui lorsqu'il obtint cette distinction n'eut jamais d'autres gages que les nôtres, qui étoient de douze cens livres, somme assez forte en ce tems-là. Sous Henri III. & dans les premieres années du regne de Henri IV. nos gages sont de six cens soixante-cinq écus tournois, spécifiés ainsi sur tous les registres. J'ajouterai encore en passant que le connétable

Anne de Montmorenci ne fut jamais premier gentilhomme de la chambre, comme l'a dit Moréri : il fut toujours gentilhomme ordinaire de la chambre, jusqu'à ce qu'il fût connétable, & il est employé dans le rôle pour douze cens livres tournois. Je finis cette digression en certifiant qu'à la chambre des comptes il n'y a pas un seul article spécifié en or ; & ayant remarqué en passant ces erreurs de l'*Etat de la France* & du *Moréri*, je finirai ce XVII. article en disant que plus je lis, plus je suis épouvanté du nombre prodigieux de faussetés dont les livres sont remplis, & de la difficulté presque insurmontable d'écrire une histoire instructive & vraie, depuis la fondation de la monarchie jusqu'au regne de Henri le grand.

XVIII.

Je reviens à ce chapitre IX. du Testament politique, chapitre qui porte à chaque page les preuves les plus évidentes de la supposition la plus mal adroite ; c'est-là que tout est faux, réfléxions, faits & calculs ; c'est-là que l'auteur avance que quand on établit un impôt on est obligé de donner une plus grande solde au soldat ; ce qui n'est pourtant arrivé ni sous Louis XIII, ni sous Louis XIV. c'est-

là qu'en ſoulageant le peuple de dix-ſept millions de taille, il porte tout d'un coup à cinquante-ſept millions les revenus du roi, qu'il ſuppoſe n'aller d'ordinaire qu'à trente-cinq, & il le ſuppoſe encore avec ignorance; car les tailles alloient ſeules d'ordinaire à trente-cinq millions, les fermes à onze, &c. c'eſt-là qu'il ſe propoſe de rembourſer les rentes établies par le cardinal, dont pluſieurs étoient au denier vingt, qu'il appelle le denier cinq; d'ôter aux tréſoriers de France les deux tiers de leurs gages; de faire payer la taille aux parlemens, aux chambres des comptes, au grand conſeil, à toutes les cours qu'il appelle ſouveraines, dans le tems même qu'il les met au rang des payſans. N'étoit-il pas bien-ſéant au cardinal de Richelieu de propoſer cette extravagance, pour avilir un corps dont il avoit l'honneur d'être membre par ſa qualité de pair de France, dignité dont il faiſoit autant de cas que de celle de cardinal.

XIX.

A l'égard de la guerre on a déja remarqué qu'il ne parle point de celle dans laquelle on étoit engagé. Mais dans ſes réflexions vagues, générales & chimériques, il re-

commande de taxer tous les fiefs des gentilshommes, pour enrôler & soudoyer la noblesse ; il veut que tout gentilhomme soit forcé de servir à l'âge de vingt ans ; qu'on ne prenne les roturiers, dans la cavalerie, qu'à l'âge de vingt-cinq ; que les vivres ne soient confiés qu'à des gens de qualité ; qu'on leve cent hommes quand on en veut avoir cinquante, & cela apparemment pour qu'il en coute le double en engagemens & en habits. Quel projet pour un ministre ! en vérité l'idée d'enrôler la noblesse de force, & de faire payer la taille au parlement, peut-elle partir d'une autre tête que de celle d'un de ces faiseurs de projets, qui dans leur oisiveté se mettent à gouverner l'Europe ?

Dans le même chapitre IX. il traite de la marine ; il parle doctement des grands périls de la navigation d'Espagne en Italie, & d'Italie en Espagne, lesquels n'éxistent pas plus que ceux de Caribde & de Silla ; il prétend que *la seule Provence a beaucoup plus de ports grands & assurés que l'Espagne & l'Italie tout ensemble ;* hyperbole qui feroit soupçonner que le livre seroit d'un Provençal, qui ne connaîtroit que Toulon & Marseille, plutôt que d'un homme d'état qui connaissoit l'Europe.

Voilà une partie des chimeres qu'un poli-

tique clandestin a mises sous le nom d'un grand ministre, avec cent fois moins de discrétion que l'abbé de S. Pierre n'en a montré quand il a voulu attribuer une partie de ses idées politiques au duc de Bourgogne.

Le projet de finances qui remplit presque tout le dernier chapitre, est tiré d'un manuscrit qui éxiste encore : je l'ai vû ; il est de 1640. il porte les revenus du roi jusqu'à cinquante-neuf millions de ce tems-là par l'arrangement qu'il propose. L'auteur du Testament en retranche deux, tout le reste est conforme. Rien n'est si commun que des projets de cette espéce ; les ministres en reçoivent souvent, & les lisent rarement. Le faussaire, en copiant ces idées, fait bien voir qu'il ne s'étoit pas donné la peine de connaître par lui-même les finances de Louis XIII. il avance hardiment que chacune des cinq années de la guerre n'avoit couté que soixante millions, celà n'est pas vrai ; j'ai en main l'état de l'année 1639. il se monte à soixante-dix-huit millions neuf cens mille livres. Il est encore faux qu'on ait payé ces charges sans moyens extraordinaires : il y eut beaucoup de taxations, beaucoup d'augmentations de gages dont la finance fut fournie : on augmenta les droits dans les provinces ; on mit une taxe d'un écu sur

chaque tonneau de vin ; on porta la taille de trente-six millions deux cens mille livres jusqu'à trente-huit millions neuf cens mille livres. En un mot, la plupart des choses rapportées dans ce livre, sont aussi altérées que les propositions qu'on y fait sont étranges.

XX.

On demandera, sans doute, comment on a pû faire à la mémoire du cardinal de Richelieu l'affront d'imaginer qu'un tel livre étoit digne de lui ? Je répondrai que les hommes réfléchissent peu ; qu'ils lisent avec négligence ; qu'ils jugent avec précipitation ; & qu'ils reçoivent les opinions comme on reçoit la monnoie, parce qu'elle est courante.

XXI.

Si on m'objecte que le pere Lelong, & d'autres, ont crû le livre en effet l'ouvrage du cardinal, j'avouerai que le pere Lelong a très-bien compilé environ trente mille titres de livres, & j'ajouterai que par cette raison-là même il n'a pas eû le tems de les examiner : mais sur-tout je répondrai que quand on auroit autant d'autorités que le pere Lelong a copiés de titres, elles ne

pourraient balancer une raison convaincante. Si pourtant la faiblesse des hommes a besoin d'autorités, j'opposerai au pere Lelong, & aux autres, Aubéry, qui a écrit la vie du cardinal de Richelieu, Ancillon, Richard, l'écrivain qui a pris le nom de Vigneul de Marville, & enfin la Monoye, l'un des critiques les plus éclairés du dernier siécle, tous ont crû le Testament politique supposé.

XXII.

Mais, dit-on, en 1664 l'abbé des Roches, ancien domestique du cardinal de Richelieu, donna sa bibliotéque à la Sorbonne à l'exemple de son maître; & dans cette bibliotéque on trouve un manuscrit du Testament conforme à l'imprimé, avec la même épître dédicatoire & la même table des matieres. C'est ce manuscrit même, remis à la Sorbonne, qui acheve de prouver l'imposture. Il est remis 22 ans après la mort du cardinal sans aucun enseignement, sans la moindre indication de la part de l'abbé des Roches. Ce domestique du cardinal & la Sorbonne elle-même négligerent cet ouvrage, & ce n'est que depuis deux ans qu'on lui a donné place sur des tablettes. Si le manuscrit avoit été copié sur l'original

on l'auroit plus respecté, on trouveroit quelques marques de son authenticité, on verroit à la fin de la lettre au roi la soubscription du cardinal de Richelieu. Elle n'y est point. On n'a pas osé pousser l'effronterie jusqu'à signer ce nom. Pour peu que le cardinal eût laissé seulement quelques mémoires qui eussent eû quelque rapport (même éloigné) avec le testament, on les eût rapportés, on eût donné quelque crédit à la hardiesse de celui qui imputoit tout l'ouvrage à ce ministre. Mais non. Il n'y a pas un mot à la fin ni à la tête du manuscrit, dont on puisse tirer la plus légere induction. Donc l'abbé des Roches regardoit lui-même ce manuscrit avec la même indifférence qu'on l'a regardé très-longtemps dans la Sorbonne.

Imaginons un moment que le testament soit l'ouvrage du cardinal; ce seul mot *testament* impose un devoir indispensable à son domestique de légaliser la copie. De la déclarer juridiquement collationnée avec l'original. S'il manque à ce devoir il est coupable; il donne à tout le monde le droit de s'inscrire en faux contre lui : mais l'abbé des Roches possédoit ce manuscrit au même titre que d'autres curieux. Il falloit bien que cet ouvrage fut écrit à la main avant d'être

imprimé ; il falloit même pour le dessein de l'imposteur qu'il en courut plusieurs copies manuscrites & qu'on se les prêtat avec mistere comme un monument singulier. Le silence du domestique, encore une fois, prouve que le maître n'est point l'auteur du testament, & toutes les autres raisons prouvent qu'il n'a pu l'être.

XXIII.

Mais on dit qu'on disoit il y a soixante-&-dix ans, que madame la duchesse d'Aiguillon avoit dit il y a quatre-vingt ans, qu'elle avoit eu une copie manuscrite de cet ouvrage. On a trouvé une note marginale de M. Huet, & cette note dit qu'on avoit vû le manuscrit chez madame d'Aiguillon, niéce du cardinal. Ne voila-t-il pas de belles preuves ? Oui je crois sans peine que tous ceux qui s'intéressoient à la mémoire du cardinal, vouloient avoir un manuscrit, qui portoit son nom, & que l'auteur vouloit acréditer par ce nom même ; & de là je conclus que ce manuscrit étoit manifestement supposé, puisque de tous les parens, de tous les domestiques, de tous les amis de ce ministre, aucun n'a jamais pris la moindre précaution pour établir l'autenticité du livre.

XXIV.

Que la curiosité humaine se fatigue maintenant à chercher le nom du faussaire, je ne perdrai pas mon temps dans ce travail. Qu'importe le nom du fourbe pourvû que la fourberie soit découverte ? Qu'importe que Courtils ou un autre ait forgé le testament de Mazarin, de Colbert, & de Louvois ? Qu'importe que Stratman ou Chévremont ait pris insolemment le nom de Charles V. duc de Lorraine ? mérite-t-on d'être connu pour avoir fait un mauvais livre ? Que gagneroit-on à connaître les auteurs de toutes les plattes calomnies, de toutes les critiques impertinentes dont le public est inondé ; il faut laisser dans l'oubli les auteurs qui se cachent sous un grand nom, comme ceux qui attaquent tous les jours ce que nous avons de meilleur, qui louent ce que nous avons de plus mauvais, & qui font de la noble profession des lettres un métier aussi lâche & aussi méprisable qu'eux-mêmes.



AVERTISSEMENT.

ON a cru, à la ſuite de ces diſcuſſions, pouvoir placer une lettre écrite il y a pluſieurs années à M. le maréchal de Schullembourg. On verra par cette lettre quelles peines il faut prendre pour demêler la vérité, avec quelle conſtance il la faut chercher, ſe corriger quand on s'eſt trompé, ſe défendre quand on a raiſon, mépriſer les mauvaiſes critiques, & demander toujours de bons conſeils aux ſeuls hommes qui peuvent en donner.

LETTRE

A M. le maréchal de Schullembourg, général des Vénitiens.

A la Haye, ce 15 Septembre 1740.

MONSIEUR,

J'ai reçu par un courier de monsieur l'ambassadeur de France, le journal de vos campagnes de 1703. & 1704. dont V. E. a bien voulu m'honnorer. Je dirai de vous comme de César : *Eodem animo scripsit quo bellavit.* Vous devez vous attendre, MONSIEUR, qu'un tel bienfait me rendra très-intéressé & attirera de nouvelles demandes. Je vous supplie de me communiquer tout ce qui pourra m'instruire sur les autres événemens de la guerre de Charles XII. J'ai l'honneur de vous envoyer le journal des campagnes de ce roi digne de vous avoir combattu. Ce journal va jusqu'à la bataille

de Pultava inclusivement, il est d'un officier Suedois nommé monsieur Alderfeld, l'auteur me paraît très-instruit & aussi éxact qu'on peut l'être ; ce n'est pas une histoire, il s'en faut beaucoup, mais ce sont d'excellens matériaux pour en composer une ; & je compte bien réformer la mienne en beaucoup de choses sur les mémoires de cet officier.

Je vous avoue d'ailleurs, monsieur, que j'ai vû avec plaisir dans ces mémoires beaucoup de particularités qui s'accordent avec les instructions sur lesquelles j'avois travaillé. Moi qui doute de tout, & sur tout des anecdotes, je commençais à me condamner moi-même sur beaucoup de faits que j'avois avancés : par exemple je n'osois plus croire que M. de Guiscard, ambassadeur de France, eût été dans le vaisseau de Charles XII. à l'expédition de Copenhague ; je commençais à me repentir d'avoir dit que le cardinal primat qui servit tant à la déposition du roi Auguste, s'opposa en secret à l'élection du roi Stanislas ; j'étois presque honteux d'avoir avancé que le duc de Malboroug s'adressa d'abord au baron de Goerts avant de voir le comte Piper, lorsqu'il alla conférer avec le roi Charles XII. Le sieur de la Motraye m'avoit repris

sur tous ces faits avec une confiance qui me persuadoit qu'il avoit raison ; cependant ils sont tous confirmés par les mémoires de M. Alderfeld.

J'y trouve aussi que le roi de Suede mangea quelquefois, comme je l'avois dit, avec le roi Auguste qu'il avoit détrôné, & qu'il lui donna la droite. J'y trouve que le roi Auguste & le roi Stanislas se rencontrérent à sa cour & se saluerent sans se parler ; la visite extraordinaire que Charles rendit à Auguste à Dresde en quittant ses états, n'y est pas omise. Le bon mot même du baron de Straleim y est cité mot pour mot comme je l'avois rapporté.

Voici enfin comme on parle dans la préface du livre de M. Alderfeld.

« Quant au sieur de la Motraye qui s'est » ingéré de critiquer M. de Voltaire, la lec- » ture de ces mémoires ne servira qu'à le » confondre & à lui faire remarquer ses » propres erreurs, qui sont en bien plus grand » nombre que celles qu'il attribue à son » adversaire.

Il est vrai, monsieur, que je vois évidemment par ce journal que j'ai été trompé sur les détails de plusieurs événemens militaires ; j'avois à la vérité accusé juste le nombre des troupes Suedoises & Moscovites à la

célébre bataille de Narva, mais dans beaucoup d'autres occasions j'ai été dans l'erreur. Le tems, comme vous sçavez, est le pere de la vérité; je ne sçai même si on peut jamais espérer de la savoir entierement. Vous verrez que dans certains points M. Alderfeld n'est point d'accord avec vous, MONSIEUR, au sujet de votre admirable passage de l'Oder, mais j'en croirai plus le général Allemand qui a dû tout savoir, que l'officier Suedois qui n'a pû savoir qu'une partie.

Je réformerai mon histoire sur les mémoires de votre excellence & sur ceux de cet officier; j'attends encore un extrait de l'histoire Suedoise de Charles XII. écrite par M. Norberg, chapelain de ce monarque.

J'ai peur à la vérité que le chapelain n'ait quelquefois vû les choses avec d'autres yeux que les ministres qui m'ont fourni mes matériaux, j'estimerai son zêle pour son maître; mais moi qui n'ai été chapelain ni du roi ni du czar; moi qui n'ai songé qu'à dire vrai, j'avouerai toujours que l'opiniatreté de Charles XII. à Bender, son obstination à rester dix mois au lit, & beaucoup de ses démarches après la malheureuse bataille de Pultava, me paraissent des avantures plus extraordinaires qu'héroïques.

Si on peut rendre l'histoire utile, c'est ce

me ſemble en faiſant remarquer le bien & le mal que les rois ont fait aux hommes. Je crois, par exemple, que ſi Charles XII. après avoir vaincu le Dannemarck, battu les Moſcovites, détrôné ſon ennemi Auguſte, affermi le nouveau roi de Pologne, avoit accordé la paix au czar qui la lui demandoit, s'il étoit retourné chez lui vainqueur & pacificateur du nord, s'il s'étoit appliqué à faire fleurir les arts & le commerce dans ſa patrie, il auroit été alors véritablement un grand homme; au lieu qu'il n'a été qu'un grand guerrier vaincu à la fin par un prince qu'il n'eſtimoit pas. Il eût été à ſouhaiter pour le bonheur des hommes, que Pierre le grand eût été quelquefois moins cruel, & Charles XII. moins opiniâtre.

Je préfere infiniment à l'un & à l'autre un prince qui regarde l'humanité comme lapremiere des vertus, qui ne ſe prépare à la guerre que par néceſſité, qui aime la paix parce qu'il aime les hommes, qui encourage tous les arts, & qui veut être un mot, un ſage ſur le trône: voila mon héros, MONSIEUR, ne croyez pas que ce ſoit un être de raiſon. Ce héros exiſte réellement dans la perſonne d'un jeune roi dont la réputation viendra bien-tôt juſqu'à vous; vous verrez ſi elle me démentira; il mérite des

généraux tels que vous. C'eſt de tels rois qu'il eſt agréable d'écrire l'hiſtoire, car alors on écrit celle du bonheur des hommes.

Mais ſi vous éxaminez le fond du journal de M. Alderfeld, qu'y trouverez-vous autre choſe ? ſinon, lundi 3 avril, il y a eu tant de milliers d'hommes égorgés dans un tel champ : le mardi, des villages entiers furent réduits en cendres, & les femmes furent conſumées par les flammes avec les enfans qu'elles tenoient dans leurs bras : le jeudi, on écraſa de mille bombes les maiſons d'une ville libre & innocente qui n'avoit pas payé comptant cent mille écus à un vainqueur étranger qui paſſoit auprès de ſes murailles ; le vendredi, quinze ou ſeize cent priſonniers périrent de froid & de faim. Voilà à peu près le ſujet de quatre volumes.

N'avez-vous pas fait réflexion ſouvent, M. le Maréchal, que votre illuſtre métier eſt encore plus affreux que néceſſaire ? je vois que M. Alderfeld déguiſe quelquefois des cruautés qui en effet devroient être oubliées pour n'être jamais imitées. On m'a aſſuré, par exemple, qu'à la bataille de Fravenſtad le maréchal Renchild fit maſſacrer de ſang froid douze ou quinze cent Moſcovites qui demandoient la vie à genoux ſix heures après la bataille ; il prétend qu'il n'y en eut que

six cent, encore ne furent-ils tués qu'immédiatement après l'action. Vous devez le savoir, Monsieur, vous aviez fait les dispositions admirées des Suedois même à cette journée malheureuse ; ayez donc la bonté de me dire la vérité que j'aime autant que votre gloire.

J'attends avec une extrême impatience le reste des instructions dont vous voudrez bien m'honorer : permettez-moi de vous demander ce que vous pensez de la marche de Charles XII. en Ukraine, de sa retraite en Turquie, de la mort de Patkul ; vous pouvez dicter à un sécrétaire bien des choses qui serviront à faire connaître des vérités dont le public vous aura obligation. C'est à vous, Monsieur, à lui donner des instructions en récompense de l'admiration qu'il a pour vous.

Je suis avec les sentimens de la plus respectueuse estime, & avec des vœux sincéres pour la conservation d'une vie que vous avez si souvent prodiguée,

MONSIEUR,

De votre Excellence,

Le très-humble & très-obéissant serviteur, V.

En finissant ma lettre j'apprends qu'on imprime à la Haye la traduction Française de l'histoire de Charles XII. écrite en Suedois par M. Norberg, ce sera pour moi une nouvelle palette dans laquelle je tremperai les pinceaux dont il me faudra repeindre mon tableau.

N. B. La palette n'a pû servir. On sçait que l'histoire de Charles XII. par Norberg, n'est jusqu'en 1709. qu'un amas indigeste de faits mal rapportés, & depuis 1709. qu'une copie de l'histoire composée par M. de V.... On trouve cette derniere histoire, corrigée & fort augmentée à Dresde.







